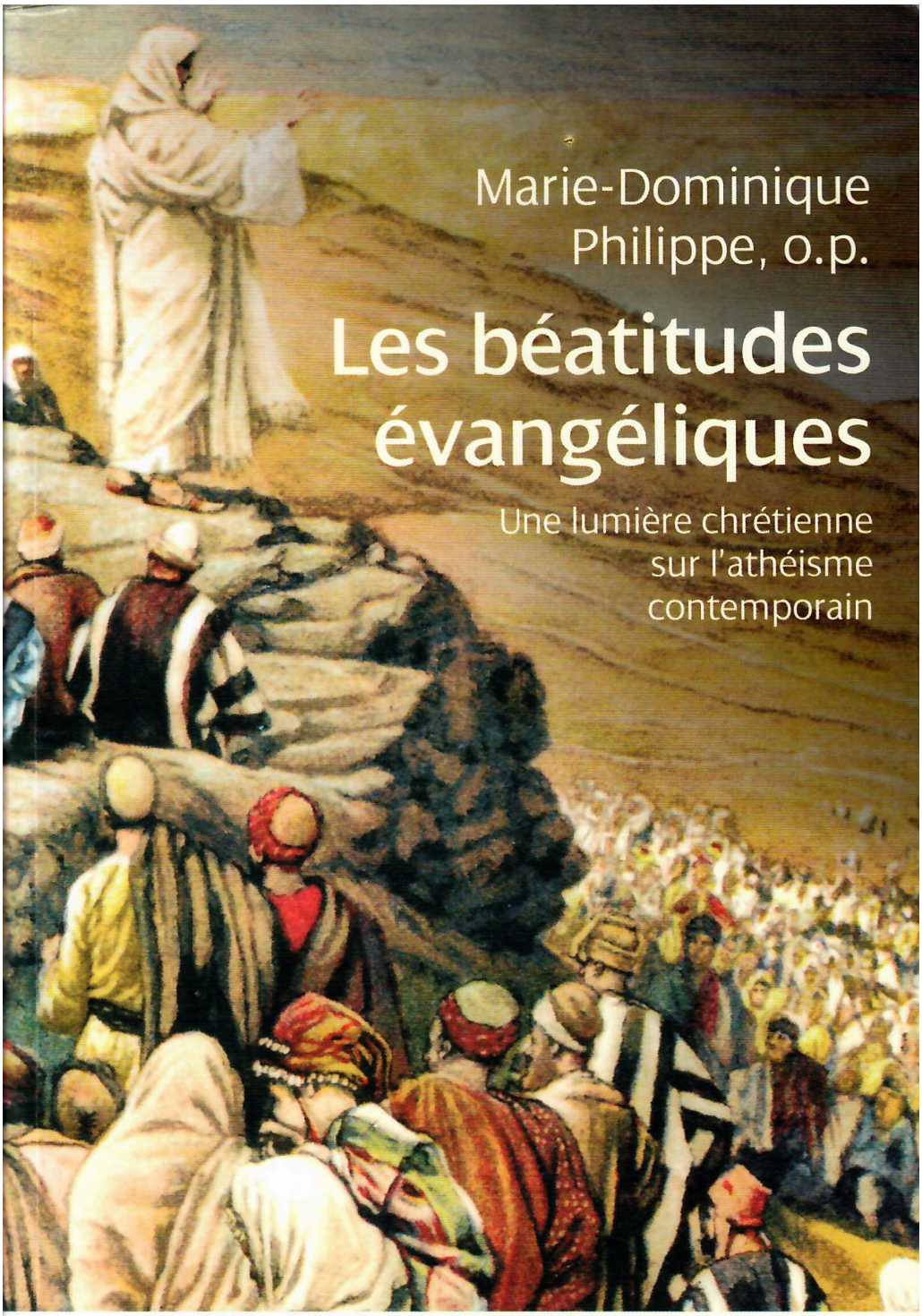

Marie-Dominique
Philippe, o.p.

Les béatitudes évangéliques

Une lumière chrétienne sur l'athéisme contemporain

Parole et Silence

Marie-Dominique Philippe, o.p.

LES BÉATITUDES ÉVANGÉLIQUES

Une lumière chrétienne sur l'athéisme contemporain

P*arole et* **S***ilence*

Nihil obstat
Fr. Philippe-Marie Mossu
Communauté Saint-Jean

© Éditions Parole et Silence, 2009
ISBN : 978-2-84573-788-4

Préface

Le père Philippe aimait dire que le travail du théologien est inséparable de celui du prédicateur. Autrement dit, la théologie ne prend son sens que lorsqu'elle permet de communiquer aux hommes de manière vivante la Parole de Dieu. Le théologien est donc un contemplatif saisi par le mystère de Dieu, qui met toute son intelligence et tout son cœur à en scruter la Parole. Il doit être en même temps un homme miséricordieux, attentif aux hommes de son époque et à leur forme d'intelligence. Il communique la Parole de Dieu en y donnant accès largement, sans la diminuer. Et il le fait d'une manière adaptée au contexte dans lequel ses auditeurs reçoivent cette Parole.

Les conférences rassemblées dans ce livre, données dans le cadre des Associations Familiales Catholiques à Paris, en 1976 et 1977, expriment bien cette intention du père Philippe. En s'adressant à des pères et des mères de famille, il propose à tous un itinéraire pour entrer personnellement dans le mystère des béatitudes évangéliques.

Les béatitudes sont comme l'épanouissement de la vie de la grâce en nous. La grâce s'enracine dans nos intelligences et dans nos cœurs en nous permettant d'exercer la foi, l'espérance et la charité, mais elle réclame aussi de s'emparer de toute notre vie humaine, jusqu'à notre corps. L'Esprit Saint, le Paraclet, qui nous donne part au mystère

de Jésus[1], veut que toute notre vie soit saisie par ce mystère. Sous sa conduite, notre vie chrétienne est une participation de plus en plus forte à cette béatitude du Christ. Les béatitudes sont ainsi comme huit reflets complémentaires de la manière dont la grâce du Christ rayonne à travers toute sa vie, en particulier à la Croix: « Heureux les pauvres; heureux les doux; heureux les affligés[2]. » À travers chacune d'elles se dévoile à nous, dans la foi, le visage du Christ, mais aussi le mystère de notre vocation chrétienne, dans l'attente de la pleine vision du Ciel où « nous serons semblables à lui parce que nous le verrons tel qu'il est[3]. »

La soif de bonheur que nous portons en nous et à laquelle ces béatitudes répondent est un appel profond de notre cœur. Elle est aussi un des lieux de notre vie les plus fragilisés par les conséquences du péché. Plutôt que d'attendre la pleine expérience de la Béatitude qui, ici-bas, ne nous est donnée que dans l'obscurité de la foi, nous sommes très sensibles aux promesses de bonheur immédiat. Au lieu d'attendre de Dieu seul la réponse à notre soif de bonheur, nous sommes enclins à chercher en nous-mêmes cette réponse. La nostalgie du Paradis terrestre est comme une clé qui permet de comprendre le développement des idéologies athées depuis un peu plus de deux siècles. Refusant que le chérubin au glaive tournoyant nous ferme l'accès du jardin d'Éden, nous désirons rétablir un état de justice et de paix par nos propres moyens. Notre désir de béatitude se développe alors sans relation à Dieu. Les grandes idéologies contemporaines expriment à la fois ce désir de bonheur et ce refus de Dieu considéré comme un rival. Si l'on scrute ces idéologies à la lumière de l'Évangile,

1. Cf. Jn 16,14: « Le Paraclet me glorifiera, car c'est de mon bien qu'il prendra pour vous en faire part. »
2. Cf. Mt 5,3-5.
3. 1 Jn 3,2.

on ne peut qu'être frappé de la manière dont chacune d'elles constitue comme une parodie de l'esprit des béatitudes évangéliques. C'est pourquoi le père Philippe, après avoir présenté chaque béatitude, s'efforce de considérer quelle idéologie contemporaine la caricature de la manière la plus forte.

Plutôt qu'un traité philosophique des idéologies modernes, ces conférences introduisent dans un regard de foi. Elles font appel à l'intelligence du croyant pour le rendre attentif aux déviations possibles de sa soif de bonheur. Les idéologies modernes ne manipulent-elles pas l'homme à son insu ? En même temps ces enseignements invitent à plonger dans une contemplation aimante du visage du Christ pour être saisis par sa lumière. N'est-ce pas la manière la plus forte de répondre aux idéologies athées ?

Frère Jean-Hilaire
Communauté Saint-Jean

I

Bienheureux les pacifiques car ils seront appelés fils de Dieu

Fruit du don de sagesse

Pour entrer à fond dans le sujet de cette année, il faudrait disposer de plus de temps que nous n'en avons ; mais il faudrait aussi que chacun d'entre nous le « creuse » par la prière. Les béatitudes évangéliques ont toujours été regardées par la Tradition comme ce que Jésus apportait de nouveau par rapport à ce que représentait la Loi. C'est le grand dépassement de la Loi. Si nous étions vraiment chrétiens, nous devrions vivre toujours des béatitudes évangéliques ; elles devraient mettre au plus intime de notre cœur une conformité parfaite à l'Esprit Saint. « Ce sont ceux qui sont mus par l'Esprit de Dieu qui sont fils de Dieu[1] » ; et Jésus désire que nous soyons vraiment des fils de Dieu.

Saint Augustin disait déjà – et il le dirait encore plus fortement aujourd'hui – que quantité de chrétiens retournent à l'Ancien Testament et vivent uniquement de la Loi (aujourd'hui, saint Augustin dirait qu'ils vivent en dessous de la Loi !), sans voir l'exigence profonde du message évangélique, de la grâce du Christ, qui implique toujours un dépassement de ce que nous sommes dans

1. Rm 8,14.

notre nature humaine, de ce que nous sommes au niveau de notre psychologie, selon la pente naturelle de notre être. C'est du reste pour cela qu'il est si difficile d'être chrétien : on est très vite fatigué ! On fait des efforts merveilleux quand on est jeune, mais cela ne dure pas. C'est pourquoi il faut de temps à autre se reprendre. Les retraites sont faites pour cela ; mais on sait que les résolutions de retraite, cela ne dure pas très longtemps, et qu'il faudrait se reprendre tous les jours. Cette année, nous allons essayer de nous rappeler successivement chacun de ces sommets vers lesquels nous tendons.

On ne peut pas vivre toujours également de toutes les béatitudes. Parmi vous, certains vivent plus de telle ou telle béatitude. Chacun d'entre nous, en effet, est plus lié à telle ou telle spiritualité particulière, dans la grande famille du Christ ; et les différentes spiritualités chrétiennes, justement, mettent en lumière telle ou telle béatitude. Seuls Jésus et Marie ont vécu pleinement de toutes les béatitudes. Nous, nous essayons de vivre de ces béatitudes, et surtout de telle ou telle que l'Esprit Saint grave plus profondément dans notre cœur. D'autre part, il y a des moments, dans l'Église, où telle béatitude apparaît avec plus de force. Quand notre Pape, Paul VI, nous rappelle que l'Église d'aujourd'hui doit être l'Église des pauvres, il nous indique que cette béatitude doit être vécue d'une manière plus intense. Au Moyen Âge, les Ordres mendiants étaient déjà un appel à la béatitude des pauvres ; cet appel revient constamment, du reste. À d'autres moments, c'est la béatitude de la miséricorde qui est vécue davantage, ou la béatitude des pacifiques. Aujourd'hui la béatitude des pacifiques est particulièrement importante, comme nous essaierons de le voir.

Avant d'aborder la béatitude des pacifiques, il aurait fallu une conférence initiale qui introduise au mystère des béatitudes. Nous n'avons pas pu prévoir cette conférence

d'introduction. Cela aurait pourtant été nécessaire, pour bien situer l'esprit dans lequel nous regarderons les béatitudes, en essayant de pénétrer dans chacune d'elles. Cet esprit, c'est l'Esprit du Christ. Si nous pénétrions à fond toutes les béatitudes, nous découvririons Jésus à la Croix, Jésus Sagesse d'amour, Jésus dans la gloire. Jésus vit actuellement toutes les béatitudes ; et il les a vécues pleinement à la Croix, et il les a vécues durant toute sa vie terrestre. C'est pour cela qu'en regardant les béatitudes, nous regardons toujours le cœur du Christ, et le cœur de Marie. Les béatitudes sont comme sept grandes avenues qui nous conduisent progressivement vers le mystère de Jésus, qui nous aident à y pénétrer. C'est Lui qui est au cœur des béatitudes, c'est Lui qui les illumine.

Il ne s'agit pas de faire des béatitudes une « sur-loi », quelque chose qui serait au-delà de la Loi, des dix commandements donnés dans l'Ancienne Alliance, et qui nous donnerait une direction très précise. Les béatitudes réalisent une sorte d'« éclatement » de la Loi, par l'amour, un dépassement de la Loi dans l'amour. D'une certaine manière les béatitudes étaient déjà présentes dans l'Ancien Testament – parce que c'était déjà l'amour de Dieu qui se révélait –, mais elles n'étaient pas explicitées. C'est Jésus qui les a explicitées, qui les a accomplies. Il n'y a pas d'opposition entre la Loi et les béatitudes. Il serait très faux de voir une opposition dialectique entre les commandements de Dieu et les béatitudes. C'est par les béatitudes que nous vivons pleinement des commandements de Dieu ; c'est par elles que nous réalisons parfaitement le désir du Père sur nous, et que nous sommes des serviteurs de Dieu.

Les béatitudes saisissent l'homme dans tout ce qu'il est ; j'essaierai de vous le montrer. Elles saisissent l'homme dans toute sa dimension d'homme, parce que c'est le propre de la Nouvelle Alliance, d'être une Alliance non seulement avec le sommet de notre intelligence et ce qu'il y a de plus

intime dans notre cœur, mais avec tout notre être. La Nouvelle Alliance saisit l'homme tout entier : le Verbe est « devenu chair[2] » ; et les béatitudes nous font comprendre comment la grâce chrétienne doit être le levain qui transforme la pâte humaine[3] et grâce auquel, progressivement, tout ce qui est en nous doit devenir divin, doit être en harmonie parfaite avec l'action de l'Esprit du Christ sur nous. C'est du reste pour cela qu'il est si difficile de parler des béatitudes : il faudrait avoir un langage céleste, alors que notre langage reste humain ; et d'autre part, en parlant des béatitudes, nous savons très bien que, si nous ne les vivons pas dans le silence de l'amour, nous risquons toujours de les falsifier.

Il y a à ce sujet chez saint Thomas quelque chose de très frappant. Saint Thomas, je vous le rappelle, a voulu faire une théologie scientifique ; et, dans cette théologie scientifique, il est très à l'aise au niveau des vertus, parce que les vertus sont quelque chose de très déterminé. Quand il s'agit des vertus théologales, on est en présence d'un mystère, et saint Thomas montre déjà le dépassement par rapport aux vertus morales. Mais, après les vertus théologales, il faut traiter des dons du Saint-Esprit, et lorsqu'elle en arrive là la théologie scientifique devient maladroite, elle sait bien que les dons la dépassent. Les dons, à leur tour, « fleurissent » dans les béatitudes. Celles-ci sont alors comme un terme que le théologien regarde en disant : « Là, c'est le silence de l'œuvre de l'Esprit Saint dans l'âme. » Il les situe : c'est déjà très beau.

Il est merveilleux de voir avec quelle netteté saint Thomas a montré comment notre vie théologale de foi, d'espérance et d'amour doit progressivement, grâce aux dons qui nous mettent directement sous la conduite de

---

2. Jn 1,14.
3. Cf. Mt 13,33 ; Lc 13,20-21.

l'Esprit Saint, s'épanouir pleinement dans un exercice divin. Grâce à cet exercice divin, la foi, l'espérance et l'amour prendront possession de toute notre intelligence, de tout notre cœur, de toute notre sensibilité, de tout notre être, et s'épanouiront dans les béatitudes. Les béatitudes sont vécues en premier lieu au plus intime de notre cœur, mais elles demandent de saisir toute notre vie, tout notre être. C'est cela qui est étonnant: c'est vraiment l'être humain qui est entièrement pris par Jésus pour vivre sa vie, et pour la vivre dans le monde, et dans le moment présent. Il s'agit d'entrer pleinement dans cette exigence intérieure; et cette exigence intérieure, progressivement, nous saisit vraiment, dans tout ce que nous sommes. Avec des purifications, certes! Notre sensibilité, avant d'être chrétienne, passe par de fameuses purifications! Mais il n'y a pas destruction de notre sensibilité, ni destruction de notre imagination, ni de nos passions: tout doit être, du dedans, saisi et purifié, pour que nous soyons « à la gloire du Père[4] », comme de vrais fils.

Les béatitudes expriment donc ce qu'il y a d'ultime dans l'exigence de notre grâce chrétienne; mais ce qu'il y a d'ultime dans l'exigence de la grâce chrétienne est en même temps ce qu'il y a de premier. C'est là le propre de la vie chrétienne, à la différence de l'Ancienne Loi, où il y a vraiment tout un développement et un devenir. Dans la vie chrétienne tout a commencé par le sommet: Jésus, Marie. Tout a commencé par la plénitude. Par le fait même, dès qu'un homme a reçu la grâce du Christ, il y a tout de suite en lui tous les dons du Saint-Esprit, il y a en lui la possibilité de connaître les béatitudes évangéliques; et nous voyons parfois des enfants qui vivent vraiment des béatitudes évangéliques. L'Esprit Saint passe... Cela se sent très bien. Mais, évidemment, cela demande de croître, cela demande d'être

4. Cf. Ph 2,11.

vécu de plus en plus. Les béatitudes évangéliques, nous devrions en vivre de plus en plus dans notre vie chrétienne ; et plus nous sommes proches du terme, de la vision béatifique, plus nous devrions en vivre.

Les béatitudes évangéliques nous donnent le bonheur divin. Nous comprenons par là comment la grâce chrétienne ne détruit en rien l'œuvre du Créateur. Nous sommes créés à l'image de Dieu. Nous sommes des êtres qui ont une soif immense de béatitude, c'est-à-dire d'épanouissement plénier. Nous sentons en nous quantité de forces, de potentialités, de virtualités, qui demandent à s'épanouir ; et quand un mur arrête cela, nous nous replions sur nous-mêmes et cela ne va plus : nous sommes tristes. La joie accompagne le bonheur ; elle est le signe du bonheur, le signe que nous sommes parfaitement épanouis.

Dans l'économie divine, avant la faute, un premier bonheur nous a été donné. Dieu a voulu créer des êtres spirituels, les anges et les hommes, *pour le bonheur* – il ne faut jamais l'oublier. Dieu n'est pas sadique ! Il a voulu créer des êtres spirituels *pour le bonheur plénier* – c'est son désir – mais un bonheur qui n'est peut-être pas ce que nous, nous entendons par « bonheur », notre petit bonheur de quatre sous ! Ce n'est pas cela, le bonheur que donne Dieu ; c'est un bonheur infiniment plus grand, parce que Dieu est Amour[5], et que ce qu'il veut pour nous, c'est un épanouissement plénier de notre cœur.

À cause de la faute, à cause des conséquences du péché originel, nous avons en nous une nostalgie fondamentale du Paradis terrestre. C'est ce qui fait comprendre que la plupart des hommes cherchent un bonheur immédiat, celui qui s'offre immédiatement à eux. L'être humain désire tellement être heureux ! À cause de cela, il pense que c'est ce qui lui est donné immédiatement qui lui permettra d'être

5. Cf. 1 Jn 4,8 et 16.

heureux. Il y a dans l'Écriture un symbolisme très éclairant : celui de l'ange posté devant le Jardin d'Éden avec un glaive fulgurant[6], montrant que l'homme ne peut pas retourner au Paradis terrestre. Ce symbolisme indique bien qu'il y a en nous la nostalgie très profonde, très radicale, inconsciente, du retour au Paradis terrestre. Or les athéismes contemporains ne sont-ils pas tous des nostalgies de retour au Paradis terrestre ? Toutes ces idéologies qui rejettent Dieu ne le rejettent-elles pas comme un rival, comme Celui qui impose à l'homme une défense qui vient le limiter ? Dieu apparaît ainsi comme Celui qui place le glaive à l'entrée du Paradis terrestre pour empêcher l'homme d'y retourner. Il faut donc supprimer ce glaive, et il faut supprimer Dieu, pour retourner dans le Paradis terrestre, pour retrouver la béatitude humaine, le bonheur humain, un bonheur tel que l'homme le conçoit. Au cœur de tous ces athéismes contemporains nous retrouvons cette nostalgie. Ces athéismes ne sont pas seulement négatifs. Ils veulent tous aller plus loin que la négation et plaider la cause de l'homme. C'est cela qui est impressionnant : tous veulent vraiment le bonheur plénier de l'homme *par l'homme*. Ils veulent réveiller l'homme ; ils pensent en effet que l'homme a été endormi par les religions, qu'il a été endormi d'une manière ou d'une autre, mais de toute façon par l'obéissance, et du fait qu'on l'a mis dans un climat de peur, de crainte. Il s'agit donc de secouer cette crainte, cette peur, afin de redécouvrir dans l'homme ce qu'il y a de plus humain (dans leur perspective !). N'est-ce pas un désir de retour au Paradis terrestre ?

Or nous savons, dans notre foi chrétienne – c'est cela que je voudrais vous montrer en vous parlant des béatitudes – que le bonheur nous est donné par le Christ. C'est lui, le Sauveur. Nous savons que, si Dieu place un glaive à l'entrée

5. Cf. Gn 3,24.

du Paradis terrestre, ce n'est pas parce que Dieu est un tyran, ce n'est pas parce qu'il est le rival de l'homme, ni parce qu'il a peur de notre bonheur, de notre épanouissement. En réalité, Dieu veut pour nous un bonheur plus grand que celui dont nous avons une nostalgie si fondamentale. Il veut un bonheur infiniment plus grand, parce qu'il nous veut à la taille de son Fils bien-aimé. Il nous envoie son Fils bien-aimé et veut que nous comprenions qu'en nous reprenant, en nous recréant par la Croix rédemptrice, le Christ se sert de toutes les conséquences du péché pour réaliser en nous quelque chose de plus grand. Ce « quelque chose de plus grand », ce sont les béatitudes évangéliques. Les béatitudes évangéliques nous livrent le désir intense du cœur du Christ, le désir que, par son amour, tout en nous puisse s'épanouir pleinement. C'est cela que nous essaierons de voir. Je dis bien: que « nous essaierons », parce que nous le ferons ensemble.

Pour traiter vraiment ce sujet, il faudrait être Marie, il faudrait vivre pleinement des béatitudes évangéliques comme le Christ les a vécues! Mais hélas, nous sommes bien obligés de reconnaître que nous ne les vivons pas toutes, et que nous essayons seulement de les vivre.

La plupart du temps, nous regardons les athéismes contemporains d'un point de vue purement philosophique – je le sais puisque, étant philosophe, je les regarde moi-même d'un point de vue philosophique. Or, du point de vue philosophique, ils sont tous très décevants: il suffit d'un coup de pouce, et c'est fini! Et malgré cela, on voit les hommes courir après... Cela prouve qu'il y a dans ces athéismes contemporains autre chose qu'un point de vue purement philosophique. C'est trop vite fait, de dire: « Philosophiquement, ils n'ont pas compris telle ou telle chose. » Il faut le dire, certes, il faut dénoncer les confusions; c'est nécessaire, car il faut que l'intelligence soit au service de l'amour, et l'intelligence doit montrer les confusions,

elle doit signaler qu'il y a des choses que l'on n'a pas vues, pour telle ou telle raison. Mais il n'est pas suffisant de faire cette critique extérieure des athéismes contemporains. Il faut essayer de comprendre ce qui les anime de l'intérieur : une soif de bonheur, une soif de redécouvrir une dimension qui semble niée, une soif de libérer l'homme. On l'a dit sur tous les tons : la libération de l'homme, celle de la femme, est pour demain ; et elle est présente dans toutes les propagandes politiques. À la fin, cela devient vraiment la « tarte à la crème » ! Ce qui est certain, c'est qu'à la racine de tous les athéismes contemporains, il y a un désir de libérer l'homme. Nous, chrétiens, nous emboîtons le pas et nous répétons cela pour ne pas avoir l'air d'être en retard. Mais n'oublions pas que, pour le chrétien, la libération de l'homme n'est pas première ; ce n'est pas la finalité première de la vie chrétienne. Au contraire, si les athées proclament qu'il faut libérer l'homme, pour eux c'est normal, et c'est bien le but qu'ils poursuivent. Il y a là, il faut le reconnaître, quelque chose de positif – peut-être la seule finalité qu'ils puissent découvrir.

Or, ce « quelque chose de positif », très souvent le philosophe chrétien ne le découvre pas suffisamment, parce que sa philosophie manque de réalisme et qu'il n'est pas assez attentif à la dimension « tragique » de l'homme, que les athéismes mettent si fort en lumière. Dans la perspective d'une situation tragique, ce cri de libération apparaît comme la seule chose nécessaire. Ne pourrions-nous pas mettre ici en parallèle le « cri de l'enfant dans le désert » dont nous parle l'Écriture[7] et ce cri d'appel des athées ? La seule différence – et elle est évidemment capitale –, c'est que le « cri de l'enfant » est un appel vers Dieu, tandis que le cri des athéismes est un appel à la révolte pour que l'homme opprimé, aliéné par les religions, retrouve sa

7. Voir Gn 21,15-17.

liberté, sa véritable dimension. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est ce qui est commun à ce que l'on pourrait appeler une attitude mystique et une attitude pseudo-mystique. Des deux côtés on est en face d'une situation-limite et d'une volonté de dépassement du rationnel, de dépassement de ce que l'on peut directement analyser, en vue de redécouvrir une force cachée, un élan, une victoire. C'est pourquoi on peut dire que seules les béatitudes évangéliques peuvent nous donner un regard vrai sur ces différents athéismes, le regard que le chrétien peut avoir grâce au Christ.

Dans la lumière du Christ, nous avons un regard en profondeur sur le cœur de l'homme, et nous atteignons, dans le cœur de l'homme, une profondeur unique : l'homme est créé à l'image de Dieu, à sa ressemblance, et il est appelé à être fils de Dieu. Ainsi, ce qu'il y a de plus profond et de plus réel en lui, c'est la soif d'aimer, c'est le désir d'aimer pleinement, d'aller jusqu'au bout des exigences de l'amour. Mais il est très difficile d'aimer. Jésus est venu pour nous l'apprendre, et Marie nous est donnée pour nous aider à découvrir les béatitudes. Elles nous sont données dès le point de départ avec la grâce du baptême, mais à cause de notre inertie, de notre paresse, à cause des luttes, nous avons parfois enfoui ce bien ; et nous devons le redécouvrir. Les athéismes contemporains nous obligent à nous mettre à ce niveau-là. Je crois qu'on ne peut vraiment maintenir sa vie chrétienne, en face de tous ces athéismes, que si l'on s'élève jusqu'au niveau des béatitudes évangéliques. Autrement nous risquons tous de nous laisser emporter ; et si nous-mêmes avons suffisamment de stabilité, ce sont nos enfants qui seront emportés. Car ce n'est que dans la lumière des béatitudes évangéliques que nous pouvons saisir, avec toute l'acuité voulue, ce que Jésus veut nous donner. Et si Jésus veut nous donner la béatitude, cela prouve qu'il y a dans le fond de notre cœur une capacité, une aptitude à l'égard de la béatitude. Jésus rejoint ce qu'il

y a en nous de plus humain. Jésus est plus humain qu'aucun d'entre nous, plus humain que chacun d'entre nous et que nous tous pris ensemble. Il a sur chacun d'entre nous une vision qui va beaucoup plus loin que celle que nous avons, parce qu'il nous aime infiniment plus que nous ne nous aimons, et donc il sait ce qui est caché dans le cœur de l'homme[8]. Il sait ce qu'il y a de plus profond dans le cœur de l'homme et que nous, la plupart du temps, nous oublions. À cause du péché, nous nous précipitons vers le bien immédiat. C'est cette précipitation vers le bien immédiat qui fait comprendre les athéismes, qui fait comprendre ces fausses béatitudes, ou ces « anti-béatitudes » – puisque le démon est toujours celui qui est l'Anti-Christ. L'Anti-Christ, sous sa forme la plus forte, c'est l'anti-béatitude, parce que Jésus est Celui qui apporte la béatitude. Quand saint Jean, dans ses Épîtres[9], parle de l'Anti-Christ, de celui qui s'oppose au Christ, et quand saint Paul dit que « Satan lui-même (l'ange des ténèbres) se déguise en ange de lumière[10] », c'est bien cela. C'est le démon qui nous dit: « Vous vous êtes trompés! Vous avez cru trouver le bonheur de cette manière-là... Mais le bonheur n'est pas cela! Le bonheur, vous devez le trouver en vous, au plus intime de vous-mêmes. Vous devez épanouir ce qui est immédiat en vous. Laissez tomber tout le reste. Le surnaturel, c'est artificiel. Jésus, c'est quelque chose qui est en dehors de vous. Toute l'Église, c'est en dehors de vous. La grâce et l'Évangile, c'est en dehors de vous. Redécouvrez ce qui est le plus intime en vous! »

Peu à peu, nous nous laissons prendre, parce que ce qu'il y a de plus intime en nous, nous le connaissons mieux que ce qui nous est donné dans la foi. Le démon a des

8. Cf. Jn 2,25.
9. Cf. 1 Jn 2,18-22; 4,3. 2 Jn 7.
10. 2 Co 11,14.

armes extraordinairement fortes ; car ce qui est immédiat, à moins d'être un imbécile, on le voit tout de suite ! Tandis que le mystère de la foi, on ne le voit pas tout de suite. Ce n'est pas facile, et cela peut sembler n'être pas fait pour nous, puisque ce n'est pas, au sens absolu, ce qui est premièrement « nous ». C'est premièrement Dieu. En réalité, ce qui est premièrement Dieu est plus « nous » que nous-mêmes, parce que Dieu est notre source. Mais cela, nous mettons du temps à le découvrir et il faut souvent bien des luttes, il faut subir bien des échecs, avant d'arriver à cette compréhension profonde et vraie de notre vie chrétienne. Nous avons, souvent, une vision très superficielle de notre vie chrétienne.

C'est volontairement que nous n'avons pas indiqué, en sous-titre des conférences, les différents athéismes s'opposant aux différentes béatitudes. Cela, non pas pour laisser des surprises, mais pour que vous-mêmes – puisque nous faisons œuvre commune – essayiez de comprendre quels sont les athéismes qui s'opposent aux diverses béatitudes, en ayant bien présent à l'esprit que la lumière, ce sont les béatitudes, et non pas les athéismes. Nous nous plaçons en effet dans une perspective chrétienne, dans la perspective du Christ, et non pas dans une perspective philosophique. La lumière, pour nous, ce sont donc les béatitudes. Et, dans la lumière chrétienne des béatitudes, nous essayons de comprendre ce qu'il y a de positif et ce qu'il y a de négatif dans les athéismes contemporains. Nous essayons de découvrir, dans ces athéismes, l'Anti-Christ, qui, pour être Anti-Christ, a bien découvert quelque chose du Christ. Le démon est malin, et il essaie de nous faire miroiter ses propres béatitudes, qui n'ont que l'apparence des béatitudes évangéliques. Il nous fait croire que nous pouvons les obtenir sans la Croix du Christ, plus immédiatement, plus efficacement et d'une manière plus conaturelle à ce que nous sommes.

Rappelez-vous toujours la première tentation[11], parce qu'elle est présente à travers tout ce que nous verrons. Le démon intervient sous la forme symbolique du serpent, qui exprime l'astuce, l'art de se glisser, de pénétrer... Quand on vit dans un pays où il y a des serpents, on sait ce que cela représente ! Le démon s'insinue, il essaie d'éveiller l'attention, il interroge Ève pour l'intéresser. Adam, en effet, n'avait pas encore interrogé Ève ; il lui avait imposé ce qu'elle devait faire. Le démon s'insinue donc en interrogeant. Car on aime toujours être interrogé. Quand on répond à une interrogation, on a l'impression d'aider l'autre ; et c'est agréable de communiquer la vérité : c'est une des plus grandes choses qui soient.

Le démon interroge donc Ève. Il lui demande : « Que faites-vous là ? Ce n'est pas normal. Quand je vous regarde, je trouve que vous avez une drôle d'attitude ! Cette communauté, c'est très curieux ! Il semble qu'il y ait des défenses : vous n'êtes donc pas pleinement libres ? » Il interroge en vue de connaître le secret qui les unit à Dieu. Il reconnaît la toute-puissance de Dieu ; mais il est jaloux, terriblement jaloux des « petits benjamins », des « petits derniers »... Alors il interroge, pour qu'Ève livre le secret.

Communiquer un secret à un ennemi, c'est trahir. Et dès qu'on n'a plus de secret, on est désarmé, on n'a plus aucune force. Le démon essaie donc de pénétrer dans le cœur d'Ève pour saisir son secret ; et dès qu'il a ce secret, il en donne une explication : « Vous n'avez absolument rien compris de ce que Dieu vous a demandé. Vous croyez que c'est en obéissant que vous allez obtenir votre béatitude ? Pas du tout ! En réalité, vous ne savez pas regarder : Dieu a peur de vous (ce qui implique que Dieu soit un rival), il a peur que vous le détrôniez. C'est pourquoi il vous maintient dans l'obéissance. »

---

11. Voir Gn 3,1-5.

On peut faire la caricature de l'obéissance, c'est très facile (surtout dans le monde d'aujourd'hui), et c'est très vite fait. Le démon est un merveilleux caricaturiste, parce qu'il est intelligent. Il applique tout l'effort de son intelligence à montrer à Ève les *limites* imposées par Dieu, faisant ainsi la caricature de l'obéissance ; et il dit : « Vous vous trompez ! Ce n'est pas cela du tout que Dieu veut, ce n'est pas cela qu'il veut vous faire comprendre. Comprenez bien : prenez du fruit de cet arbre, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » Le démon promet une béatitude : être « comme des dieux ». Au fond, l'homme cherche toujours à être « comme un dieu » (il est, comme le dit Sartre, « l'être qui projette d'être Dieu[12] ») ; et s'il refuse Dieu, c'est pour se mettre à sa place et être un dieu. Il plaide pour son autonomie. Il plaide pour sa liberté absolue, sa créativité absolue, grâce auxquelles il sera « comme Dieu », « connaissant le bien et le mal », et donc au-dessus de toutes les lois.

C'est cela même qui est dit à travers tous les athéismes contemporains. C'est dit dans un autre langage, parce que le démon, étant très habile, s'insinue dans le terroir de l'humanité, dans la culture de l'humanité, et en prend la couleur. Il est imbattable pour prendre la couleur de la culture, en vue de supprimer la vraie finalité et de donner une fausse finalité.

Si donc les béatitudes nous montrent le mystère de l'Amour pleinement épanoui en nous, les athéismes nous montrent comment l'homme veut, en se repliant sur lui-même, découvrir son propre bonheur. Voilà ce que je voulais vous montrer au point de départ, car c'est indispensable pour comprendre la suite.

Regardons maintenant la *béatitude des pacifiques.* Si nous la regardons en premier lieu, ce n'est pas qu'elle soit la plus

12. *L'être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Gallimard, Paris 1943, p. 653.

facile... C'est au contraire la plus difficile. Si nous en avons le temps, nous la reprendrons au terme, parce que, d'une certaine manière, c'est elle qui doit être vue au terme. Elle doit être vue aussi dans son lien étroit avec la béatitude des pauvres en esprit, qui vient en premier lieu dans le texte de l'Évangile.

Vous connaissez bien ce grand passage de l'Écriture (Matthieu, chapitre 5) où nous sont données les béatitudes. En septième lieu vient la béatitude des pacifiques: « Heureux ceux qui font œuvre de paix (littéralement: Heureux les *faisant la paix*), parce qu'ils seront appelés fils de Dieu. »

Il faut bien comprendre cette expression, qui se retrouve plusieurs fois dans l'Écriture: « les faiseurs de paix », les « faisant la paix ». On la retrouve dans l'Épître de saint Jacques: « Un fruit de justice est semé dans la paix pour ceux qui font œuvre de paix[13]. » On retrouve encore la même expression dans l'Épître aux Colossiens[14] et dans l'Épître aux Éphésiens[15]. Que signifie-t-elle? Remarquons d'abord ce que Jésus dit en premier lieu: « Bienheureux les "faisant la paix" ». Le fruit de la béatitude, on le regarde ensuite; il faut d'abord regarder l'*exigence*. Jésus nous demande d'être « ceux qui font la paix ». Pour comprendre ce que cela veut dire, il faut regarder le contraire; c'est toujours plus facile à comprendre, psychologiquement. La psychologie de la paix, c'est très difficile, tandis que la psychologie de la division, cela se comprend très bien!

Ceux qui font la paix, ce sont ceux qui tendent vers l'unité, et qui veulent vivre pleinement unis à ce qui est leur fin, leur bien. Pensez tout simplement à l'amitié. Dans l'amitié, nous avons tous une petite expérience de ce que

13. Jc 3,18.
14. Col 1,20.
15. Eph 2,15.

c'est qu'être « faiseur de paix ». Quand on aime beaucoup quelqu'un, quand il y a des rapports de véritable amitié avec quelqu'un, il peut y avoir, tout à coup, un malentendu. On a cru comprendre... et puis ce n'était pas cela. Si l'on est un peu tendu (cela arrive aujourd'hui) on se sert immédiatement de cela pour diviser : « C'est cela que vous avez dit ? Eh bien, vous ne tenez pas votre parole », et ainsi de suite. On accuse alors que, tout simplement, il y avait un malentendu. Dans un malentendu, personne n'est coupable. Un malentendu, c'est un tournant qui est mal pris. Si quelqu'un prend mal un tournant, ne lui dites pas immédiatement : « Vous n'avez pas fait attention ! » Il a peut-être fait attention, mais il y avait quelque chose qu'il n'avait pas vu. Quand on aime beaucoup quelqu'un, on l'excuse. On n'est pas tout de suite attentif à l'opposition apparente, au malentendu. On a le désir de dépasser le malentendu pour vivre *dans l'unité*, et comprendre qu'après tout, les malentendus, cela peut arriver constamment. S'il y a eu tel ou tel malentendu, c'est parce qu'on n'a pas eu le temps de s'expliquer ; et donc personne n'est coupable. Une autre fois, on fera attention... Des exemples comme celui-là, on pourrait les multiplier.

Quand on aime beaucoup, on a le désir de dépasser toutes les divisions, de revenir toujours à l'unité. Et ce désir d'unité, c'est bien la paix. Saint Augustin définit la paix comme « la tranquillité de l'ordre[16] ». Nous pouvons dire que la paix, c'est *l'unité dans l'ordre*, c'est-à-dire l'ordre (on est deux, ou plus) et l'unité d'intention, l'unité de vouloir, l'unité d'amour.

Ceux qui s'opposent à la paix, ceux qui brisent la paix, ce sont ceux qui sont partisans. Quelqu'un qui est partisan est toujours en état de lutte, toujours en train de susciter les

16. *La Cité de Dieu*, XIX, 13, 1 ; repris par saint Thomas : *Somme théologique*, II-II, q. 45, a. 6.

plus grandes oppositions entre lui et celui qu'il rejette. À l'intérieur même de l'amitié, si l'on n'est pas suffisamment capable de dépasser ses petites opinions, on reviendra toujours sur ses opinions, en les opposant à celles des autres (et en traitant les autres d'imbéciles, puisque, s'ils n'ont pas les mêmes opinions que nous, ils ne peuvent être que des imbéciles !).

On peut dire que l'exigence de la paix est une exigence radicale et fondamentale de l'amour. L'amour fait l'unité, et c'est pour cela qu'il fait la paix. Ce qui est facteur de division, c'est l'exaltation de ce que nous considérons comme la vérité. Non pas l'exaltation de *la vérité*, mais l'exaltation de *ce que nous considérons comme la vérité*, c'est-à-dire l'exaltation de nos opinions, l'exaltation de ce que nous avons saisi. C'est l'intelligence qui s'impose pour elle-même ; ce n'est plus l'amour qui dépasse tout.

Réfléchissez, et vous trouverez quantité d'exemples. Quand on vit une vie commune, notamment dans la famille, il y a parfois des moments de silence, où l'on comprend qu'il vaut mieux se taire... Un obstacle se présente, et l'on voit qu'on peut, soit empirer les choses, soit dépasser l'obstacle. Quand, des deux côtés, on veut le dépasser, c'est merveilleux ; parce que, du fait qu'on a dépassé ensemble cet obstacle, l'obstacle lui-même, une fois dépassé, montre que l'unité est plus profonde que la diversité d'opinions. Cela arrive constamment quand, entre amis, on s'est dit des paroles un peu dures. On se retrouve ensuite, et on dit : « J'ai peut-être été un peu trop violent... » L'autre pourrait alors dire : « Oui, cette fois-là, tu as vraiment exagéré », et revenir sur le litige... Si au contraire on dépasse le litige, celui-ci est immédiatement occasion d'une plus grande unité. L'amour qui unit dépasse la diversité des opinions. C'est cela, la paix, c'est l'amour qui unit des êtres humains au-delà de leur diversité d'opinions. Plus on aime, plus on respecte l'autre ; plus on aime, plus on respecte la diversité des opinions. Ce

n'est pas toujours facile... Quand vous êtes en face de quelqu'un qui met constamment ses opinions en avant, en sachant fort bien que ce ne sont pas les vôtres, au bout d'un certain temps vous êtes agacé, énervé. À ce moment-là, je crois que si l'on veut maintenir à tout prix la paix, il vaut mieux dire : « Tu vas à droite ? Je vais à gauche[17]. Attendons que tes opinions passent. Ensuite nous nous retrouverons. » Il ne faut pas toujours vouloir faire la paix *tout de suite*. Il faut prendre, de temps en temps, un peu de recul. Les faiseurs de paix, ce sont ceux qui ont beaucoup de recul. Ou, si vous voulez, les faiseurs de paix (au niveau humain), ce sont ceux qui sont capables de regarder les choses de plus loin, ou de plus haut, ceux qui sont toujours capables d'aller plus loin. Je n'insiste pas : nous comprenons bien ce qu'est l'instinct belliqueux, l'instinct de division, l'attitude du partisan, et ce qu'est au contraire l'attitude de celui qui veut toujours aller plus loin.

Quand Notre-Seigneur nous dit : « Bienheureux les pacifiques, bienheureux ceux qui font œuvre de paix », il veut nous faire comprendre que nous devons être, comme lui, « Prince de Paix », *Princeps pacis*, selon l'expression si belle que nous trouvons dans Isaïe : « On lui a donné ce nom : [...] Prince de Paix, pour que s'étende le pouvoir dans une paix sans fin, sur le trône de David et sur son royaume, pour l'établir et l'affermir dans le droit et la justice[18]. »

Jésus est celui qui est établi dans un tel amour qu'il a réuni tous ceux qui, humainement, s'opposeraient : le peuple d'Israël et les Grecs, le pécheur et le juste, l'homme libre et l'esclave[19] – ce qui est tellement actuel ! C'est cela, la paix. C'est Jésus qui est capable de découvrir dans le cœur de l'homme ce qui peut unir l'homme libre et

17. Cf. Gn 13,9.
18. Is 9,5-6.
19. Cf. Col 1,20 ; 3,11 ; Ga 3,28 ; Rm 10,12 ; etc.

l'homme esclave, le Grec et le Sémite, alors qu'aujourd'hui nous ne cessons de faire des oppositions. En faisant cela, nous sommes en opposition violente avec ce que Jésus nous dit, à savoir que nous devons être des faiseurs de paix.

Comprenons bien qu'il ne s'agit pas ici d'éclectisme : il ne s'agit pas de ne pas voir la diversité. Pour être quelqu'un qui, vraiment, fait la paix à la suite du Christ, il faut comprendre la diversité de l'homme libre et de l'esclave, la diversité du Grec et du Sémite ; il faut découvrir la diversité qui existe dans l'humanité et reconnaître qu'en effet, il y a dans l'homme des richesses telles qu'il peut y avoir entre les hommes une diversité étonnante ! Ne pas vouloir voir la diversité, ce serait tomber dans l'éclectisme et dans un faux pacifisme. Il faut voir la diversité, mais en même temps découvrir quelque chose qui va beaucoup plus loin que cette diversité : découvrir qu'il y a dans le cœur de l'homme libre et dans le cœur de l'homme esclave quelque chose de commun. Ce « quelque chose de commun », c'est cela que Jésus regarde. Jésus regarde dans le cœur de l'homme ce qu'il y a de plus profond, ce qui va le plus loin : sa capacité d'aimer, sa capacité de se dépasser. Et Jésus lui-même nous donne son amour pour nous permettre de faire ce dépassement. À la Croix, Jésus est source de la béatitude des pacifiques, parce qu'il a pris sur lui toute l'iniquité du monde, parce qu'il a pris sur lui toutes les divisions, et qu'il veut se servir de tout cela pour nous donner un amour nouveau et nous recréer dans un « nouvel esprit[20] ».

---

20. Cf. Ez 11,19 : « Je leur donnerai un seul cœur et je mettrai en eux un esprit nouveau... » Commentant la béatitude des pacifiques, saint Bernard dit : « À bon droit seront appelés du nom de fils ceux qui auront accompli des œuvres de fils. En effet, c'est par le Christ Jésus fait homme que, réconciliés, nous avons la paix en Dieu ; c'est Lui-même qui a pacifié dans son sang tout ce qui est dans le ciel et sur la terre (cf. Col 1,20), Lui le médiateur entre Dieu et l'homme » (*Premier sermon pour le jour de la Toussaint*, n° 14, in *Œuvres choisies*, II, trad. M.-M. Davy, Aubier 1945, p. 298).

C'est directement dans la lumière de la Croix que nous devons comprendre la béatitude des pacifiques. Pour être vraiment un homme de paix, il faut que nous soyons toujours capables de donner notre vie pour notre frère. À ce moment-là, les litiges disparaissent, les diversités ne font plus obstacle. Il y a quelque chose de beaucoup plus profond qui nous unit, c'est ce don de nous-mêmes, ce don *total* de nous-mêmes, qui seul est quelque chose d'éternel.

Saint Thomas, étudiant la béatitude des pacifiques du point de vue théologique (à la suite de saint Augustin), nous dit que, pour être faiseur de paix, il faut toujours l'exercice divin de la charité. La charité, nous unissant à la volonté du Père sur nous, nous donne progressivement le « même vouloir » que Dieu. La charité (l'*agapè*, l'amour surnaturel) nous donne un cœur « divin », semblable à celui de Jésus. Or, dans le cœur du Christ, il n'y a qu'un seul désir : celui de faire la volonté du Père. On ne peut pas vivre de la béatitude des pacifiques si on ne cherche pas, constamment et à travers tout, à faire la volonté de Dieu.

Vous voyez donc qu'il faut d'abord se dépasser et orienter toute sa vie vers la volonté de Dieu. C'est dans ce désir de faire la volonté du Père, la volonté de Jésus sur nous, que nous découvrons, progressivement, le secret de la paix intérieure. Le secret de la paix intérieure, c'est justement de comprendre que l'amour est capable de nous faire nous dépasser nous-mêmes, capable de nous agrandir à la dimension de Dieu et de nous faire regarder toutes choses dans la lumière de la volonté de Dieu ; ainsi nous ne regardons plus les événements et ceux qui nous entourent dans notre propre lumière, selon notre propre jugement, selon notre propre manière de concevoir les choses. Cela nous demande de dépasser le niveau psychologique, le niveau sociologique, le niveau philosophique, pour essayer d'avoir le regard du Christ crucifié sur Marie et sur Pierre, sur Jean et Judas, sur le peuple d'Israël et sur les saintes femmes qui

sont là, sur le grand prêtre et sur Pilate. C'est extraordinaire, d'essayer d'entrer dans ce regard du Christ à la Croix, Lui qui fait la paix nouvelle dans les cœurs, Lui qui est « notre paix[21] ».

« Faire la paix », c'est donc un mystère de charité, et de la charité dans son exercice le plus fort et le plus grand. Saint Thomas précise qu'il s'agit de la charité s'exerçant sous la motion de l'Esprit Saint par le *don de sagesse.*

Le don de sagesse permet à la charité de s'épanouir en plénitude. Il lui permet d'être contemplative, c'est-à-dire de regarder Dieu comme Dieu nous regarde, de rejoindre le regard du Christ en le regardant comme il nous regarde – et cela à chaque instant de notre vie. À chaque instant de notre vie nous pouvons nous mettre sous le regard du Christ, puisqu'il nous regarde tout le temps. Et à chaque instant nous pouvons rejoindre dans la foi le regard du Christ à la Croix, puisque ce regard est toujours pour nous et nous est donné – ce regard que Jean voit à Patmos, cette « flamme de feu[22] ». Le regard du Christ sur nous est un regard de feu, un regard pacifique qui nous fait comprendre que c'est à l'intérieur de l'amour et dans la plénitude d'un amour substantiel que tout peut être brûlé et *demande* à être brûlé. Tout, c'est-à-dire toutes nos opinions, tout ce qui vient de nous. Il faut que toutes nos opinions soient comme agrandies à la dimension du regard du Christ. Elles doivent être brûlées, c'est-à-dire purifiées. Dieu ne nous demande pas, pour être bienheureux en faisant l'œuvre des pacifiques, de perdre notre intelligence et de ne plus rien juger ! Ce serait très faux. Dieu nous demande de mettre notre intelligence au service de l'amour, ce qui nous permet de comprendre comment rejoindre l'autre dans ses difficultés.

---

21. Eph 2,14 : « C'est Lui qui est notre paix, Lui qui des deux (mondes) en a fait un seul et a détruit le mur qui les séparait : la haine. »

22. Ap 1,14.

Si nous « creusions » la béatitude des pacifiques, nous verrions qu'il y a des niveaux différents. Je vous situe deux de ces niveaux, mais il y en a d'autres.

Comprenons d'abord que la béatitude des pacifiques doit être vécue en premier lieu par rapport à ce que nous sommes. Jésus fait d'abord l'unité *en nous.* Il unit en nous le vieil homme, l'homme qui est né de la chair et du sang, l'homme qui vient « d'en bas », avec l'homme qui vient « d'en haut ». Il purifie en nous toutes les conséquences du péché pour rétablir l'image de Dieu dans toute sa pureté, et permettre à cette image d'être transformée par la grâce et de devenir enfant de Dieu. Il unit donc en nous la capacité que nous avons d'être *serviteur* de Dieu – l'homme est naturellement religieux, et donc il est normalement serviteur de Dieu – et la capacité d'être *enfant* de Dieu. Il n'y a pas d'opposition entre l'attitude religieuse, qui nous met dans une dépendance radicale et totale à l'égard de Dieu, et l'attitude de l'enfant de Dieu, c'est-à-dire de celui qui contemple Dieu et pénètre dans ses secrets.

La béatitude des pacifiques se réalise en premier lieu au plus intime de notre cœur. Autrement dit, le fruit du don de sagesse est d'abord de nous mettre dans la paix de Dieu, de nous faire vivre de cette paix de Dieu, de nous faire vivre, au plus intime de notre âme, dans cette confiance absolue à l'égard du Père[23], en sachant que nous sommes enveloppés de son amour. Si nous n'avons pas d'abord cette paix intérieure, cette paix divine, nous ne pourrons pas être source de paix pour les autres. Ensuite la béatitude des pacifiques

---

23. Rapprochant les dons et les béatitudes des sept demandes du *Pater*, saint Augustin écrit : « La sagesse rend heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu ; prions pour être délivrés du mal, car c'est cette délivrance qui nous rendra libres, c'est-à-dire enfants de Dieu, en sorte que nous criions, par l'esprit d'adoption : *Abba*, Père ! (Rm 8,15 ; Ga 4,6) », *Explication sur le sermon sur la montagne*, collection « Les Pères dans la foi », Desclée De Brouwer 1978, p. 115.

regarde les autres. C'est le mouvement même de la charité : la charité nous unit d'abord à Dieu, nous unit d'abord au Christ, et ensuite elle nous unit aux autres. C'est pour cela que, dans le mouvement même de la béatitude des « faiseurs de paix », il faut toujours bien comprendre ce double aspect.

Mais comprenons bien. Il y a des moments où nous ne ressentons plus au-dedans de nous-mêmes la béatitude des pacifiques, et c'est quelquefois en faisant un geste d'amour à l'égard du prochain, un geste pacifique à l'égard du prochain, que nous retrouvons la paix intérieure. Par exemple quand nous pardonnons (le pardon est le premier geste de la béatitude des pacifiques ; nous le retrouverons à propos d'autres béatitudes, mais il est inscrit dans celle des pacifiques). Ou parfois, tout simplement, en faisant un geste d'affection, d'union avec le prochain. C'est très souvent comme cela que nous retrouvons la paix intérieure. Ne disons donc pas : « Il faut d'abord être pacifique, et puis, après, les autres ! » parce qu'alors nous ne sortirions jamais de notre coquille. Ne disons pas : « Je ne suis pas encore en paix, je ne suis pas encore en état de grâce, alors je ne peux pas aller aux autres. » Non, ne disons pas cela ; parce que, parfois, ce sont les autres qui nous donneront cette paix.

Quelle est maintenant la caricature, ou si l'on veut l'opposition la plus nette à l'égard de la béatitude des pacifiques ?

Cette opposition, ne la trouverions-nous pas dans une certaine conception que nous donne Freud de l'unité qui est en nous ? Regardez sa conception de l'homme (prise à l'état pur, sans les assouplissements qu'on lui a donnés par la suite) : vous verrez que, pour lui, le « ça », le « moi » et le « surmoi » donnent toute la structure de l'homme, et donc doivent nous donner la conception de l'ordre que nous devons acquérir. Or la béatitude des pacifiques, c'est l'unité dans l'ordre... Comprenez bien que je ne juge pas ici l'intention de Freud. Je n'ai pas le droit de dire que son intention

est mauvaise. Son intention est bonne (il avait une miséricorde extraordinaire pour ses malades). Mais c'est lorsqu'il essaie de réfléchir sur la *manière* de concevoir cette paix intérieure, cet ordre intérieur, que je crois que nous sommes en présence d'une sorte d'opposition à l'égard de la béatitude des pacifiques.

Il faudrait ici, si nous en avions le temps, regarder la conception de l'homme chez Freud. Je vous rappelle simplement (en vous citant l'ouvrage de Joseph Nuttin) que, dans cette vision,

> « la base la plus profonde du psychisme est constituée par ce que Freud appelle le "ça". Le "ça" comprend tout ce qui (dans le domaine psychique) est transmis, tout ce qui est apporté à la naissance et qui est fixé dans la constitution corporelle : donc, avant tout, les instincts qui s'enracinent dans l'organisme corporel. Ces instincts qui s'enracinent dans l'organisme corporel sont, d'une part, l'instinct de mort qui est de nature destructive et, d'autre part, l'*Eros* ou libido qui constitue en l'homme l'unique force constructive. Le fond du psychisme, ou le "ça", n'est rien d'autre, dans la conception de Freud, que la *source inconsciente et inorganisée de la libido*[24]. »

Comprenons bien. Que, pour quantité d'hommes, on puisse découvrir cela au niveau psychologique, c'est peut-être vrai. Il y a en nous un « fond » qui est l'instinct, nous le savons bien. Mais quant à dire que c'est cela qui constitue l'homme, c'est ne pas aller assez loin ! Freud n'est pas allé assez loin. S'il était allé plus loin, il aurait découvert qu'au-delà du « ça » il y a un appétit naturel qui dépasse tous les instincts sexuels, et qui va beaucoup plus loin ; c'est l'appétit religieux qui nous ordonne vers Dieu, vers un bien personnel. Or, de fait, quand vous regardez le « moi » et le

24. J. NUTTIN, *Psychanalyse et conception spirituelle de l'homme*, Publications universitaires de Louvain et B. Nauwelaerts, Paris 1968, p. 55.

« surmoi » (nous n'avons pas le temps de le faire ici), vous voyez que tout se ramène au « ça », à cette force initiale, à cet instinct initial. À partir de là, on a donc une vision de l'homme qui est terriblement limitée. L'homme est enfermé dans ses instincts ; et, au fond, la libération des instincts fait de l'homme l'esclave de ses instincts. Freud ne libère donc pas vraiment l'homme, parce qu'il n'est pas allé assez loin.

Regardez dans la lumière de la béatitude des pacifiques cette manière de concevoir l'homme. Vous voyez tout de suite que Freud a bien compris – il faut le reconnaître – que l'homme est fait pour un épanouissement, que l'homme a besoin du plaisir. Mais ce qu'il n'a pas saisi, c'est la source du plaisir, qui est l'amour. Quand on ne cherche que le plaisir, on sait très bien que cela ne va pas très loin. Quand on cherche l'épanouissement immédiat et le plaisir sensible, on touche très vite le « plafond ». On essaie alors, par tous les moyens, de se rajeunir, mais cela ne va pas très loin. Il faut aller beaucoup plus loin. Il faut découvrir que l'homme n'a pas seulement besoin de plaisir immédiat, sensible. Certes, nous avons tous besoin de plaisir, d'épanouissement, et nous avons tous besoin de découvrir des compensations à nos limites. Si nous sommes limités dans un domaine, découvrons un autre domaine où nous pourrons nous épanouir. Dès que nous subissons un échec dans un domaine particulier, ouvrons la porte à autre chose et ne restons pas en face de cet échec ; sinon nous nous retournons sur nous-mêmes et nous devenons amers. Freud a très bien saisi cela ; c'est du reste très élémentaire, mais il est bon de le dire. Cependant il faut aller beaucoup plus loin, parce que ce n'est pas le plaisir qui réalise l'épanouissement. Le plaisir est dans l'épanouissement sensible ; c'est un fait. Il s'agit de découvrir la *source* de cet épanouissement. La source, c'est toujours notre capacité d'aimer ; et nous sommes joyeux dans la mesure où nous aimons. L'amour ne s'oppose pas à la lutte, alors que le plaisir

répugne à la lutte. L'amour permet, au contraire, d'être victorieux de la lutte. Nous pouvons alors comprendre que l'être humain, qui implique un grand devenir, a besoin de lutter. Parfois, ce sont même les contradictions que nous rencontrons dans notre vie qui sont pour nous le moyen le plus merveilleux d'aller plus loin, d'avoir un amour qui s'enracine plus profondément en nous et qui est capable de s'élever beaucoup plus haut.

II

Bienheureux les pauvres en esprit car le Royaume des cieux est à eux

Fruit du don de crainte

La béatitude des pacifiques et celle des pauvres sont extrêmement liées. On peut dire que c'est par la béatitude des pauvres qu'on entre dans la béatitude des pacifiques. S'il n'y a pas dans notre cœur la béatitude des pauvres, je crois qu'il nous est impossible d'être vraiment pacifiques : on devient si vite partisan ! Peut-être est-ce l'un des aspects les plus importants de la béatitude des pauvres : Jésus nous demande d'être *pauvres*, alors que, naturellement, nous aimons être *partisans* – peut-être parce que, quand on est partisan, on coopère, et on a une certaine efficacité ; tandis qu'être pauvre, c'est mourir à l'égard de l'efficacité. Peut-être est-ce la chose la plus dure pour nous dans le monde d'aujourd'hui : accepter vraiment, en face de Dieu, d'être des mendiants, dans tous les domaines ?

Avant de décrire un peu cette béatitude des pauvres et d'en faire l'analyse théologique, rappelons-nous quelques textes de l'Ancien Testament. Mais d'abord remarquons que, dans l'Ancien Testament, la pauvreté matérielle n'est pas prise en considération. Regardez la première bénédiction donnée par Isaac à son fils Jacob, cette bénédiction si

étonnante[1]. Isaac demande la bénédiction de Dieu pour tous les fruits de la terre, et cette bénédiction doit être le signe de l'alliance de Dieu avec Jacob. Dans l'Ancien Testament, en effet, l'alliance est dans la fécondité. Et parce qu'elle se réalise dans la fécondité, elle a pour signe la richesse, qui implique en premier lieu que la terre soit féconde. La famine, qui est toujours une détresse, représente presque une malédiction.

Il y a cependant autre chose dans l'Ancien Testament, notamment dans Isaïe, qui annonce d'une manière très particulière le mystère du Pauvre. Isaïe est peut-être le prophète qui annonce la béatitude des pauvres de la manière la plus explicite. Je vous cite seulement ce passage :

> « En ce jour-là, les sourds entendront les paroles du livre, et, sortant des ténèbres et de l'obscurité, les yeux des aveugles verront. *Les humbles auront joie sur joie en Yahvé, les hommes les plus indigents jubileront dans le Saint d'Israël.* Car il n'y aura plus de violent, le moqueur disparaîtra et seront supprimés tous ceux qui guettent le mal[2]… »

Très souvent la pauvreté, dans l'Ancien Testament, est annoncée comme l'humilité. C'est très beau, parce que c'est peut-être le secret dernier de la pauvreté, de la pauvreté en esprit. Ce sont les rejetés, les insignifiants, ceux qui n'arrivent pas à avoir suffisamment d'autonomie (l'autonomie est un « avoir » extraordinaire !) qui sont pauvres. Le pauvre, c'est celui qui est relatif à un autre ; c'est celui qui est mendiant et qui, par le fait même, dépend d'un autre. Dépendre d'un autre est la conséquence immédiate de la pauvreté.

La pauvreté, il faut la comprendre dans tous les sens. Nous sommes habitués à regarder avant tout la pauvreté au niveau économique ; et c'est normal dans le monde

1. Voir Gn 27,27 ss.
2. Is 29,18-20.

d'aujourd'hui, parce que c'est la plus visible, celle qu'on voit immédiatement. Mais il y a beaucoup d'autres pauvretés. Il y a la pauvreté des faux riches, de ceux qui s'engraissent de toute espèce de graisse, et qui pensent ainsi être autonomes et sont satisfaits d'eux-mêmes. Ceux-là sont pauvres, l'Apocalypse le dit avec beaucoup de force[3], parce qu'ils ne voient pas les vraies richesses, la richesse de la vérité, qui est le don de l'amour de Dieu, le don du Christ.

Il y a une pauvreté intérieure, sur le plan spirituel, qui consiste à ne pas avoir la Parole de Dieu, à ne pas pouvoir la recevoir librement. Beaucoup, aujourd'hui, connaissent cette pauvreté de ne pas pouvoir recevoir l'enseignement qui est dû à l'intelligence humaine (notre intelligence humaine a droit à pénétrer dans la vérité).

Il y a aussi la pauvreté de ceux qui n'arrivent pas, à cause de « lézardes » psychologiques, à acquérir certaines vertus qui leur permettraient d'être considérés. C'est vrai: on aime les gens qui se conduisent vertueusement, on a confiance en eux; tandis que ceux qui ont beaucoup de peine à se maintenir à un certain niveau moral et social, ceux-là sont jugés durement. On dit: « Ah, celui-là! Il promet, mais on sait bien qu'il ne tiendra jamais sa promesse! » Et on passe son chemin. Il y a ainsi des pauvretés d'ordre psychologique, auxquelles nous ne pouvons rien. Les psychologues disent que cela dépend de notre première éducation. Pas seulement? Car il y a parfois des « tremblements de terre » qui se font à d'autres moments. Mais il est certain qu'il y a en nous des lézardes psychologiques que nous découvrons progressivement; et quand nous les découvrons chez ceux sur qui nous nous appuyons, nous nous écartons, nous faisons un détour, comme devant un terrain miné.

---

3. Voir Ap 3,17.

Il y a une hiérarchie dans la pauvreté, et il serait très important de découvrir toutes les formes et tous les degrés de pauvreté. Pauvreté extérieure, pauvreté visible de la nourriture et de l'habitat (la pauvreté des vagabonds, de ceux qui n'ont pas de lieu où reposer la tête). Pauvreté psychologique : celle des gens qui sont toujours dans des états de dépression, et qui ont toujours besoin de s'appuyer sur quelqu'un. Pauvreté morale : on a beaucoup de peine à garder sa parole quand on l'a donnée, on a beaucoup de peine à rester fidèle. Pauvreté intellectuelle : ceux qui aimeraient connaître et qui n'ont pas pu. Pauvreté spirituelle : ceux qui, en raison de certains systèmes politiques et économiques, n'ont jamais entendu parler du Christ. C'est la plus grande des pauvretés.

Toutes ces pauvretés existent dans le monde d'aujourd'hui. Et Jésus nous dit : « Bienheureux les pauvres »... Mais comprenons bien ! Il ne s'agit pas de considérer que la pauvreté extérieure, qui est un manque, est un bien. Ce serait faux. Il ne faut pas appeler « bien » ce qui, de fait, est un manque. Ne pas avoir de quoi vivre, ce n'est pas un bien. Manquer psychologiquement d'autonomie, ce n'est pas un bien. Manquer de vertu, ce n'est pas un bien. Manquer de fidélité, ce n'est pas un bien. Il faut être très réaliste, et bien comprendre que ces manques, ces *pauvretés de fait*, sont des failles, des privations. Quand Jésus dit : « Bienheureux les pauvres », son regard est divin. Dieu ne regarde pas comme nous ; et Jésus veut nous faire comprendre que toutes ces pauvretés peuvent être transformées du dedans. C'est cela, la béatitude des pauvres : la pauvreté donne des possibilités d'être tout entier en attente, d'être tout entier dépendant, d'avoir un cœur grand ouvert. La pauvreté creuse un abîme – les vrais pauvres le savent –, elle creuse un abîme d'une profondeur parfois insondable. Il peut y avoir, dans le cœur de l'homme, des abîmes qui s'ouvrent tout à coup... et Jésus veut combler ces abîmes.

La béatitude des pauvres doit se regarder du côté du cœur de Jésus, qui a voulu être le Pauvre par excellence. On ne peut pas la comprendre si on ne la regarde pas directement à travers son cœur. Jésus nous fait comprendre que toutes ces pauvretés, que tous ces manques, peuvent être des moyens divins d'une transformation complète de notre âme, de toute notre vie, parce que l'amour de Dieu peut se servir de ces pauvretés. Seul l'amour de Dieu peut s'en servir; l'amour humain ne le peut pas. Il s'en sert de temps en temps, en ce sens que, quand nous aimons un pauvre, nous le revêtons de notre amour, et cela l'aide... mais cela ne le guérit pas totalement. Cela l'aidera un jour, cela l'aidera un moment, mais cela ne le transformera pas jusqu'au bout. Seul l'amour divin, parce qu'il est substantiel, peut se servir de toutes ces « lézardes » pour aller plus loin. C'est très étonnant! Et l'on comprend que la béatitude des pauvres scandalise. C'est peut-être celle qui scandalise le plus. « Bienheureux les pacifiques », cela, tout le monde le comprend. On le comprend à sa manière, mais on le comprend. « Bienheureux les pauvres »... cela, humainement parlant, c'est essoufflant! Criez dans les rues de Paris: « Bienheureux les pauvres »! Vous voyez cela, comme propagande politique? C'est impossible! Or Jésus ose dire cela au début de sa vie apostolique; et il le crie et le proclame du haut de la Croix: « Bienheureux les pauvres ».

Nous touchons là ce qui est la pierre de touche du christianisme, ce qui caractérise le mystère de l'Évangile, parce que c'est le cœur de Jésus que nous découvrons.

Il faudrait contempler la manière dont Jésus vit la béatitude des pauvres à la Croix. Rappelez-vous ce passage de l'Évangile[4] où Marie, la sœur de Lazare, verse sur les pieds

4. Jn 12,1-8.

de Jésus le « parfum d'un grand prix ». Vous me direz : « Cela n'a rien à voir avec la béatitude des pauvres, parce qu'elle fait juste le geste inverse, en répandant ce parfum d'un grand prix ! » Oui, elle répand ce parfum d'un grand prix sur les pieds de Jésus. C'est très grand, ce geste de reconnaissance ! Et c'est du parfum qu'elle verse, parce que le parfum, on ne peut pas le récupérer : c'est pour Jésus, en pure perte. Saint Jean nous rapporte le scandale de Judas, qui regarde Marie faire ce geste, et pour qui ce geste est insupportable parce qu'il le regarde d'un point de vue économique : « N'aurait-on pas pu vendre ce parfum pour les pauvres ? » Mais Jésus défend le geste de Marie, il prend la défense de Marie : « C'est pour le jour de ma sépulture qu'elle devait garder ce parfum. Les pauvres, vous les aurez toujours avec vous ; mais moi… »

C'est l'un des moments où nous saisissons de la manière la plus aiguë et la plus profonde le cœur de Jésus-Pauvre. Si Jésus n'était pas d'une pauvreté divine, insondable, s'il n'y avait pas dans son cœur un abîme de pauvreté, il n'aurait jamais pu dire cela, lui qui est venu pour les pauvres. Il est en effet venu pour les pauvres. Le plus petit geste que nous faisons pour les pauvres, c'est à Jésus lui-même que nous le donnons[5]. Le regard que nous avons pour le pauvre, le sourire que nous lui faisons, c'est à Jésus que nous le faisons. Et lorsque Judas réclame pour les pauvres la grosse somme d'argent que représente le parfum, Jésus est blessé au plus intime de son cœur. N'est-ce pas cela qui a blessé le plus le cœur de Jésus : s'entendre dire qu'il prenait le bien des pauvres, et que ce parfum, versé à ses pieds, on aurait pu le donner aux pauvres ?

Voyez cette manière d'opposer dialectiquement les pauvres et Jésus, en faisant croire aux Apôtres, et à tous ceux qui sont présents, que Jésus, ayant accepté ce geste,

5. Cf. Mt 10,42 ; 25,34-40.

retire quelque chose aux pauvres. Jésus intervient alors, pour nous faire comprendre qu'il est *le Pauvre* par excellence : « C'est pour ma sépulture. » Et c'est vrai : à la Croix, Jésus est vraiment le Mendiant et le Pauvre par excellence. On lui a préféré Barabbas, on le traite comme un blasphémateur... Toutes les pauvretés sont réunies à la Croix – toutes les pauvretés que je vous ai rappelées, extérieures et intérieures : on lui retire ses vêtements, on lui retire toutes ses amitiés, on lui retire toute sa renommée et, publiquement, on le considère comme le dernier des derniers. Puis il y a la souffrance, les crachats... tout cela fait comprendre que Jésus, à la Croix, est *le Pauvre*.

Un saint François d'Assise a compris cela d'une manière très étonnante. Il est peut-être l'un des pauvres qui ont le mieux compris cette folie de la pauvreté de Jésus crucifié. Jésus, à la Croix, nous donne le visage du Pauvre du Père ; et il est celui qui est le plus rejeté de tous les hommes. Tout cela est vécu dans l'amour, en ce sens que Jésus s'en sert pour nous faire comprendre son amour et nous attirer vers lui, pour se donner plus profondément à nous. Chacune de ces pauvretés est pleinement assumée dans l'amour ; à travers toutes, Jésus se donne et nous fait comprendre son amour.

C'est cela, la béatitude des pauvres : se servir de toutes les pauvretés de fait, de toutes les privations, de tout ce qui, aux yeux du monde, est quelque chose d'indigne, de dérisoire, de condamnable, quelque chose qu'on rejette, se servir de tout cela pour être plus proche du Père et des hommes. Et c'est peut-être à travers la pauvreté qu'on comprend le mieux l'unité de Dieu et des hommes (c'est du reste à cause de cela, sans doute, que c'est la béatitude fondamentale), parce que Dieu, dans le cœur de Jésus, devient *le Pauvre*. Saint Bernard dit que Dieu désirait tellement être pauvre qu'il a voulu le mystère de l'Incarnation et le mystère de la Croix pour pouvoir épouser

la pauvreté[6]. Et c'est vrai: la pauvreté n'existait pas en Dieu, elle ne pouvait pas exister en Dieu; et il fallait pourtant que l'Amour, pour parler aux hommes, pour s'adapter aux hommes, prenne le langage des pauvres, parce qu'au fond, les hommes sont, par nature, des « pauvres types », surtout depuis le péché. Nous essayons de couvrir, autant que nous le pouvons, tous les « haillons » qui sont en nous, au niveau moral, spirituel, intellectuel... Mais nous savons bien qu'il y a en nous des pauvretés très profondes. C'est pourquoi Dieu a pris le langage du pauvre pour être tout proche de nous, et pour faire alliance avec nous.

---

6. Saint Paul disait déjà: « Notre Seigneur Jésus-Christ à cause de vous s'est fait pauvre, alors qu'il était riche, pour vous enrichir par sa pauvreté. » (2 Co 8,9) Saint Bernard commente: « Le Seigneur s'est fait pauvre pour nous, alors qu'il était riche. [...] N'est-ce pas un abus excessif qu'un misérable vermisseau veuille être riche, quand le Dieu de majesté et le Seigneur des armées a voulu devenir pauvre à cause de lui? » (*III^e^ sermon pour le jour de Pâques*, in *Œuvres choisies*, II, trad. M.-M. Davy, Aubier 1945, p. 244-245) Cf. *VI^e^ sermon pour la veille de Noël*, *op. cit.*, p. 199-200: Bethléem, qui n'est qu'« un pauvre bourg, la plus petite des bourgades de Judée », « convient à Celui qui s'est fait pauvre pour nous alors qu'il était riche, à Celui qui, alors qu'il était Seigneur et digne de toute louange, nous est né comme un tout petit enfant, et qui a dit: *Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le Royaume des cieux est à eux.* »

Voir aussi SAINT AUGUSTIN, *Sermon* 41,1.7, cité dans *Le visage de l'Église*, textes choisis et présentés par H. U. von Balthasar, traduction française de Th. Camelot et J. Grumel, éd. du Cerf 1958 (coll. *Unam sanitam*, n° 31), p. 270-271. *Sermon* 14 cité dans *Les plus belles pages de saint Augustin*, par L. Bertrand, Fayard 1916, p. 240-241: « Nous chrétiens, nous avons trouvé le vrai pauvre, nous avons trouvé le pauvre pieux, humble, sans présomption, le pauvre véritable, membre du Pauvre qui s'est réduit pour nous à la pauvreté lorsqu'il était riche. (2 Co 8,9) Voyez, notre Riche qui s'est fait pauvre pour nous, alors qu'il était riche. Voyez ce grand Riche: "Toutes choses ont été faites par lui et rien n'a été fait sans lui." (Jn 1,3) Créer l'or est un acte de puissance plus grand que de le posséder. Vous êtes riches en or, en argent, en troupeaux, en serviteurs, en fonds de terre, en revenus, vous n'avez pu vous créer toutes ces richesses. Voyez ce grand Riche: "Toutes choses ont été faites par Lui." Considérez à quelle pauvreté il s'est réduit: "Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous." (*Ibid.*, 14) Qui pourra se faire une idée juste de

Essayons maintenant de préciser, théologiquement, ce qu'est la pauvreté qui est proclamée comme une béatitude. Saint Augustin – et saint Thomas à sa suite – dit que la béatitude des pauvres est le fruit du don de crainte[7]. Au baptême nous avons reçu le don de crainte, et le don de crainte fleurit dans la béatitude des pauvres. À première vue, cela peut paraître étonnant; mais si l'on « creuse » un peu – c'est ce que nous allons faire – pour essayer de comprendre théologiquement, dans une vision divine, ce qu'est un cœur pauvre, on voit tout de suite le lien qui existe entre pauvreté et crainte.

Un cœur pauvre, c'est un cœur craignant Dieu. Mais comprenons bien qu'il ne s'agit pas de n'importe quelle crainte. La crainte qui est un don du Saint-Esprit, c'est l'exigence de l'amour de Dieu dans notre cœur. Quand l'amour de Dieu prend possession de notre cœur, il y met une crainte. Cette crainte, qui est une dimension de l'amour, est beaucoup plus que le respect, elle va beaucoup plus loin.

---

ses richesses? Qui pourra comprendre comment il fait sans être fait lui-même, comment il crée sans être créé, comment il forme sans être formé, comment il fait des choses sujettes au changement et d'une durée limitée, tout en restant immuable et éternel? Encore une fois, qui pourra se faire une juste idée de ses richesses? Pensant à sa pauvreté, peut-être notre pauvreté nous aidera-t-elle à comprendre la sienne. Il est conçu dans le sein d'une vierge, il est enfermé dans les entrailles d'une mère. Ô pauvreté! Il naît dans une misérable hôtellerie, on le dépose couvert des langes de l'enfance dans une auge, il devient pour ainsi dire la nourriture de pauvres animaux. Puis, le Seigneur du ciel et de la terre, le créateur des anges, l'auteur et le créateur de toutes les choses visibles et invisibles, suce le sein de sa mère; il pleure, il est nourri, il croît et se développe, il se prête aux exigences de son âge, il voile sa majesté. Plus tard, on l'arrête, on l'outrage, on le flagelle, on lui crache au visage, on le soufflette. Il est couronné d'épines, attaché à une croix, son côté est percé d'une lance. Ô pauvreté! Voici le Chef des pauvres que je cherche, et le disciple de ce Pauvre-là est le véritable pauvre. »

7. Voir SAINT AUGUSTIN, *Explication du sermon sur la montagne*, p. 25 et 30.

On comprend que l'amour donne le sens du respect; mais que l'amour mette en nous une crainte, on a de la peine à le comprendre. Saint Augustin va nous aider, car il a admirablement saisi cela, avec sa merveilleuse délicatesse. Il a compris comment la crainte de Dieu met en nous un abîme de pauvreté, un abîme de petitesse. En commentant ce verset de la Première Épître de saint Jean : « Il n'y a pas de crainte dans l'amour; au contraire, le parfait amour bannit la crainte, car la crainte suppose un châtiment, et celui qui craint n'est pas consommé en amour[8] », saint Augustin montre quelle est la crainte qui doit « entrer en nous pour que vienne la charité[9] ». Puis il remarque qu'un autre texte de l'Écriture semble en contradiction avec celui-ci; c'est le Psaume 18, verset 10 : « La crainte du Seigneur est chaste, elle demeure dans les siècles des siècles. »

C'est étonnant, en effet, de voir cette sorte d'opposition au niveau de la crainte, et donc au niveau de la pauvreté. Si le Psalmiste parle d'une crainte éternelle, n'est-il pas en contradiction avec ce qu'affirme saint Jean : « Il n'y a pas de crainte dans l'amour, mais l'amour parfait bannit la crainte » ?

La réponse de saint Augustin constitue une merveilleuse exégèse. Il commence par nous dire : « Interrogeons les deux paroles de Dieu… » Cela, c'est toujours l'attitude des Pères de l'Église. Quand ils sont en face de deux paroles divines qui semblent se contredire, ils les « frottent » l'une contre l'autre pour que, comme de deux silex – puisque la Parole de Dieu, c'est le « roc » – jaillisse la lumière. C'est cela qui a donné naissance à la théologie, il ne faut pas l'oublier. La théologie considère que la Parole de Dieu est un roc, puisqu'elle est unie au Christ, qui est « le Roc[10] »; et quand les paroles de Dieu

---

8. 1 Jn 4,18.

9. *Commentaire de la Première Épître de saint Jean*, IX, 5, trad. Paul Agaësse, collection « Sources chrétiennes » n° 75, Le Cerf 1961, p. 387.

10. 1 Co 10,4.

semblent s'opposer, elle les rapproche pour en faire jaillir la lumière. Or, dans cette double crainte que distingue ici saint Augustin, nous touchons quelque chose de très profond, nous touchons peut-être les deux abîmes de notre cœur, ou les deux versants de notre cœur : l'abîme de la crainte humaine, qui se termine en angoisse, et l'abîme de la crainte qui jaillit en pauvreté d'amour. On comprend alors que saint Augustin, qui connaît si bien le cœur de l'homme, et qui connaît si bien ce qu'est la grâce qui vient transformer le cœur de l'homme, se serve de ces deux textes de l'Écriture :

> « Interrogeons les deux paroles de Dieu. Il n'y a qu'un seul Esprit, bien qu'il y ait deux livres, deux bouches, deux langues. L'une des paroles nous est transmise par Jean, l'autre par David, mais n'allez pas croire que l'inspiration en soit différente. Si un même souffle emplit deux flûtes, un même Esprit ne peut-il emplir deux cœurs, mouvoir deux langues ? Mais si, emplies par le même esprit, je veux dire par le même souffle, deux flûtes sont en consonance, comment deux voix, emplies par l'Esprit de Dieu, pourraient-elles être en dissonance ? Il y a donc là quelque consonance, il y a quelque accord, mais qui demande qu'on l'entende[11]. »

Dieu cache ici un secret. À travers ces deux paroles qui semblent contradictoires, il veut nous faire saisir quelque chose de très secret : cette étincelle qu'il faut découvrir parce qu'elle est quelque chose de très caché...

> « Voilà que l'Esprit de Dieu inspire et remplit deux cœurs, deux bouches, meut deux langues. De l'une nous avons entendu : "Il n'y a pas de crainte dans la charité, mais la parfaite charité bannit la crainte" ; de l'autre nous avons entendu : "La crainte du Seigneur est chaste, demeurant à jamais." Qu'est-ce là ? N'y a-t-il pas dissonance ? Non. Ouvre tes oreilles, tâche d'entendre la mélodie. Ce n'est pas

11. *Op. cit.*, p. 389.

> sans raison qu'ici est ajouté le mot "chaste", et non là : car autre est la crainte qui est dite "chaste", autre la crainte qui ne l'est pas. Distinguons ces deux craintes et comprenons comment les flûtes sont en consonance. Comment comprendre ou comment distinguer ? Que votre charité soit attentive ! Il y a des hommes qui craignent Dieu de peur d'être jetés dans la géhenne, de peur peut-être de brûler avec le diable dans le feu éternel. Cette crainte est celle qui donne accès à la charité : mais elle n'entre dans l'âme que pour en sortir[12]. »

Elle n'est pas mauvaise, cette crainte... La crainte du gendarme, c'est quelquefois très utile, cela évite des accidents ! Mais cette crainte n'est pas l'amour et donc elle ne doit entrer dans l'âme « que pour en sortir ».

> « Si en effet ce sont les châtiments qui te font craindre Dieu, tu n'aimes pas encore Celui que tu crains de la sorte. Tu ne désires pas le bien, tu te gardes du mal. Mais du fait que tu te gardes du mal, tu te corriges, tu commences à désirer le bien. Dès que tu commences à désirer le bien, la crainte chaste est en toi. Qu'est-ce, la crainte chaste ? Celle de perdre les biens eux-mêmes. Comprenez bien. Autre chose est craindre Dieu, par peur qu'Il ne t'envoie dans la géhenne avec le diable ; autre chose est craindre Dieu, par peur de Le voir s'éloigner de toi. Cette crainte qui te fait craindre d'être jeté dans la géhenne avec le diable n'est pas encore chaste ; car elle ne vient pas de l'amour de Dieu, mais de la crainte du châtiment. Par contre, lorsque tu crains Dieu, par peur qu'Il ne te retire sa présence, tu L'embrasses, tu désires jouir de Lui[13]. »

---

12. *Ibid.*

13. *Loc. cit.*, p. 389-391. Voir aussi *La Cité de Dieu*, XIV, 9, 5 (trad. G. Combès, bibliothèque augustinienne vol. 35, p. 395-397) : la crainte dont parle l'Apôtre Jean dans sa Première Épître est du même genre que celle dont parle saint Paul lorsqu'il dit : « Vous n'avez pas reçu un esprit de servitude pour être encore dans la crainte. » (Rm 8,15) Au contraire « la crainte chaste qui demeure dans les siècles des siècles (Ps 18,10) [...] n'est

Il y a donc une grande différence entre ces deux craintes. Saint Augustin, comme d'habitude, s'étend sur le sujet ; et il a recours à une comparaison très belle : l'attitude différente de deux femmes à l'égard de leur mari. Il y a des femmes, dit-il, qui craignent leur mari d'une crainte qui est celle du gendarme ; et il y a des femmes qui craignent leur mari d'une façon tout à fait chaste et aimante. Il y a là une analyse très pénétrante de ce qu'est l'amour[14].

---

pas celle qui tremble devant un mal qui peut survenir, mais celle qui affermit dans un bien qu'on ne peut perdre. Quand l'amour du bien obtenu est immuable, sans aucun doute, la crainte d'éviter le mal exclut, si l'on peut dire, toute inquiétude. Le nom de "crainte chaste" désigne cette volonté par laquelle nous répugnons nécessairement au péché, mais avec l'assurance tranquille de la charité. Ou bien, si aucun genre de crainte n'est possible dans la très certaine sécurité des joies éternelles et bienheureuses, la parole : "La chaste crainte du Seigneur demeure dans les siècles des siècles", revient à celle-ci : "La patience des pauvres ne périra jamais." (Ps 9,19) Non que la patience elle-même doive être éternelle, n'étant de mise que là où il y a des maux à souffrir ; mais le terme où elle conduit sera éternel. Peut-être dit-on de la crainte chaste qu'elle demeure dans les siècles des siècles, parce qu'il en est ainsi du terme où elle conduit. »

14. Voir *Commentaire de la Première Épître de saint Jean*, IX, 6, p. 391 : « On ne peut mieux expliquer la distance qui sépare ces deux craintes, l'une que bannit la charité, l'autre, chaste, qui dure dans les siècles des siècles, qu'en les comparant à deux femmes mariées. Suppose que l'une d'elle soit désireuse de commettre l'adultère, qu'elle se complaise dans le mal, mais craigne la réprobation de son mari. Elle craint son mari, mais c'est parce qu'elle aime encore le mal qu'elle le craint : la présence de son mari ne lui est pas douce, mais à charge ; et s'il lui arrive de se conduire mal, elle craint que son mari ne survienne. Tels sont ceux qui craignent que ne vienne le jour du jugement. Imagine une autre femme qui aime son mari, qui réserve pour lui ses chastes embrassements, qui ne se laisse pas effleurer par la moindre souillure d'adultère : elle souhaite la présence de son mari. Et comment distinguer ces deux craintes ? L'une craint, et l'autre craint. Interroge-les : elles te répondent comme d'une même voix. Demande à l'une : crains-tu ton mari ? Elle répond : je le crains. Demande aussi à l'autre si elle craint son mari ; elle répond : je le crains. La réponse est la même, mais le cœur est différent. Si maintenant tu leur demandes : Pourquoi ? L'une répond : je crains que mon mari ne vienne ; et l'autre : je crains que mon mari ne s'en aille. L'une dit : je crains qu'il ne me réprouve ; l'autre : je crains qu'il ne m'abandonne. Mets ces mêmes sentiments dans le cœur des chrétiens : et tu découvres la crainte que bannit la charité, et l'autre crainte, chaste, qui demeure dans les siècles des siècles. »

Autrement dit, il y a une crainte qui peut *introduire* à l'amour. C'est la crainte des peines, la crainte de l'enfer. Cette crainte, qui introduit à l'amour, n'est pas l'amour; elle touche notre sensibilité, notre conditionnement humain. Puis il y a la crainte qui *accompagne* l'amour, qui est *dans* l'amour. C'est cela, le don de crainte : il provient de l'amour, et il met dans notre âme une délicatesse particulière ; c'est pour cela qu'on appelle cette crainte « chaste » ou « filiale ». C'est la crainte aimante, qui, mettant dans notre cœur une délicatesse particulière, nous fait conformer toujours notre volonté à la volonté de Celui que nous aimons, à la volonté du Christ. Cette crainte chaste met donc une finesse spéciale dans l'amour, pour que jamais nous ne résistions au bon plaisir de Celui que nous aimons. La crainte chaste met en nous un désir d'aller toujours plus loin. C'est pourquoi cette crainte chaste qui vient de l'Esprit Saint creuse en nous un abîme de petitesse, parce qu'elle nous fait comprendre que les voies de Dieu ne sont

---

Après avoir décrit la crainte que bannit la charité, saint Augustin se tourne vers l'âme qui craint Dieu d'une crainte « chaste », dans l'amour : « Où que soit cette âme, puissé-je la trouver ! [...] Une âme sainte, une âme de feu, et qui désire le règne de Dieu ! Ce n'est pas moi qui lui parle, mais Dieu lui-même, et voilà comment il console cette âme qui supporte patiemment de vivre sur cette terre : Déjà tu voudrais que je vienne, et je sais que déjà tu voudrais que je vienne : je sais quelle tu es, attendant avec confiance mon avènement ; je sais quelle peine est la tienne ; mais attends, endure encore, je viens, et je viens bientôt. Mais pour qui aime, il tarde. Écoute-la chanter comme le lis au milieu des épines ; écoute-la soupirer et dire : "Je veux chanter et comprendre dans la voie de l'innocence, quand viendras-tu à moi ?" (Ps 100,1-2) Mais, dans la voie de l'innocence, on n'a pas lieu de craindre, car "la parfaite charité bannit la crainte". Et lorsqu'elle vient au baiser de l'Époux, elle craint, mais en toute paix. Que craint-elle ? Elle se gardera, elle se défiera de son iniquité, de peur de retomber dans le péché : non qu'elle craigne d'être jetée au feu, mais elle craint d'être abandonnée de Dieu. Et il y aura en elle, quoi ? "La crainte chaste qui demeure dans les siècles des siècles." » (*op. cit.*, IX, 8, p. 395) De la crainte « servile » et de la crainte « chaste » ou « filiale », saint Bernard également parle avec beaucoup de finesse. Voir par exemple le *Sermon* 51 *sur le Cantique des cantiques*, *op. cit.*, p. 97-98.

pas les nôtres. Aussi éloigné le ciel de la terre, aussi éloigné le bon plaisir de Dieu de notre propre volonté[15]. Le sachant, nous ne voulons pas agir comme des êtres grossiers qui imposent leur volonté. Nous ne voulons pas agir à l'égard de Dieu en nous imaginant que nous avons compris ce qu'est son amour. Nous voulons que Dieu vienne de plus en plus, que l'Esprit Saint vienne de plus en plus nous éduquer dans l'amour. Nous comprenons que l'Esprit Saint, parce qu'il est le « Père des pauvres », ne peut éduquer vraiment que celui qui se met dans cette attitude de pauvreté, c'est-à-dire dans l'attitude du mendiant, de celui qui est tout relatif à l'amour de Dieu et qui désire que cet amour soit tout, que cet amour prenne tout.

L'Esprit Saint creuse ainsi en nous un abîme de petitesse, de pauvreté, de dépendance. La première chose que fait le don de crainte, c'est vraiment de nous mettre dans cette attitude de petitesse à l'égard de l'amour de Dieu, de creuser en nous un mystère d'ouverture à l'amour de Dieu, de nous donner soif... comme le pauvre. Le pauvre a soif.

C'est en ce sens que le don de crainte vient transformer l'espérance et mettre, au plus intime de notre vie d'espérance, cette attente de Dieu. Ici, il faudrait parler de Jean-Baptiste. Jean-Baptiste est mû par le don de crainte. Voilà le « cri de l'enfant dans le désert[16] » : c'est la crainte chaste, la crainte de celui qui veut hâter l'heure de Dieu, de celui qui désire profondément que la volonté de Dieu s'accomplisse de la manière la plus parfaite qui soit, de celui qui *ne veut pas* faire une œuvre humaine, qui a trop peur de faire une œuvre humaine et qui veut laisser l'Esprit Saint réaliser tout en lui, et le réaliser pleinement.

Il y a un lien très profond entre le don de crainte et la vertu théologale d'espérance. Il est très important de le

15. Cf. Is 55,8-9.
16. Cf. Gn 21,15-17.

comprendre, parce que, pour nous, la crainte semble s'opposer au désir. Or la crainte chaste, au contraire, augmente la soif. Celui qui est vraiment mû par le don de crainte, c'est-à-dire celui qui se laisse éduquer par l'Esprit Saint, et qui est un véritable pauvre à l'égard de l'Esprit Saint, celui-là a des désirs fous ! Ce sont les pauvres, les vrais pauvres, qui ont de grands désirs. Ceux qui sont repus de toute espèce de richesse n'ont plus de désirs ; les Pharisiens n'ont plus de désirs. Ils sont satisfaits d'eux-mêmes : comment pourraient-ils avoir des désirs ? Ils n'ont pas besoin d'aller plus loin, ils trouvent que ce qu'ils ont est bien : alors ils s'arrêtent. Le pauvre, lui, sait qu'il doit *tout* recevoir. Plus il est pauvre, plus il sait qu'il doit tout recevoir, et donc plus il est mendiant de l'Esprit Saint, et plus il a soif que l'Esprit Saint vienne prendre possession de lui.

L'espérance eschatologique dont Jean-Baptiste nous donne un modèle merveilleux, l'espérance du retour du Christ, naît quand nous comprenons que, dans le monde d'aujourd'hui, nous ne pouvons rien faire. Cela ne veut pas dire, certes, que nous ne devons pas tout faire pour essayer d'améliorer le sort de ceux qui sont proches de nous ! Cela, nous devons le faire ; mais nous savons que ce que nous faisons est bien peu de chose à côté de la détresse, à côté de l'injustice, à côté de tout ce que nous voyons constamment autour de nous. Il y a alors, au plus intime de notre cœur, cette attitude du mendiant de Dieu : « le cri de l'enfant dans le désert »... Ce cri, c'est vraiment le cri du pauvre, de celui qui vit de cette petitesse d'amour et qui, sachant que par lui-même il ne peut rien, demande à Dieu d'être là. C'est le cri de Jésus sur la Croix : « J'ai soif ! [17] » C'est vraiment le cri de celui qui ne compte que sur Dieu.

Il y a un autre aspect du don de crainte qu'il faut regarder attentivement : c'est son lien avec l'humilité. La crainte chaste

17. Jn 19,28.

a des ramifications multiples en nous, précisément parce qu'elle est l'œuvre du Saint-Esprit. Elle vient (nous venons de le voir) purifier notre désir et notre espérance et nous faire comprendre que notre espérance doit s'appuyer entièrement sur la miséricorde de Dieu. Mais elle a aussi un aspect peut-être plus humain, plus proche de nous, plus proche de notre psychologie humaine: elle permet à l'humilité d'aller très loin. Là nous retrouvons la petitesse évangélique.

Jean de Saint-Thomas, un grand théologien, disciple de saint Thomas, écrit dans son traité sur *Les dons du Saint-Esprit*:

> « L'acte de la crainte n'est pas formellement celui de l'humilité, bien que l'humilité puisse dériver de la crainte et être réglée par elle. C'est pourquoi saint Augustin, au livre I du *Sermon sur la montagne*[18], attribue l'humilité, qu'il identifie là avec la pauvreté d'esprit, au don de crainte par lequel l'homme révère Dieu[19]. »

Le don de crainte met en nous le respect et la révérence à l'égard de Dieu; mais une révérence *d'amour* qui nous fait toujours suivre la volonté de Dieu au lieu de nous l'imposer.

> « En effet, la pauvreté d'esprit est la béatitude qui correspond au don de crainte, comme son effet direct, parce que, comme le dit saint Thomas: "Comme il appartient à la crainte filiale (à la crainte chaste) de révérer Dieu, et de lui être soumis, l'effet d'une telle soumission se rapporte au don de crainte. Or, de ce que quelqu'un se soumet à Dieu, il cesse de se magnifier soi-même." Et encore: "Ainsi, de ce qu'une âme craint parfaitement Dieu, il résulte qu'elle ne cherche pas à s'exalter elle-même par l'orgueil[20]." »

Le don de crainte vient « dégonfler » notre orgueil; mais parce qu'il se « regonfle » très vite (automatiquement!), il faut de temps à autre demander au Saint-Esprit de venir nous « dégonfler »

---

18. Voir *Explication du sermon sur la montagne*, p. 25, 28, 30.
19. *Les dons du Saint-Esprit*, trad. R. Maritain, Téqui 1950, p. 175.
20. JEAN DE SAINT-THOMAS, *op. cit.*, p. 175-176. Cf. SAINT THOMAS, *Somme théologique*, II-II, q. 19, a. 12.

de nouveau. Il faut que le don de crainte nous mette dans cette attitude de soumission radicale à l'égard de Dieu, pour que nous soyons tout relatifs à lui. Jean de Saint-Thomas poursuit :

> « L'une et l'autre donc, à savoir l'humilité et la crainte, soumettent l'homme à Dieu, mais selon une formalité différente (selon un aspect différent) : la crainte en considérant en Dieu la puissance d'infliger un certain mal ; l'humilité en subordonnant sa propre petitesse à Dieu[21]. »

Remarquons bien que la crainte dont il est parlé ici (celle qui considère en Dieu la puissance d'infliger un certain mal) n'est pas la crainte « chaste », celle qui, comme le dit plus loin Jean de Saint-Thomas, « porte l'âme à fuir tout mal qui la séparerait de Dieu, et à se soumettre à Dieu comme à la souveraine et infinie grandeur[22]. » La crainte chaste fait exactement la même chose que l'humilité : elle nous fait comprendre notre néant. Jean de Saint-Thomas le dit un peu plus loin en citant ce verset d'Isaïe : « Et la sublimité des hommes sera courbée, et leur altitude humiliée, et le Seigneur seul sera élevé en ces jours[23]. » Tout cela, commente Jean de Saint-Thomas, « se rapporte à la pauvreté d'esprit, parce que celui-là est véritablement réduit à la pauvreté spirituelle qui se démet et se vide de toute élévation orgueilleuse, et qui, ainsi dénudé devant la face terrible de Dieu, rentre dans le rien et dans la misère de sa substance terrestre[24]. »

Sainte Catherine de Sienne dit avec beaucoup de force que le don de crainte et l'humilité nous font disparaître à nos propres yeux pour que l'amour de Dieu soit tout. L'humilité nous fait aimer notre néant. Sainte Catherine le dit, et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus aussi : l'humilité nous fait aimer notre petitesse pour que nous soyons tout transformés par l'amour.

---

21. JEAN DE SAINT-THOMAS, *op. cit.*, p. 176.
22. *Ibid.*
23. Is 2,17.
24. *Op. cit.*, p. 177.

Il faut bien saisir ce qu'est l'humilité : c'est comprendre que la créature est d'abord néant en face de Dieu, et donc c'est vraiment connaître notre vulnérabilité la plus profonde. La véritable humilité, toute transformée par l'amour, et toute transformée par la crainte chaste, l'humilité que l'Esprit Saint met en nous, consiste à considérer que, par nous-mêmes, nous ne sommes rien : « Il faut que je diminue et que Lui croisse en moi[25]. »

Ce qui est vrai à l'égard de Dieu est vrai à l'égard du prochain (les dons, comme les béatitudes, regardent toujours Dieu *et* nos frères). Le don de crainte doit donc nous apprendre à disparaître devant ceux qui sont proches de nous. Non pas du tout à disparaître par une sorte de complexe d'infériorité ! Il s'agit au contraire d'une très grande dignité dans l'amour. On est royal dans l'amour, on est magnanime dans l'amour ; et la magnanimité est liée à l'humilité et au don de crainte, à cette pauvreté qui consiste à s'effacer devant ses frères parce que le Christ doit « passer devant[26] » et que le Christ est devant nos frères. On s'efface alors devant la volonté de Dieu en considérant que chacun de ceux qui sont proches de nous est un envoyé de Dieu. C'est cela, la grandeur du don de crainte ; c'est cela, la grandeur de l'humilité : nous comprenons que l'amour doit toujours passer devant, et qu'à travers nos frères, c'est l'amour du Christ que nous recevons ; et que cet amour du Christ que nous recevons à travers nos frères nous demande d'être dans cette attitude de petitesse.

Enfin, la pauvreté et le don de crainte réalisent en nous l'attitude de l'abandon – l'abandon divin, l'abandon évangélique, qui est l'attitude fondamentale de toute notre vie chrétienne. Il y a à ce sujet chez saint Albert le Grand un très joli passage. Albert le Grand, qui avait un sens extraordinaire

---

25. Cf. Jn 3,30.
26. Cf. Jn 1,15 et 30.

des choses de la nature, dit, en commentant un passage du livre de Job, que Dieu prend soin des petits des corbeaux. On voit qu'il les a observés : il a vu que les petits des corbeaux avaient toujours le bec ouvert. Et c'est vrai : quand vous regardez un nid de corbeaux avec des tout-petits, vous voyez qu'ils ont des becs énormes ! On a l'impression que toute leur tête est dans leur bec, surtout quand le bec est ouvert ! On ne voit plus qu'un bec ouvert… Or, dit Albert le Grand, si les petits des corbeaux ont toujours le bec ouvert, cela n'a rien d'étonnant, parce que, quand ils sont petits, ils sont blancs (ils ont un duvet blanc), et leur mère, qui est noire, ne reconnaît pas ses petits qui sont blancs ! Ainsi leur mère les abandonne, et il faut que la Providence soit là pour les aider. C'est assez lyrique, mais profondément, cela veut nous faire comprendre ce qu'est l'abandon. L'abandon, c'est la pauvreté du cœur. Je parle ici de l'abandon *divin*, et non de l'abandon psychologique. Être abandonné psychologiquement n'est pas une qualité. C'est manquer de vertèbres, c'est descendre le fleuve… Si on a une tendance à l'abandon psychologique, on doit le savoir, et se corriger dans la mesure du possible. L'abandon divin est au contraire une très grande détermination. C'est la détermination du pauvre, de celui qui attend tout de Dieu, de la miséricorde de Dieu. Attendant tout de Dieu, il se fait vraiment mendiant, il dit à Dieu ses désirs. Il n'a pas peur de les dire, mais il ne s'impose jamais.

Il y a deux manières de prier : la manière de celui qui est pauvre – il dit les désirs les plus grands de son cœur, en sachant que Dieu les écoute et qu'il les réalisera comme il le voudra – et la manière de celui qui prie en s'imposant : « Vous devez faire cela ! Vous voyez bien, je suis pauvre : vous devez donc faire cela. » Et l'on considère que Dieu est obligé de répondre. À ce moment-là, on s'impose à Dieu, et ce n'est plus la vraie pauvreté, ce n'est plus le véritable abandon.

La pauvreté met en nous une soif d'amour dans la prière. Au fond, la béatitude des pauvres fait de nous une âme de prière, une âme abandonnée entre les mains du Père. *In manus tuas*... On se remet totalement à Dieu, dans une adoration d'amour, pour être totalement consacré à Lui. C'est très grand, la béatitude des pauvres, parce que cela nous met dans cette situation unique du pauvre qui, parce qu'il est pauvre, reçoit tout de Dieu. Il y a une image qui me revient toujours à la mémoire quand je parle de la béatitude des pauvres : autrefois (maintenant cela ne se fait plus) on voyait encore dans certains petits villages des pauvres autour du seigneur du château. Et que voyait-on ? On voyait que les pauvres étaient revêtus de la redingote du seigneur et qu'ils portaient les souliers du seigneur... un peu usés, sans doute, mais cela ne faisait rien. Puis il y avait les autres, qui eux, avaient un habit fait à leur taille, leur taille de bon petit-bourgeois, ou d'artisan. Dans la famille de Dieu, nous sommes les derniers, les pauvres, les mendiants, et nous sommes revêtus de Jésus crucifié, revêtus de son Sang. C'est cela que fait la béatitude des pauvres. Si nous le voulons, nous pouvons être vraiment des pauvres, revêtus du Sang du Christ. La béatitude des pauvres nous donne ce droit (qui n'est pas un droit... c'est le droit du pauvre !) de recevoir l'Eucharistie, d'être revêtus de Jésus, de vivre le mystère du Christ, en comprenant que tout ce que le Christ a est à nous. Nous recevons l'héritage du Fils. Nous passons devant les anges. Les anges ont leur dignité, leur grandeur... et nous passons devant les anges ! C'est le privilège des tout-petits dans le Royaume de Dieu. Dieu se sert pour cela de toutes les blessures et des conséquences du péché. Les pauvretés de fait, tous ces manques dont je vous ai parlé, et qui ne sont pas un bien, sont des conséquences du péché, y compris la mort. La mort est une pauvreté : c'est la pauvreté radicale. Or, tout cela, Jésus s'en sert pour nous donner davantage son amour et sa miséricorde, et faire de nous une race

royale, un peuple royal[27]. Nous avons cette dignité royale parce que nous sommes des pauvres, des pauvres du Christ.

Regardons maintenant l'antithèse de la béatitude des pauvres puisque, à propos de chaque béatitude, nous regarderons les idéologies contemporaines, à la fois pour mieux comprendre ces idéologies et pour mieux comprendre les béatitudes, à une époque tellement marquée par ces idéologies.

L'antithèse de la béatitude des pauvres se trouve chez les philosophes qui mettent l'angoisse au cœur de la philosophie. Je parlerai surtout de Sartre, parce que c'est sa philosophie qui est vraiment l'antithèse de la béatitude des pauvres. Il suffit de lire quelques passages pour le comprendre tout de suite.

> « L'existentialiste, écrit Sartre, déclare volontiers que l'homme est angoisse. Cela signifie ceci : l'homme qui s'engage et qui se rend compte qu'il est non seulement celui qu'il choisit d'être, mais encore un législateur choisissant en même temps que soi l'humanité entière, ne saurait échapper au sentiment de sa totale et profonde responsabilité. Certes, beaucoup de gens ne sont pas anxieux ; mais nous prétendons qu'ils se masquent leur angoisse, qu'ils la fuient[28]. »

Au cœur de l'homme, il y a l'angoisse ; mais on la cache. Il y a là quelque chose de juste (il y a toujours quelque chose de juste) ; ce qui est faux, c'est de considérer l'angoisse comme ce qu'il y a de premier.

> « Et lorsqu'on parle de délaissement, expression chère à Heidegger, nous voulons dire seulement que Dieu n'existe pas, et qu'il faut en tirer jusqu'au bout les conséquences[29]. »

---

27. Cf. Ap 1,6 ; 5,10.
28. *L'existentialisme est un humanisme*, éd. Nagel, Paris 1966, p. 27-28.
29. *Op. cit.*, p. 33-34.

> « Dostoïevski avait écrit: "Si Dieu n'existait pas, tout serait permis." C'est là le point de départ de l'existentialisme. En effet, tout est permis si Dieu n'existe pas, et par conséquent l'homme est délaissé, parce qu'il ne trouve ni en lui, ni hors de lui, une possibilité de s'accrocher[30]. »

L'homme est le mendiant que plus personne n'écoute, le délaissé qui crie sans que personne ne l'écoute...

> « Nous n'avons ni derrière nous, ni devant nous, dans le domaine des valeurs, des justifications ou des excuses. Nous sommes seuls, sans excuses. C'est ce que j'exprimerai en disant que l'homme est condamné à être libre[31]. »

> « Le délaissement, dit encore Sartre, implique que nous choisissons nous-mêmes notre être[32]. »

Nous prenons la responsabilité d'être nous-mêmes; et nous-mêmes, nous sommes cette angoisse...

> « J'émerge seul et dans l'angoisse en face du projet unique et premier qui constitue mon être: toutes les barrières, tous les garde-fous s'écroulent, néantisés par la conscience de ma liberté[33]... »

Cette fameuse « néantisation », c'est justement l'antithèse du don de crainte. Le don de crainte nous fait reconnaître que nous ne sommes rien en face de Dieu, pour que l'amour de Dieu soit tout; la néantisation fait apparaître la liberté, mais une liberté inutile, une liberté qui ne sait pas quoi faire, une liberté qui est une « passion inutile », qui n'a plus de sens. C'est cela, la néantisation; le seul pouvoir que j'ai, c'est cette néantisation:

> « Tous les garde-fous s'écroulent, néantisés par la conscience de ma liberté: je n'ai ni ne puis avoir recours à aucune valeur contre le fait que c'est moi qui maintiens à

30. *Op. cit.*, p. 36.
31. *Op. cit.*, p. 37.
32. *Op. cit.*, p. 49.
33. *L'être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, p. 77.

> l'être les valeurs ; rien ne peut m'assurer contre moi-même ; coupé du monde et de mon essence par ce néant que je *suis*, j'ai à réaliser le sens du monde et de mon essence : j'en décide seul, injustifiable et sans excuse. L'angoisse est donc la saisie réflexive de la liberté par elle-même[34]. »

Relevons encore deux textes très éloquents qui nous font saisir cette sorte d'abîme de l'angoisse :

> « Toute réalité humaine est une passion, en ce qu'elle projette de se perdre pour fonder l'être et pour constituer du même coup l'En-soi qui échappe à la contingence en étant son propre fondement, *l'Ens causa sui* que les religions nomment Dieu [en réalité ce ne sont pas les religions, c'est Descartes !]. Ainsi la passion de l'homme est-elle inverse de celle du Christ, car l'homme se perd en tant qu'homme pour que Dieu naisse. Mais l'idée de Dieu est contradictoire et nous nous perdons en vain ; l'homme est une passion inutile[35]. »

Vous voyez que l'antithèse, ici, est explicite, puisque la Passion du Christ, c'est le mystère de la pauvreté… Enfin, dans *Le diable et le Bon Dieu*, Goetz parle ainsi :

> « Je suppliais, je quémandais un signe, j'envoyais au Ciel des messages : pas de réponse [l'antithèse du « cri de l'enfant dans le désert »]. Le ciel ignore jusqu'à mon nom. Je me demandais à chaque minute ce que je pouvais *être* aux yeux de Dieu. À présent je connais la réponse : rien. Dieu ne me voit pas, Dieu ne m'entend pas, Dieu ne me connaît pas. Tu vois ce vide au-dessus de nos têtes ? C'est Dieu. Tu vois cette brèche dans la porte ? C'est Dieu. Tu vois ce trou dans la terre ? C'est Dieu encore. Le silence, c'est Dieu. L'absence, c'est Dieu. Dieu, c'est la solitude des hommes. Il n'y avait que moi ; j'ai décidé seul du Mal ; seul, j'ai inventé le bien. C'est moi qui ai triché, moi qui ai fait des miracles, c'est moi qui m'accuse aujourd'hui,

34. *Ibid.*
35. *Op. cit.*, p. 708.

moi seul qui peux m'absoudre ; moi, l'homme. Si Dieu existe, l'homme est néant ; si l'homme existe[36]... »

De telles déclarations expriment quelque chose qui dépasse le domaine proprement philosophique. Il y a là comme une attitude mystique à rebours : celle d'un homme qui a subi dans sa vie un échec terrible, qui a demandé, qui a crié sans recevoir de réponse et qui, au lieu de continuer à crier, à demander, ou d'essayer de découvrir, dans le silence, l'amour, s'est replié sur lui-même, d'où l'angoisse. Liberté et angoisse se définissent mutuellement dans une attitude où il n'y a plus d'amour et où est affirmé, de façon très nette, le primat du néant. Sainte Catherine de Sienne dit que nous sommes néant avant d'être[37], et qu'il faut aimer son néant pour que l'amour prenne tout. On comprend alors que, dans la laïcisation d'une pensée proprement mystique (laïcisation impliquant la disparition de l'amour), il n'y ait plus que le néant, il n'y ait plus que la néantisation et l'angoisse. Il n'y a plus *rien*... d'où cette solitude terrible.

Les philosophes de l'angoisse sont un peu prophètes. Non pas prophètes inspirés par l'Esprit Saint ! mais « prophètes » en ce sens qu'ils comprennent profondément, et qu'ils traduisent, ce qui se passe autour d'eux, dans un monde qui a quitté Dieu et qui ne sait plus ce qu'est Dieu. Quand un monde ne sait plus ce qu'est Dieu, il n'a plus qu'une seule chose à faire : c'est de se replier sur lui-même, et il découvre alors le primat du néant...

En face de cela, nous devons, en tant que chrétiens, réagir en prenant en charge ce pauvre, dont la pauvreté est, si l'on peut dire, absolue. Nous devons écouter ce pauvre, nous devons l'entendre ; nous savons que le Christ l'entend,

---

36. *Le diable et le Bon Dieu*, dixième tableau, scène IV.

37. « Dans la connaissance de toi tu t'humilieras en voyant que tu ne peux être par toi-même, et ton être, tu le connaîtras par moi, qui vous ai aimés avant que vous ne soyez. » (*Le Dialogue*, ch. 4)

et nous devons, dans la mesure de notre foi, et dans la mesure où nous vivons de la béatitude des pauvres, le présenter à Dieu. N'oublions jamais le pouvoir merveilleux de la prière, de la prière du pauvre, de la prière de celui qui est abandonné, et qui présente à Dieu sa misère et la misère de ses frères.

III

Bienheureux les miséricordieux car il leur sera fait miséricorde

Fruit du don de piété

Si la béatitude des pauvres nous permet de saisir comment l'amour de Dieu, quand il atteint le cœur de la créature, y creuse une pauvreté, c'est-à-dire un appel vers lui, la béatitude des miséricordieux – qui est très proche de celle des pauvres, comme j'essaierai de vous le montrer – s'enracine d'une manière très particulière dans le mystère même de Dieu. N'est-ce pas pour cela qu'il est dit: « Bienheureux les miséricordieux parce qu'*il leur sera fait miséricorde* »? C'est la seule béatitude qui, d'une certaine manière, revient sur elle-même. Comprenez ce que je veux dire: la miséricorde permet la miséricorde, la miséricorde est un appel à la miséricorde; et nous entrons là dans le mystère même de Dieu, puisque Dieu est Miséricorde. On ne dit pas: « Bienheureux les pauvres, il leur sera donné la pauvreté », mais: « Bienheureux les pauvres, le Royaume des cieux est à eux »; tandis que lorsqu'il s'agit de la miséricorde, il y a quelque chose d'assez étonnant, que nous devons essayer de comprendre. Chacune des béatitudes, en effet, a son style propre. Elles se tiennent toutes, il y a un « esprit » commun qui commande toutes les béatitudes – et c'est l'Esprit Saint lui-même à travers le cœur de Jésus –,

mais chacune a son style qui doit nous aider à pénétrer son caractère propre. Or ce qui me semble particulièrement important à souligner ici, c'est que la miséricorde nous ouvre à la miséricorde.

Autrement dit: la miséricorde que Jésus nous recommande comme une béatitude va nous permettre de contempler avec plus de pénétration et de force le mystère de la miséricorde de Dieu, et de recevoir davantage cette miséricorde. C'est ce qui est dit aussi dans le *Pater*: « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons[1]... » Il y a un lien entre les deux, puisque la miséricorde aboutit au pardon. Il y a donc là comme un « cycle » profond qui vient de l'Esprit Saint et qui doit nous faire entrer dans le mystère de la miséricorde de Dieu.

Je vous rappellerai d'abord quelques grands lieux de l'Écriture. Je ne le ferai que rapidement car le sujet est très vaste, puisque, d'une certaine manière, c'est toute l'économie divine qui nous est présentée là. Pensez au *Magnificat*, au *Benedictus*: c'est vraiment le mystère de la miséricorde qui est toujours proclamé. Et la « grande » sainte Thérèse aimait à dire: « Éternellement je chanterai la miséricorde de Dieu », comme le dit le Psaume[2]. Éternellement nous chanterons la miséricorde de Dieu, et dès maintenant nous commençons à la chanter.

On pourrait dire que la béatitude de la miséricorde est celle qui enveloppe tout. Toute notre vie est enveloppée de la miséricorde de Dieu; et plus nous avons le sens de notre vulnérabilité de pécheurs et comprenons que nous sommes des pauvres, plus nous comprenons aussi que la miséricorde nous enveloppe.

---

1. Cf. Mt 6,12; Lc 11,4.

2. Cf. Ps 88,2 (selon la Vulgate). Voir *Livre de la vie*, XIV, 10, *Œuvres complètes*, Le Cerf 1995, p. 105. Dans une de ses *Lettres* (391,2), elle dit qu'elle a intitulé le livre de sa vie « Des miséricordes de Dieu ».

Dans l'Ancien Testament, Dieu se présente comme le Dieu de miséricorde. Le grand lieu qu'il ne faut jamais oublier, parce que c'est, je crois, la première grande révélation de la miséricorde, est le passage de l'Exode qui rapporte la vocation de Moïse et la manière dont Dieu se présente à lui :

> « Yahvé dit : "J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte. J'ai entendu sa clameur devant ses surveillants. Oui, je connais ses douleurs, je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens et pour le faire monter de ce pays vers un pays bon et vaste, vers un pays ruisselant de lait et de miel, vers le lieu qu'habitent les Cananéens [...]. Et maintenant voici que la clameur des fils d'Israël est venue jusqu'à moi, et j'ai vu l'oppression dont les Égyptiens les oppriment. Et maintenant, va, je t'envoie vers le Pharaon pour faire sortir d'Égypte mon peuple, les enfants d'Israël[3]." »

Cette révélation de la miséricorde se fait à travers le buisson qui « brûle sans se consumer[4] ». C'est à travers le feu – symbole de l'amour – que nous est révélé le mystère de la miséricorde de Dieu ; et cette miséricorde de Dieu est révélée à Moïse pour que Moïse puisse réaliser sa mission de libérateur du peuple d'Israël.

On peut dire qu'à travers toute l'Écriture la miséricorde de Dieu est présente (pensons aux Psaumes, qui ne cessent de parler de la miséricorde de Dieu) ; et les grands théologiens, comme saint Thomas, n'hésitent pas à dire, à la suite des Pères de l'Église, que la miséricorde est l'attribut par excellence de Dieu[5], qu'elle est ce qui nous fait le

---

3. Ex 3,7-10. Voir aussi 34, 6-7 : « Yahvé passa devant lui [Moïse] et cria : "Yahvé ! Yahvé ! Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère et riche en fidélité et loyauté, qui garde fidélité à des milliers, qui supporte faute, forfait et péché..." »

4. Cf. Ex 3,2.

5. Voir *Somme théologique*, I, q. 21, a. 3 : « La miséricorde doit être attribuée à Dieu au plus haut point » ; II-II, q. 30, a. 4 : « Aussi se montrer miséricordieux est-il regardé comme le propre de Dieu, et c'est par là surtout que se manifeste sa toute-puissance. »

mieux saisir ce qu'est Dieu pour nous. Il est un Dieu « compatissant et miséricordieux[6] », un Dieu fidèle et miséricordieux. Constamment, dans l'Écriture, la compassion et la miséricorde sont liées, la fidélité et la miséricorde sont liées ; et ce qui est comme l'« attribut » de la miséricorde – je n'y insisterai pas ici, puisque nous y reviendrons[7] –, c'est la douceur.

C'est dans le mystère de l'Incarnation que la miséricorde de Dieu se manifeste de la manière la plus étonnante. Saint Augustin, dans un de ses sermons, nous dit ceci :

> « Quelle miséricorde pour les malheureux peut être plus grande que celle qui a fait descendre du ciel le Créateur du ciel, qui a revêtu d'un corps terrestre le fondateur de la terre, qui a poussé Celui qui, dans l'éternité, demeure égal au Père, à se faire notre égal à nous aussi par la mortalité, qui a imposé l'allure d'un esclave au Maître du monde, de sorte que lui, le Pain, a eu faim, lui, la Satiété, a eu soif, lui, la Force, s'est rendu faible, lui, la Santé, fut blessé, lui, la Vie, est mort ? Tout cela pour que notre faim fût apaisée, notre sécheresse arrosée, notre faiblesse fortifiée, éteinte notre faute, enflammé notre amour. Quelle plus grande miséricorde que celle pour le Créateur d'être créé, pour le Rédempteur d'être vendu, pour le Très-Haut d'être humilié, pour Celui qui ressuscite d'être tué ? Il nous est prescrit dans les devoirs de l'aumône de partager notre pain avec celui qui a faim (Is 58,7). Lui, pour se donner lui-même à nous qui avions faim, il s'est livré d'abord, pour nous, à ceux qui l'accablaient. Il nous est prescrit de recevoir l'étranger. Lui, il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu (Jn 1,11). Qu'il bénisse enfin nos âmes, lui qui manifeste sa miséricorde sur tous nos péchés[8]. »

---

6. Voir entre autres 2 Ch 30,9 ; Ps 103,8 et 111,4 ; Si 2,11 ; Jl 2,13.
7. Voir ci-dessous, p. 113 ss.
8. SAINT AUGUSTIN, *Sermon* 207, 1, P.L. 38, col. 1043.

Pour saint Augustin, le grand mystère de la miséricorde est la Nouvelle Alliance dans le Christ. Autrement dit, parce qu'il est miséricordieux, Dieu s'est manifesté de cette manière la plus tangible et la plus forte pour nous, il s'est manifesté comme l'un de nous et a voulu porter toute notre iniquité. Au fond, la grande miséricorde de Dieu se manifeste à travers le mystère du Christ comme Agneau : l'Agneau qui porte l'iniquité du monde. La miséricorde, c'est le Sauveur, c'est Celui qui pardonne et qui introduit dans son propre mystère d'amour. Ce n'est pas seulement Celui qui nous aide : c'est Celui qui nous prend dans sa propre intimité.

Cette miséricorde fait partie des exigences de la vie de celui qui est appelé à vivre en enfant de Dieu. Dans l'Ancien Testament il est déjà dit avec beaucoup de force (c'est presque une béatitude, c'est l'annonce de la béatitude) :

> « Heureux qui pense au pauvre et au faible :
> au jour du malheur, Dieu le délivre ;
> Yahvé le garde, il lui rend vie et bonheur sur terre[9]. »
>
> « Heureux qui a pitié des pauvres[10]. »
>
> « L'homme miséricordieux
> [ou "fidèle", selon les traductions]
> fait du bien à soi-même[11]. »
>
> « Ce qu'on souhaite, chez l'homme,
> c'est la miséricorde[12]. »
>
> « Ne détourne jamais ton visage d'un pauvre,
> et Dieu ne détournera pas le sien de toi[13]. »

Ainsi, déjà dans l'Ancien Testament, l'homme est proclamé heureux s'il dépasse la justice. La miséricorde

9. Ps 41,2-3.
10. Pr 14,21.
11. Pr 11,17.
12. Pr 19,22.
13. Tb 4,7.

apparaît en effet comme un dépassement de la justice, comme ce qui nous permet d'aller beaucoup plus loin et de rejoindre le mystère de la miséricorde de Dieu lui-même. Mais ce qui est curieux dans l'Ancien Testament, c'est que l'on nous montre que la béatitude de l'homme consiste surtout à *recevoir* la miséricorde de Dieu. Peut-être est-ce cela qui doit nous faire comprendre ce qu'il y a de si étonnant dans la béatitude de la miséricorde (et que nous risquons de ne plus voir parce que nous y sommes « habitués »).

> « Que votre âme trouve sa joie
> dans la miséricorde du Seigneur[14]. »
>
> « Heureux celui dont la faute a été remise,
> dont le péché est pardonné[15]. »

C'est donc vraiment celui qui *vit* de la miséricorde de Dieu qui est bienheureux. Certes, c'est aussi celui qui *fait* miséricorde qui est bienheureux ; mais on insiste surtout sur le fait que l'homme doit s'ouvrir à la miséricorde de Dieu, et que sa joie et son allégresse doivent être de recevoir cette miséricorde. C'est bien le *Magnificat* de Marie : l'exultation de Marie vient de ce que Dieu lui a fait miséricorde.

Dans le Nouveau Testament, à cause du mystère du Christ, on peut proclamer que l'homme doit être miséricordieux à la suite du Christ. Il est très curieux de remarquer – c'est le Chanoine Osty qui note cela dans sa traduction[16] – que le terme « miséricordieux » ne se trouve dans le Nouveau Testament que deux fois. La miséricorde, certes, est proclamée très souvent ; mais le terme « miséricordieux » apparaît deux fois seulement : à propos de la béatitude (« Heureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde »), et une autre fois à propos de notre Grand Prêtre, le Christ,

---

14. Si 51,29.
15. Ps 32,1.
16. Voir sa note à propos de Mt 5,7.

dans l'Épître aux Hébreux: « Nous avons un Grand Prêtre miséricordieux et fidèle[17]. » Et c'est parce qu'il a souffert, parce qu'il a voulu porter toute l'iniquité du monde, parce qu'il a voulu être l'un des nôtres, qu'il est miséricordieux et fidèle. Il est important de rapprocher ces deux textes.

Ainsi, dans l'Ancien Testament, on voit que ce qui est proclamé avant tout, c'est la miséricorde de Dieu. Dieu est Celui qui est miséricordieux. L'homme, lui, a un cœur trop petit pour être miséricordieux. Il est avant tout celui qui demande la miséricorde de Dieu. Il fait aussi certains gestes de miséricorde auprès des pauvres, auprès des délaissés, et en cela il suit son Créateur, il suit son Père; mais il le suit de loin...

Le grand geste de la miséricorde du Père a été de nous donner son Fils, de nous l'envoyer comme l'Agneau qui porte l'iniquité du monde. Le grand geste de la miséricorde, c'est le pardon de la Croix. À la Croix, Jésus nous donne sans mesure la miséricorde de Dieu, puisqu'il meurt pour tous les hommes, qu'il est le Sauveur de tous les hommes. C'est la miséricorde substantielle du Père qui nous est donnée, et donnée en surabondance, à travers le cœur de l'Agneau. Et à partir du mystère de la Croix nous pouvons, dans la mesure où nous sommes liés au cœur du Christ, vivre nous-mêmes de cette béatitude des miséricordieux.

Voilà ce qui est le plus important pour nous: comprendre que c'est à partir du cœur de l'Agneau que notre cœur s'agrandit et devient miséricordieux. Pour pouvoir être miséricordieux, il faut que notre cœur vive vraiment au rythme et à l'unisson du cœur du Christ. Par nous-mêmes, nous ne pouvons pas être miséricordieux.

Pour bien comprendre cela, essayons de saisir ce qu'est la miséricorde, et comment la miséricorde se trouve au plus

17. He 2,17.

intime de notre cœur du fait que nous sommes créés à l'image de Dieu. Ce qu'il y a de plus précieux dans le cœur de l'homme, n'est-ce pas sa capacité de miséricorde ? C'est par là qu'il est à l'image du « Père des miséricordes[18] ». Mais la miséricorde est quelque chose qui nous dépasse tellement, quelque chose qui va tellement loin, et qui exige de nous une telle surabondance d'amour, que nous sommes incapables par nous-mêmes de l'exercer, de la vivre. Nous ne pouvons la vivre qu'à travers le cœur blessé du Christ, à travers le cœur de l'Agneau. C'est là que nous comprenons pleinement l'épanouissement de la miséricorde grâce au don de piété. Mais regardons d'abord *ce qu'est* la miséricorde.

Si nous essayons de saisir ce qu'est la miséricorde de Dieu – puisque c'est là que nous devons regarder en premier lieu la miséricorde –, nous voyons qu'elle nous est révélée d'abord dans le fait que Dieu *regarde la misère* de son peuple. On n'est miséricordieux que quand on est capable de regarder la misère des autres. Ce n'est certes pas facile, de regarder la misère des autres, mais c'est la première chose à faire. Dieu est attentif à la misère des hommes : c'est bien ce qui est dit à Moïse.

Cependant il ne suffit pas d'être attentif à la misère des autres. Il faut que cette misère des autres soit reçue dans notre cœur d'une manière telle qu'elle soit *notre* misère, ce qui est encore plus difficile. Dieu prend la misère de son peuple comme étant *sa propre* misère – voilà le grand mystère de la surabondance de l'amour de Dieu. Ce n'est pas une misère étrangère, c'est la misère du peuple de Dieu – « J'ai vu la misère de *mon* peuple » –, c'est donc une misère que Dieu veut recevoir au plus intime de lui-même.

En troisième lieu, la miséricorde consiste à venir au secours de ceux qui sont misérables. Voilà les différents

18. 2 Co 1,3.

éléments de la miséricorde, qui nous révèlent ce qu'est le « cœur » de notre Dieu, les « entrailles de miséricorde de notre Dieu », comme dit l'Écriture[19], c'est-à-dire la surabondance de l'amour de Dieu.

Pour nous, qu'est-ce qu'être miséricordieux? C'est en premier lieu, nous l'avons dit, être attentif à la misère des autres. Nous avons tous cette sorte d'instinct de conservation qui fait qu'ayant chacun nos misères, nous ne prêtons pas attention aux misères des autres, parce que nous trouvons suffisant d'avoir à porter les nôtres; et bien souvent, en portant nos misères, nous devenons incapables de regarder celles des autres. La souffrance, qui devrait ouvrir notre cœur à la misère des autres, nous replie la plupart du temps sur nous-mêmes; nous devenons amers, tristes, et nous nous clôturons en nous-mêmes. Il faut un amour *divin* – l'amour du Christ – pour être victorieux de cette limitation qu'entraîne instinctivement la souffrance. La souffrance est quelque chose d'extrêmement individualisé; c'est pour cela que, si facilement, elle nous replie sur nous-mêmes et que, au lieu de nous aider à rejoindre les autres, elle nous enferme en nous-mêmes. Pourtant, il faut bien reconnaître que c'est cette capacité de regarder la souffrance des autres qui nous rapproche le plus du « cœur » de notre Père.

Il faut donc regarder la misère des autres, mais il ne faut pas la regarder d'un regard spéculatif, indifférent, simplement pour inventorier et faire des statistiques. Ce n'est pas cela, la miséricorde. La miséricorde consiste à regarder la misère des autres de telle sorte que cette misère devienne *notre* misère. C'est là la chose la plus difficile, et c'est cela, être compatissant. C'est très facile quand il s'agit d'êtres que nous aimons beaucoup, parce que l'amour nous rend vulnérables à leur égard; de sorte que, instinctivement, quand ils souffrent, nous souffrons. Mais c'est très difficile

19. Lc 1,78 (selon la Vulgate).

à l'égard de ceux qui sont loin de nous, de ceux qui nous sont un peu indifférents... Il y a tant de misères dans l'humanité ! Il est impossible que notre cœur humain les reçoive toutes : nous serions écrasés ! Et pourtant, dans la charité du Christ, c'est possible. Dans la charité du Christ, nous avons la possibilité de nous ouvrir profondément à cette misère de tous les hommes, de la vivre avec le Christ, en lui, dans son cœur d'Agneau. Il a pris sur lui la misère de toute l'humanité. Avec lui et par lui, nous pouvons la prendre aussi ; mais sans lui, c'est impossible, il faut le reconnaître. Cela fait partie de nos limites dans l'amour : nous avons beaucoup de peine à surabonder d'amour.

Il nous faut donc regarder la misère de l'autre et la prendre au plus intime de notre cœur ; mais il faut aller encore plus loin : il faut essayer, par tous les moyens, de relever l'autre. La miséricorde est un geste salvifique, un geste sauveur. Il faut être comme le Bon Pasteur, prendre la brebis blessée sur ses épaules et la porter, la porter pour lui permettre d'avancer. Il ne suffit pas, quand on voit quelqu'un qui est dans la misère, de lui dire : « Débrouillez-vous ! » C'est quelquefois nécessaire, parce qu'il y a de fausses misères, comme la misère de celui qui s'enfonce dans sa souffrance. Celui-là, nous ne pouvons plus l'aider, parce qu'il s'est enfoncé dans sa propre souffrance et qu'il ne fait rien pour en sortir. On ne peut pas aider quelqu'un en étant complice de sa fausse misère, de sa fausse souffrance, en étant complice de son imagination. Il s'agit de l'aider en toute vérité ; et c'est là la grande difficulté pour nous : être lucides dans l'aide que nous apportons aux autres. Nous devons les aider à sortir de leur misère, ce qui exige de leur part une coopération. Autrement, ils sont des enfants gâtés, et il n'est pas miséricordieux de favoriser les enfants gâtés : c'est contraire à la miséricorde et contraire à la vérité. Il faut aider les autres à sortir de leur misère en les aidant à être eux-mêmes. Car la miséricorde veut rétablir l'homme dans

sa dignité d'homme, dans sa grandeur d'homme ; il ne s'agit donc pas de le porter de telle sorte que lui-même ne fasse plus rien, et trouve merveilleux de ne rien faire ! La misère, en effet, nous fait parfois retourner au berceau ; c'est tellement agréable, d'être dans un berceau, de voir les gens s'occuper de nous parce que nous sommes dans la misère, et de ne plus rien faire du tout par nous-mêmes ! Favoriser une telle attitude, c'est favoriser le vice ; c'est très mauvais.

Il faut donc être lucide dans la miséricorde. Jésus est d'une lucidité parfaite dans sa miséricorde, et il exige de nous cette lucidité pour que nous aimions celui qui est dans la misère en ce qu'il a de meilleur, tel que Dieu l'aime. Le geste de la miséricorde ne consiste pas à simplement donner tout ce qu'on a, et à le donner à droite et à gauche, indistinctement. Ce n'est pas la miséricorde, cela ! La miséricorde est un lien personnel avec celui qui souffre, en vue de l'aider à sortir de sa misère, de l'aider à se remettre debout et à repartir – sinon, ce n'est plus de la miséricorde, mais de la faiblesse.

Il faut être attentif à cette caricature de la miséricorde. Il peut en effet y avoir de la faiblesse, et la faiblesse n'est pas un véritable amour. C'est très bien de pleurer avec ceux qui pleurent ; il faut le faire. Mais il faut pleurer avec ceux qui pleurent pour les aider à retrouver la joie. Pleurer avec ceux qui pleurent, tout simplement pour qu'il y en ait deux qui pleurent, cela n'avance à rien ! Il faut au contraire aider les autres à sortir de leur misère pour qu'ils soient de nouveau eux-mêmes et qu'ils soient libres.

La miséricorde implique de notre part cette attitude que Dieu nous enseigne à travers le mystère de l'Incarnation, et qui consiste à être tout proche de ceux qui sont dans la misère, à être le plus proche possible d'eux, à être « semblables à ses frères[20] ». Nous rejoignons ici une attitude

20. He 2,17.

que nous connaissons bien aujourd'hui et dont on parle un peu trop, sur tous les tons : « s'adapter ». L'adaptation doit être comprise dans la lumière de la béatitude de la miséricorde. Il est tout à fait vrai qu'un être miséricordieux se fait le plus proche possible de celui qui souffre. Dieu a voulu devenir semblable à nous. Voilà sa grande miséricorde ; il a voulu être semblable au pécheur[21], descendre le plus bas possible, prendre la situation du plus pauvre et du plus misérable. Sa miséricorde va jusque-là. Or nous devons « suivre l'Agneau partout où il va[22] » ; nous devons donc suivre l'Agneau dans sa miséricorde et être le plus proches possible du misérable. C'est cela que le Concile Vatican II nous rappelle. Mais comprenons bien – et Paul VI nous a avertis qu'il fallait être très attentif à cela – que la miséricorde consiste à relever le misérable et à le remettre dans la lumière de la vérité. Être miséricordieux en devenant aveugle pour suivre ceux qui sont aveugles, c'est exactement comme pleurer avec ceux qui pleurent en ne faisant rien pour les aider. Devenir aveugle parce que quantité d'hommes sont aveugles, ne voient rien, sont dans l'erreur, et par le fait même se mettre dans l'erreur pour être avec eux, c'est une *fausse miséricorde*, une caricature de la miséricorde.

N'oubliez pas que le démon est habile, et qu'il ne peut pas supporter la miséricorde. Il essaie donc par tous les moyens de la défigurer. La béatitude de la miséricorde est peut-être la béatitude la plus caricaturée par le démon, parce que c'est celle qui est la plus « divine ». N'est-ce pas celle qui nous met le plus près du cœur de l'Agneau ? C'est pourquoi elle est celle que le démon caricature le plus, d'une manière invraisemblable ! J'y insiste encore : prétendre que pour être tout proche des autres, il faut rester à leur niveau sans essayer de les sortir de leur erreur, c'est contraire à la miséricorde. La

21. Cf. Ph 2,7 ; Rm 8,3.
22. Ap 14,4.

miséricorde demande d'être compatissant, c'est vrai ; il faut donc être tout proche de ceux qui pâtissent, de ceux qui n'en peuvent plus, de ceux qui pleurent, et comprendre la dignité de leurs pleurs, de leur souffrance ; mais il faut les faire sortir de cela. La miséricorde, c'est la victoire de l'amour au-delà de la souffrance, au-delà de la tristesse ; c'est la victoire de l'amour qui relève l'autre. Jésus, à la Croix, a accepté de porter l'iniquité du monde pour *sauver* le monde. Il a accepté de prendre sur lui toute la misère du monde, toute la détresse des pécheurs, et à l'Agonie il l'a vécue totalement, mais pour donner la lumière de vérité, pour donner un nouvel amour, pour sauver et faire entrer dans le Royaume de Dieu. Encore une fois, si la miséricorde consiste uniquement à nous mettre au même niveau que les autres, à nous aplatir pour descendre le plus bas possible, ce n'est plus la miséricorde divine, c'est tout simplement une faiblesse, une caricature de la miséricorde.

La miséricorde étant ce qu'il y a de plus profond dans notre cœur d'homme créé à l'image de Dieu, le démon s'acharne à la détruire ; car il sait que lorsqu'on a détruit dans le cœur de l'homme cette capacité de miséricorde, on a détruit en l'homme l'image de Dieu. Or on peut détruire cette capacité de miséricorde de deux manières : en faussant la miséricorde (ce que nous avons vu), ou en essayant de durcir le cœur de l'homme. Certaines idéologies prétendent que l'on n'est vraiment homme que lorsqu'on n'a plus aucun sentiment de compassion, aucun sentiment de pitié. C'est l'autre caricature du démon, une caricature terrible qui consiste à détruire dans le cœur de l'homme la capacité de compassion, au nom de la force, de la justice, de l'intelligence.

Essayons de comprendre maintenant comment le *don de piété* va réaliser en nous un exercice divin de la miséricorde. C'est un peu subtil, et c'est pourtant bien important,

précisément pour ne pas tomber dans les caricatures du démon, ce que nous risquons toujours de faire puisqu'il s'agit d'un geste divin qui est très difficile pour nous.

Saint Augustin rattache la béatitude des miséricordieux au don de conseil[23] et celle des doux au don de piété. Saint Thomas se conforme à cette interprétation en plusieurs lieux[24], tout en faisant remarquer que le don de piété correspond davantage à la béatitude des miséricordieux[25]. Je crois qu'il a raison. Mais comme il est très docile à la Tradition et en particulier à saint Augustin, il ne veut pas le corriger... Comprenons bien: ce que dit saint Augustin reste juste; mais cela ne nous empêche pas de penser que c'est vraiment le don de piété qui permet l'exercice divin de la miséricorde.

Le don de piété est un don du Saint-Esprit (donc un don d'amour) qui vient, du dedans, dans l'amour, transformer notre lien avec Dieu, en nous permettant d'avoir à l'égard de Dieu une relation filiale. C'est un don qui vient transformer notre attitude religieuse à l'égard de Dieu. Vous me direz: « Cela n'a rien à voir avec la béatitude des miséricordieux; on ne peut pas être miséricordieux à l'égard de Dieu! » Mais la miséricorde est liée à la fidélité. Or c'est le don de piété qui, plus que tout, nous donne le sens de la fidélité.

Le don de piété nous fait toucher ce qu'il y a de fondamental dans l'exercice de la miséricorde. On ne peut être

---

23. Voir par exemple l'*Explication du sermon sur la montagne*, p. 30: « Le conseil convient aux miséricordieux: le seul remède en effet pour échapper à tant de maux est de pardonner comme nous voulons être pardonnés, et d'aider les autres de notre pouvoir comme nous voulons être aidés dans notre impuissance; pour cette raison on dit ici: *Heureux les miséricordieux.* » Cf. p. 31: « Aux miséricordieux [on accorde] la miséricorde, comme à ceux qui suivent l'exact et excellent conseil qu'un plus puissant les regardera dans la mesure où ils regardent eux-mêmes des plus faibles. »

24. Voir notamment *Somme théologique*, II-II, q. 52, a. 4.

25. Voir II-II, q. 121, a. 2.

miséricordieux que quand on agit au nom de Dieu et quand on est déjà tout enveloppé soi-même de la miséricorde de Dieu. Dieu révèle à Moïse sa miséricorde pour que Moïse aille auprès du Pharaon et sauve son peuple, et donc pour que Moïse soit lui-même miséricordieux. Or la première attitude de Moïse en face de Dieu qui se révèle, c'est l'*adoration*. Il y a en effet un lien très secret entre la miséricorde et l'adoration, et nous comprenons alors quel lien il y a entre la miséricorde et le don de piété. Car c'est le don de piété qui nous permet d'avoir une attitude d'adoration toute filiale, tout aimante, celle de l'adoration « en esprit et en vérité[26] » ; et c'est l'adoration « en esprit et en vérité » qui nous permet d'être vraiment miséricordieux. En effet, on ne peut être miséricordieux que si on vit *actuellement* de la miséricorde de Dieu, de la miséricorde du Christ. Or ce qui nous fait vivre actuellement de la miséricorde de Dieu, de notre Père, du Christ, c'est l'adoration. C'est dans l'adoration que nous sommes entièrement enveloppés de la miséricorde du Père. Le Père ne peut pas nous communiquer en plénitude sa miséricorde si nous n'adorons pas. Par l'adoration, nous reconnaissons notre état de petitesse de créature et notre pauvreté, et nous nous ouvrons à la miséricorde de Dieu. La miséricorde, on ne peut la faire qu'à deux. On ne peut pas faire miséricorde à quelqu'un qui trouve que tout va bien, qui se satisfait de son autonomie, qui se suffit à lui-même, à qui il ne manque rien. La miséricorde s'exerce toujours à l'égard du pauvre. Dieu ne peut nous faire miséricorde que si nous avouons notre pauvreté, notre fragilité ; et nous avouons notre pauvreté et notre fragilité dans l'adoration, en reconnaissant que nous sommes non seulement créatures, mais encore pécheurs.

Le don de piété va permettre l'exercice d'une adoration d'amour, une adoration d'enfant, en union avec l'adoration

26. Cf. Jn 4,23-24.

du Christ crucifié. Le mystère de la Croix se réalise dans un holocauste d'amour, et donc dans une adoration plénière. Or Jésus, qui exerce sa miséricorde sur nous avant tout à la Croix, ne pourrait pas l'exercer de cette manière, c'est-à-dire dans le don de tout lui-même, s'il n'était pas d'abord entièrement remis entre les mains du Père dans une adoration filiale. Cette adoration filiale nous fait comprendre comment le cœur du Christ est entièrement possédé par le don de piété, comment Jésus est entièrement remis entre les mains du Père, et comment, parce qu'il est entièrement remis entre les mains du Père, il peut être le « Grand Prêtre compatissant », le « Grand Prêtre miséricordieux » qui nous donne tout ce que le Père lui a donné[27].

C'est par l'adoration que notre cœur s'approche de Dieu et est enveloppé de la miséricorde de Dieu. Nous devenons alors capables d'être les ministres, les instruments de sa miséricorde. La miséricorde est un geste liturgique parce que c'est un geste divin. C'est le geste liturgique par excellence. « C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice », dit Yahvé par la bouche du prophète[28]. Pourquoi ? Parce que la miséricorde est justement le fruit de cet holocauste intérieur que nous réalisons dans l'adoration, où nous nous effaçons nous-mêmes pour que Dieu prenne toute la place. Quand nous exerçons la miséricorde, c'est Dieu qui agit à travers nous, c'est le Christ qui prend possession de nous et qui agit à travers nous. Autrement, nous ne pouvons pas faire pleinement miséricorde. On comprend donc que le don de piété permette à la miséricorde de rejoindre la source de toute miséricorde.

La seconde chose nécessaire pour recevoir la miséricorde de Dieu, c'est de reconnaître que nous sommes pécheurs. Là

---

27. Cf. Jn 15,15 ; 17,7-8.

28. Os 6,6, cité en Mt 9,13. Voir aussi 1 S 15,22. Ps 50,8-15 ; 51,18-19. Am 5,21-24. Mi 6,6-8.

encore, c'est le don de piété qui intervient en nous faisant comprendre nos infidélités. Tout péché est une infidélité, une rupture dans l'ordre de l'amour. Le don de piété nous fait comprendre que nous ne pouvons pas rester dans cet état d'infidélité, que nous devons au contraire nous rattacher le plus possible à celui qui n'attend qu'un seul geste de notre cœur pour nous pardonner. L'adoration et l'aveu de nos fautes relèvent directement du don de piété, si du moins cette adoration et cet aveu se font vraiment dans l'amour.

Recevant la miséricorde de Dieu et étant enveloppés de cette miséricorde, nous pouvons devenir source de miséricorde pour nos frères ; et, sous l'influence du don de piété, cette miséricorde à l'égard de nos frères prend deux grandes dimensions : le pardon et la confiance.

La première chose que nous devons faire, c'est pardonner. C'est dans le pardon que la miséricorde prend toute sa force. Mais comprenons bien que le pardon divin n'est pas l'oubli. Oublier est une attitude psychologique ; pardonner est une attitude divine. Pardonner implique que l'on prenne sur soi les fautes de l'autre, à la suite de l'Agneau ; c'est alors seulement qu'on peut vraiment lui pardonner. Quand on pardonne à quelqu'un, on doit lui dire en toute vérité (non pas explicitement, mais au-dedans de son cœur) : « Ta faute, je la prends sur moi, dans toutes ses conséquences ; je peux alors t'aimer de nouveau. »

L'oubli n'est pas un véritable geste de miséricorde. Il y a des gens qui oublient beaucoup de choses, mais qui ne sont pas miséricordieux. Du reste, il y a des fautes et des blessures qu'on n'oublie jamais et pourtant on peut les pardonner, et être miséricordieux. Et s'il y a des choses qu'on n'oublie jamais, c'est pour qu'on pardonne indéfiniment ; le Christ ne nous dit-il pas qu'il faut pardonner indéfiniment[29] ? Le don de piété, en permettant l'exercice

29. Cf. Mt 18,22.

divin de la miséricorde à l'égard de nos frères, nous donne de leur pardonner. C'est merveilleux de pardonner à son frère ; c'est le geste du Christ crucifié. Au début de chaque célébration de l'Eucharistie, quand nous récitons le *Confiteor*, il faut que nous pardonnions à nos frères pour recevoir nous-mêmes le pardon de Dieu.

Le don de piété va également mettre, dans l'exercice de la miséricorde à l'égard de ceux qui sont proches de nous, une attitude de confiance. Nous devenons le « prochain ». Vous connaissez la parabole étonnante du « bon Samaritain », où Jésus montre qui est le prochain[30]. Le prochain, c'est celui qui exerce la miséricorde. En faisant miséricorde, c'est-à-dire en étant attentif à la misère de l'autre, en étant là pour l'aider à sortir de cette misère, en étant le plus proche possible de lui, nous devenons son prochain. La miséricorde fait de chacun d'entre nous le prochain du misérable, pour qu'il ait confiance en nous. Le don de piété nous relie à nos frères et permet cette confiance.

Vous le savez bien : il est terrible de ne plus avoir confiance en ceux qui sont proches de nous parce qu'ils nous ont blessés, parce qu'ils nous ont trahis, parce qu'ils nous ont fait mal. La brisure de la confiance est la chose la plus terrible qui soit. Mais l'Esprit Saint est capable de ressusciter les morts ; et par le don de piété, qui permet l'exercice divin de la miséricorde, il renoue les liens. C'est peut-être ce qu'il y a de plus beau dans la miséricorde au niveau de la charité fraternelle : renouer ces liens profonds dans le pardon et la confiance.

Voyons maintenant rapidement (faute de temps) le dernier aspect de notre sujet, c'est-à-dire la caricature, dans le monde moderne, de la béatitude des miséricordieux. Si nous regardons attentivement les idéologies modernes,

---

30. Voir Lc 10,29-37.

nous voyons qu'il y en a une qui est la grande caricature de cette béatitude : c'est le marxisme. Il serait important d'étudier cela de près, parce que cela nous ferait comprendre pourquoi le marxisme séduit tant d'hommes généreux, qui veulent être le plus près possible des pauvres, de ceux qui sont rejetés de la société, de ceux qui n'ont plus de droits, de ceux qui sont esclaves à tous les points de vue. Il y a dans le marxisme une générosité qui n'est pas la miséricorde, mais qui frappe et qui saisit les plus généreux. Vous savez ce qu'on dit très souvent (c'est faux, mais cela se dit souvent) : « Les gens généreux sont de gauche ; et les gens de droite, ce sont les intellectuels, qui sont pour la justice. » On dit également : « Avoir son intelligence à droite et son cœur à gauche », etc. De telles expressions sont fausses, surtout pour un chrétien ! Car la miséricorde est bien plus que la générosité, elle est infiniment plus grande ; et si on est avec le Christ, on est au-delà de la droite et de la gauche. Si on est avec le Christ, on est miséricordieux parce que Jésus nous donne son cœur.

Qu'est-ce qui est au cœur du marxisme ? La conviction que l'homme est aliéné par les biens des autres (les biens que lui n'a pas), et qu'il est aliéné par sa dépendance à l'égard d'un Être suprême. Entre ces deux aliénations il y a un ordre qui, du reste, n'est pas toujours bien vu. Mais ce qui est certain, c'est que l'adoration est considérée comme une aliénation. Or je vous ai dit qu'au cœur de la miséricorde, il y a le mystère de l'adoration. Le démon est malin : quand il fait des caricatures, il les fait comme un grand artiste. Si l'Esprit Saint est l'Artiste de l'amour, le démon est l'artiste de l'efficacité ; et l'on peut dire qu'il essaie par tous les moyens de nous donner le change : « Libérez-vous de toute aliénation ! Libérez-vous de cette aliénation première et fondamentale qui consiste à adorer ! Libérez-vous de cela pour être vous-mêmes et sauver l'homme... » À la place de la miséricorde, il y a la générosité du travailleur. Le travailleur, c'est celui qui

est solidaire du travailleur, qui est tout proche de lui, qui vit ce qu'il vit, qui a les mêmes soucis. Cela ressemble bien à certains aspects de la miséricorde; mais d'une part il y a un nivellement par le bas (on ne relève pas l'autre), et d'autre part, si on essaie par tous les moyens de le sauver, c'est par la révolte, par la révolution, en brisant. Il y a là comme une caricature des différents éléments de la béatitude des miséricordieux. On veut que ce soit l'homme qui sauve l'homme ou, plus exactement, le travailleur qui, par sa solidarité avec les autres, sauve l'homme. Mais la solidarité n'est pas la confiance. C'est tout à fait autre chose; c'est tout simplement être lié à l'autre parce qu'on a la même efficacité et le même travail à faire. Il y a solidarité entre ceux qui sont ensemble prisonniers, ensemble aliénés, et qui font tout pour sortir de cela; mais la solidarité n'est pas plus la confiance que la générosité n'est la miséricorde. Et se libérer de l'adoration, ce n'est pas la véritable libération!

Cette idéologie du marxisme, si puissante, est séduisante sous certains aspects. Il faut en effet en saisir la séduction; sinon, on ne peut pas vraiment y répondre. Si on considère le marxisme uniquement d'un point de vue politique et économique, on ne peut pas y répondre. Ce qu'il faut saisir, c'est que, dans le marxisme, il y a un désir, une soif de libérer l'homme, comme dans la miséricorde. Mais c'est une fausse libération parce qu'on ne regarde pas ce qu'il y a de meilleur dans l'homme. Dès le point de départ on a mutilé l'homme, on a supprimé en lui ce qu'il y avait de plus grand: son lien avec le Créateur, lien reconnu et vécu dans l'adoration, et sa capacité d'aimer et de respecter l'autre comme une personne. On regarde uniquement la solidarité dans le travail, et c'est cela qui finalise: on veut libérer l'homme-travailleur pour qu'il puisse être pleinement travailleur. Mais il n'y a pas de finalité, au sens rigoureux, et donc il n'y a pas d'amour. Les hommes sont liés les uns aux autres dans la solidarité, mais en oubliant ce qu'il y a de plus grand dans l'homme.

Pour bien saisir cela, n'oublions pas cette parole si importante d'un philosophe grec, Plotin. Plotin dit qu'il y a deux espèces de dépendance, qu'il faut bien distinguer : la dépendance qui vient d'en bas et celle qui vient d'en haut. La dépendance qui vient d'en bas nous limite, celle qui vient d'en haut nous libère. Le marxisme, précisément, confond ces deux dépendances, que la béatitude des miséricordieux met au contraire en pleine lumière. Cette béatitude, en effet, se fonde sur l'amour qui nous fait reconnaître (dans l'adoration) que tout nous est donné gratuitement par Dieu ; et par là elle nous fait découvrir ce qu'il y a de plus intime et de plus profond en nous. Et cette béatitude consiste à aider celui qui est blessé par les autres, celui qui porte le poids de sa dépendance à l'égard des autres, en essayant de lui redonner sa dimension plénière, sa véritable liberté, dans le Salut qui nous est donné par le Christ.

IV

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice car ils seront rassasiés

Fruit du don de force

La béatitude de « ceux qui ont faim et soif de la justice » est peut-être celle qui est la plus difficile à comprendre, sans doute parce que nous n'en vivons pas assez. La béatitude des pacifiques, celle des pauvres, des miséricordieux, des doux, des cœurs purs, sont encore relativement faciles à comprendre. Même la béatitude de ceux qui pleurent : nous la comprenons assez bien… parce que nous pleurons beaucoup ! Mais la béatitude de « ceux qui ont faim et soif de la justice » est particulièrement difficile à saisir, en premier lieu parce qu'il est difficile de bien comprendre ce qu'est la « justice » dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament.

> « À cause de Sion je ne me tairai pas,
> à cause de Jérusalem je serai sans repos,
> jusqu'à ce que sa justice surgisse comme l'aurore[1]… »

Le Chanoine Osty traduit : « jusqu'à ce que sa victoire surgisse comme une clarté » ; toutefois, le terme hébreu *sedhaqah* se traduit par « justice[2] ». Mais sans doute « justice » et « victoire », comme nous le verrons, se rejoignent-elles en Dieu.

---

1. Is 62,1.
2. La Septante, de fait, traduit par *dikaiosunè*, qui veut dire « justice » ; et la Vulgate par *justus*, « le juste ».

Invoquons le Saint-Esprit afin qu'il nous aide à comprendre ce texte de l'Écriture qui, puisqu'il s'agit d'une béatitude, est essentiel à notre vie chrétienne. Nous n'avons pas le droit de dire : « Moi, j'opte pour une béatitude : la douceur ; mais la justice, non ! » Ou : « J'opte pour la miséricorde. » Non, nous n'avons pas le droit de choisir, nous devons vivre *toutes* les béatitudes. Il est évident (nous l'avons dit au point de départ) que chacun d'entre nous peut être en conaturalité plus grande avec telle ou telle béatitude. Cela fait partie de notre sainteté aux yeux de Dieu et un jour, dans le Ciel, nous verrons les « couleurs » différentes des élus. Je ne sais quelle sera la « couleur » de la béatitude des pacifiques, quelle sera la « couleur » de celle des miséricordieux ou de celle des affamés et assoiffés de la justice, mais nous serons tous comme des pierres précieuses, lumineuses, et nous reconnaîtrons en chacun de nous les béatitudes. Car les béatitudes habitent en nous, elles sont notre sainteté, et Dieu nous regarde immédiatement à travers elles. Il ne nous regarde pas autrement !

Nous, nous nous regardons souvent à travers la loi ; mais Dieu nous regarde à travers les béatitudes. Notre sainteté, c'est de vivre de ces béatitudes évangéliques. Or la sainteté, cela « pousse » tous les jours, et ainsi tous les jours nous nous approchons davantage des béatitudes ; et quand nous serons parfaitement « semblables[3] » à Dieu, dans sa sainteté et dans sa gloire, nos âmes auront ces « couleurs » différentes des différentes béatitudes. Je crois que c'est cela qui fait les familles spirituelles, qu'il ne faut pas nécessairement identifier avec les Ordres religieux. Car à l'intérieur du même Ordre il peut y avoir une diversité, et il peut y avoir comme des échanges entre deux Ordres. Ainsi, il peut se faire que dans l'Ordre de saint Ignace, certains soient

3. 1 Jn 3,2.

beaucoup plus proches de l'Ordre de saint Dominique, et inversement, parce qu'ils vivent de la même béatitude, et qu'ainsi ils se retrouvent. Les Ordres religieux sont des *moyens*, alors que les béatitudes évangéliques sont des *fins*. On se retrouve donc au niveau de la finalité. C'est curieux, cette « couleur » divine que les béatitudes donnent à notre âme. Jésus les a toutes, dans la lumière du Verbe, dans la lumière de la Très Sainte Trinité, comme toutes les couleurs de l'arc-en-ciel sont « une » dans la lumière; et Marie, qui est « enveloppée du Soleil[4] », les a également toutes dans la lumière du « Soleil ». Quant à nous, il faut reconnaître que nous nous sentons plus à l'aise dans telle ou telle béatitude...

Si nous faisions une enquête, combien d'entre nous répondraient qu'ils vivent surtout la béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice? Peu sans doute; car, encore une fois, nous n'en vivons pas assez. Qu'est donc cette justice dont nous devons avoir faim et soif?

La béatitude des justes ne se situe pas au niveau de ce que l'on entend ordinairement par « justice » (étant donné la difficulté de la question, je procède ici par voie négative, reprenant en cela la méthode théologique traditionnelle). Quand l'Évangile nous parle de la béatitude des justes, il est bien évident qu'il ne s'agit pas de la vertu de justice telle que nous l'entendons: il ne s'agit pas de la justice sociale, il ne s'agit pas des justices « commutative », « distributive » et « légale ». Il s'agit de quelque chose de beaucoup plus grand; et pourtant ce n'est pas pour rien que le même mot est employé des deux côtés; et c'est peut-être aussi ce qui nous déroute. Car nous sommes assez à l'aise dans la justice. Normalement, l'être humain vertueux est assez à l'aise dans la justice: rendre à chacun ce qui lui est dû, c'est le fondement de toute la morale. Le respect de l'autre et le respect

4. Ap 12,1.

de la loi, nous comprenons cela : ce n'est pas un mystère ! La justice de Dieu, elle, est un mystère qui dépasse complètement notre petite manière de concevoir la justice. Ne projetons pas en Dieu notre manière de concevoir le respect des droits. Car Dieu serait alors limité, puisqu'il y aurait pour lui un « autre » et que les droits s'imposeraient à lui comme de l'extérieur – des droits qu'il aurait lui-même créés. Dieu serait donc lui-même lié à ce qu'il a réalisé… On voit qu'il n'est pas facile de saisir en quoi consiste la justice en Dieu, quand l'Écriture affirme que Dieu est « juste », quand Jésus, s'adressant au Père, lui dit : « Père juste » (en ajoutant immédiatement, remarquons-le : « le monde, lui, ne t'a pas connu[5]… »).

Après avoir rappelé rapidement qu'il ne faut pas confondre la béatitude des justes avec ce qu'est notre justice humaine, relisons quelques textes de l'Écriture. Puis, à partir de là, nous essaierons de comprendre comment saint Augustin, et saint Thomas à sa suite, relie la béatitude de la justice au don de force. À première vue, on ne voit pas très bien le lien ; car la force est une vertu qui se situe du côté affectif et qui vient dominer notre « irascible », alors que la justice est beaucoup plus intellectuelle. C'est encore une vertu liée à l'affectivité, certes, mais qui est beaucoup plus intellectuelle, et plus élevée. Comment se fait-il, alors, qu'il y ait ce lien entre les deux ? Pour le comprendre, il faut d'abord entrer dans le mystère de la justice de Dieu.

Remarquons en premier lieu que nous voyons souvent dans l'Ancien Testament, et même dans le Nouveau, un lien entre la sainteté de Dieu et sa justice (sans qu'elles s'identifient d'une manière absolue). La gloire, la sainteté et la justice sont très liées. C'est peut-être pour cela que, dans le texte d'Isaïe que nous citions en commençant, on a traduit le même mot tantôt par « justice », tantôt par « victoire ». La justice de Dieu manifeste sa gloire, donc sa victoire : on est glorieux

5. Jn 17,25.

quand on est victorieux. Pour nous, la justice n'est pas la même chose que la gloire mais peut-être, en Dieu, justice et gloire vont-elles se rejoindre; peut-être, en Dieu, justice et sainteté vont-elles se rejoindre... Essayons de comprendre, en regardant quelques textes de l'Écriture (il y en aurait beaucoup, et l'on pourrait faire toute une enquête à ce sujet; mais ce n'est pas le but de ces conférences). Il est dit dans Isaïe:

> « Yahvé des armées sera exalté par le droit,
> le Dieu saint se montrera saint par la justice[6]. »

Et dans l'Apocalypse:

> « J'entendis l'ange des eaux qui disait:
> tu es juste, Celui-qui-est, et Celui-qui-était,
> toi le Saint, d'avoir exercé ces jugements[7]. »

La sainteté consiste ici à exercer les jugements, et exercer les jugements c'est bien la justice.

Dans sa grande prière sacerdotale, Jésus s'adresse au Père en lui disant: « Père saint », puis « Père juste[8] ». Vous me direz qu'il s'agit ici de deux aspects différents. En effet, on ne peut pas les identifier purement et simplement; mais ils sont en connexion.

Justice et sainteté sont également unies dans la réponse de l'homme à Dieu. Ainsi, en saint Luc, le Cantique de Zacharie rappelle:

> « le serment que [Dieu] a juré à Abraham notre père,
> de nous accorder que, sans crainte,
> délivrés de la main de nos ennemis,
> nous lui rendions un culte en sainteté et en justice,
> devant lui, durant tous nos jours[9]. »

---

6. Is 5,16. Si le droit est lié à la justice, la « droite » de Dieu, dont il est si souvent question dans l'Ancien Testament, est liée aussi à la justice de Dieu.

7. Ap 16,5.

8. Jn 17,11 et 25.

9. Lc 1,73.

Et dans l'Épître aux Éphésiens, saint Paul nous dit qu'il faut « revêtir l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité[10]. »

On constate donc qu'il y a un parallélisme constant entre justice et sainteté. Mais si nous sommes attentifs à ces textes, et, d'une façon générale, à tous les lieux où l'on parle de la justice dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, nous voyons que la justice est beaucoup plus au niveau du *gouvernement* de Dieu. C'est une chose qui me frappe beaucoup. Saint Thomas, quand il essaie de comprendre ce qu'est la justice de Dieu comparativement à sa sainteté, regarde la sainteté comme la Personne de Dieu: Dieu est Saint, et il est le Dieu « trois fois saint », alors qu'on ne dit pas qu'il est le Dieu « trois fois juste ». Et l'on dit: « Dieu est Amour[11] », « Dieu est Lumière[12] », mais on ne dit pas: « Dieu est Justice », parce que la justice regarde beaucoup plus les *œuvres* de Dieu et son gouvernement, la *manière* dont il gouverne: il gouverne avec *justice.* Il faudrait relire entièrement ici le Psaume 118 (ou 119), qui exalte la Loi de Dieu, et où l'on voit constamment apparaître le point de vue de la justice parallèlement aux préceptes de Dieu, à la Loi:

> « Je te célébrerai d'un cœur droit,
> instruit que je serai des règles de ta justice[13]. »

Là, on voit très bien la différence: les règles de la justice ne sont plus au même niveau que la sainteté; c'est Dieu qui gouverne le monde, et il le gouverne avec « des règles de justice ». Le Psaume continue:

> « Tes décrets, je les observerai,
> ne m'abandonne pas complètement[14]. »

---

10. Eph 4,24.
11. 1 Jn 4,8 et 16.
12. 1 Jn 1,5.
13. Ps 119,7.
14. Ps 119,8.

« Je sais, Yahvé, que tes règles sont justes[15]. »

« J'ai fait serment – et je tiendrai parole –
d'observer les règles de ta justice[16]. »

« Mes yeux se consument pour ton salut,
et pour les paroles de ta justice.
Agis avec ton serviteur selon ta fidélité,
et tes décrets, enseigne-les moi[17]. »

« Tu es juste, Yahvé,
et droit en tes règles.
Tu as prescrit tes ordres selon la justice,
et une plénière vérité[18]. »

Ainsi, décrets, préceptes, règles de justice nous font comprendre la manière dont Dieu gouverne l'univers. Il y a aussi dans l'Écriture cette parole que les Pères de l'Église, et saint Thomas à leur suite, ont souvent reprise : « Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité[19] », c'est-à-dire miséricorde et justice[20]. Et cette autre parole d'un Psaume, qui se réalise pleinement à la Croix :

« Miséricorde et vérité se rencontrent,
Justice et paix s'embrassent[21]. »

À la Croix, la miséricorde « embrasse » la justice, et il y a comme une unité profonde qui se réalise. Jésus, à la Croix, vit pleinement la béatitude de la miséricorde et celle de la justice : elles se rencontrent dans son cœur, dans son amour[22].

---

15. *Ibid.*, 75.
16. *Ibid.*, 106.
17. *Ibid.*, 123-124.
18. *Ibid.*, 137-138.
19. Ps 25,10. Cf. Rm 15,8-9.
20. Voir *Somme théologique*, I, q. 21, a. 4.
21. Ps 85,11. Cf. Ps 89,15.
22. Voir *Le mystère du Christ crucifié et glorifié*, Sarment/éd. du Jubilé, Paris 1996, p. 139 ss. et 182 ss.

Nous pourrions aussi, à travers les « colères » de Dieu décrites avec tant de force dans l'Écriture, spécialement dans l'Ancien Testament, mais aussi dans le Nouveau – celles de la vie apostolique de Jésus[23] – découvrir le mystère de la justice de Dieu, puisque la colère révèle notre désir de rétablir un ordre de justice là où il a été brisé. La colère en effet manifeste nos vulnérabilités à l'égard de la justice non respectée. Les quatre grandes colères de Dieu rapportées dans les onze premiers chapitres de la Genèse doivent nous aider à saisir les quatre grandes vulnérabilités de Yahvé à l'égard d'un ordre de justice brisé par le péché. La théologie des colères de Dieu, si présente à travers l'Ancien Testament – « Quand j'aurai aiguisé mon glaive fulgurant et que ma main saisira le jugement, je retournerai la vengeance contre mes adversaires, et je paierai leur dû à ceux qui me haïssent[24] » –, ne doit-elle pas nous aider à saisir ce grand mystère, très caché, de la justice de Dieu à l'égard des hommes, spécialement à l'égard de son peuple ?

Essayons maintenant de préciser ce qu'est la justice de Dieu. La justice de Dieu est toujours liée à l'ordre de la sagesse. Comme Créateur, Dieu a fait un monde ordonné qui reflète sa sagesse. Le Créateur, en effet, agit avec sagesse, et parce qu'il agit avec sagesse, il met dans le monde un ordre. Cet ordre, Dieu va le maintenir ; et le maintien de cet ordre est une œuvre de justice. C'est là qu'apparaît la justice de Dieu. Dieu a voulu, par sagesse, établir dans le monde une hiérarchie, un ordre, et un ordre étonnant ! Il aurait très bien pu créer le monde autrement (certains philosophes ont eu sur l'univers des conceptions assez particulières...). Certes, il aurait toujours « fait toutes choses avec sagesse[25] » ; mais il

---

23. Voir notamment Jn 2,13 ss. et les lieux parallèles dans les synoptiques (les vendeurs du Temple) ; Jn 8,44 (« Vous avez, vous, le diable pour père... ») ; Mt 23,13 ss. (apostrophes aux Pharisiens).

24. Dt 32,41.

25. Ps 104,24.

aurait très bien pu ne pas établir dans le monde un ordre de causalités secondes. Il aurait très bien pu ne pas faire que la créature soit source d'efficacité, ne pas créer l'homme capable de dominer, capable de réaliser certaines choses, de les organiser autour de lui. Chacun d'entre nous en effet ordonne certaines choses, parce que nous sommes tous des « causes secondes », notre intelligence et notre volonté possédant une certaine autonomie et une certaine liberté.

Dieu a donc voulu qu'il y ait dans l'univers un ordre, et *cet* ordre. Cela, c'est l'œuvre de sa sagesse. La sagesse de Dieu, comme il est dit à plusieurs reprises dans l'Écriture, est présente dans l'univers ; et Dieu a voulu qu'au sommet de la création physique il y ait l'homme et la femme, qui font partie de cet ordre voulu par Dieu. L'homme et la femme apparaissent bien, selon la vision que nous donne l'Écriture de l'univers physique, comme dominant tout[26], comme le chef-d'œuvre de Dieu. Après avoir créé l'homme et la femme, Dieu s'est reposé[27] : c'est significatif !

Cet ordre, Dieu veut le maintenir, et cela relève de sa justice et de sa sainteté. Dieu est « fidèle » à l'égard de ce qu'il a fait. Mais cet ordre qu'il veut maintenir, et qui relève de sa justice, se prolonge dans un ordre beaucoup plus mystérieux : l'ordre de sa prédestination, qui est l'ordre de son amour, l'ordre de l'Alliance, l'Alliance Ancienne et l'Alliance Nouvelle. L'Alliance est l'œuvre de la sagesse de Dieu, c'est un ordre, mais un ordre qui dépasse tout l'ordre créé parce que Dieu a voulu que tout l'ordre créé soit en vue de la communication plénière de son amour. Et la communication *plénière* de l'amour de Dieu se réalise à travers le mystère de la grâce, le mystère de la Nouvelle Alliance.

La justice se trouve donc, au cœur de la Nouvelle Alliance, assumée par la miséricorde. C'est là que nous

26. Cf. Gn 1,26-30.
27. Cf. Gn 2,2.

découvrons la justice dans ce qu'elle a de plus grand : l'œuvre sacerdotale du Médiateur, de Jésus Grand Prêtre, œuvre réalisée par excellence à la Croix. La Croix est une œuvre de justice divine et une œuvre de miséricorde, les deux étant intimement liées. En définitive, c'est dans le mystère de la Croix que nous découvrons d'une manière ultime le mystère de la justice de Dieu, de cette justice qui est comme dépassée, enveloppée par la miséricorde, unie à celle-ci au point qu'on ne puisse plus les séparer. À partir de la Croix du Christ, le chrétien ne peut plus séparer justice et miséricorde. Dans l'Ancien Testament, c'était possible ; mais dans le mystère de la Croix, c'est impossible. C'est cela qui nous fait comprendre l'attitude de Jésus face à la femme adultère[28]. Saint Augustin nous dit qu'il faut être très attentif à cela – parce que c'est peut-être la clé de l'Évangile – : « Ils ne restèrent plus que deux, la misérable et la Miséricorde[29]. » Vous vous rappelez ce passage où l'on voit les Pharisiens amener à Jésus cette femme prise en flagrant délit d'adultère. Jésus a passé la nuit en prière, dans la sainteté ; les Pharisiens, eux, ont passé toute la nuit à chercher comment tendre un piège à Jésus. Et comme ils connaissent bien les mauvaises rues de Jérusalem, ils se sont bien postés ! Ils ont donc pris cette femme en flagrant délit d'adultère, et ils se servent de son péché pour tenter Jésus. Cela, ce n'est pas une œuvre de miséricorde, ni une œuvre de justice ! Les Pharisiens amènent cette femme à Jésus pour l'accuser – pensons à « l'Accusateur » dont parle l'Apocalypse[30] –, ils la lui présentent pour voir s'il va faire une œuvre de justice ou une œuvre de miséricorde. En

28. Jn 8,1-11.

29. *Homélies sur l'Évangile de saint Jean*, XXXIII, 5 (Bibliothèque augustinienne 72), DDB 1977, p. 705. Voir *Sermon 13*,5, in *Sermons sur l'Écriture* 1-15A (Nouvelle bibliothèque augustinienne 5), Brepols 1994, p. 277. *Sermon 302*,14 (*Opera omnia* V, Paris 1841, col. 1390).

30. Ap 12,10.

dialecticiens, les Pharisiens opposent justice et miséricorde. La Loi demande que cette femme soit lapidée. Si Jésus dit qu'il faut la lapider, ils sont prêts à la lapider, et ils la lapideront en face de Jésus; mais Jésus, alors, n'est plus le Sauveur, il applique la Loi et est comme dominé par elle. Si au contraire Jésus ne veut pas qu'on la condamne, il s'oppose à la Loi, et il n'est plus avec Moïse. De même lorsque Jésus fait un miracle le jour du sabbat[31]. L'épisode de la femme adultère est du reste rapporté *après* un miracle opéré le jour du sabbat. Les Pharisiens veulent voir si Jésus va aller contre la Loi de Moïse. S'il va contre la Loi de Moïse, il est condamnable, et doit être lui-même lapidé. Voyez ce dilemme, que Jésus ne veut pas trancher. Jésus ne veut pas donner de réponse (c'est important pour nous; car parfois, à certaines questions, il vaut mieux ne pas répondre). Jésus ne répond pas; il se tait et écrit sur le sable, sans même qu'on sache ce qu'il écrit (on peut faire toutes les hypothèses possibles!). Il prend ses distances. Les autres, qui veulent une réponse immédiate, sont furieux: ils n'avaient pas prévu le silence de Jésus! Et Jésus se relève en disant: « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. » Ils réclament la justice? Jésus la leur renvoie. Seul celui qui est sans péché peut appliquer rigoureusement la Loi. Dans le cas présent, Jésus aurait été le seul à pouvoir « lancer la première pierre », et en le faisant il aurait accompli une œuvre de pure justice: il aurait appliqué la Loi. Oui! Mais prenons garde à la manière dont nous regardons: de l'extérieur ou de l'intérieur. L'application brutale de la Loi n'est pas ce que Dieu demande, parce que Dieu veut que la Loi soit *au service de l'homme*, et n'écrase pas l'homme. La justice de Dieu est au service de sa sainteté, et la sainteté de Dieu, c'est son amour surabondant, la plénitude et la pureté

31. Voir Jn ch. 5; cf. 7,23: « Vous vous irritez parce que j'ai rendu la santé à un homme [...] le jour du sabbat. »

de son amour. La justice est au service de cette sainteté et doit la manifester.

L'application rigoureuse de la Loi, au lieu de sauver, accable. Cette pauvre femme, si on lui avait tout simplement jeté des pierres, cela n'aurait pas arrangé grand-chose ! Jésus ne veut pas, lui qui est sans péché, l'application rigoureuse de la Loi ; et il répond à sa manière, qui est celle de la Croix.

Pour bien comprendre la réponse de Jésus à la femme adultère, il faut en effet regarder le mystère de la Croix. Autrement nous ne comprenons pas, et nous risquons de penser que la justice n'existe plus, que Jésus l'a supprimée, qu'il n'y a plus que la miséricorde. On entend cela de temps en temps ! On voit de bons chrétiens, d'excellents chrétiens, ériger cela en doctrine. C'est faux. Si Jésus n'avait vécu que la miséricorde, il ne serait pas mort sur la Croix ! Il a pris la place de la femme adultère par respect pour la justice du Père.

La miséricorde ne supprime jamais la justice. Si elle la supprimait, il n'y aurait pas cette béatitude : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice » ; il n'y aurait que la béatitude de la miséricorde. La justice de Dieu demeure toujours et elle implique non seulement l'ordre voulu par Dieu, mais aussi l'ordre établi par les hommes quand celui-ci est dans le prolongement de l'ordre voulu par Dieu. Car Dieu veut que l'homme achève, que l'homme complète. C'est en ce sens que la justice des hommes est tout de même impliquée dans cette béatitude, mais non pas en premier lieu. C'est d'abord la justice de Dieu ; mais la justice de Dieu demande de se réaliser à travers la justice des hommes, l'ordre que Dieu a établi demande d'être prolongé dans l'ordre que les hommes établissent.

Jésus peut pardonner à la femme adultère parce qu'il a pris sur lui la réparation, en toute justice. Le mystère de la Croix, c'est Jésus qui porte en face du Père l'iniquité du monde, et qui répare. C'est Jésus face à la justice du Père, portant tous les péchés des hommes pour réparer, car il sait

très bien que l'homme est incapable de réparer, que la justice de Dieu ne peut pas être satisfaite par les hommes. Le respect de la justice de Dieu va jusqu'au mystère de l'Agonie et de la Croix ! Si nous ne voyons pas cela, nous ne saisissons pas ce qu'est la béatitude de la justice. Jésus, à la Croix, vit cette béatitude, et il la vit pleinement. Il la vit à travers l'Agonie et à travers la Croix. C'est rude, la justice ! C'est grand ! La justice de Dieu est une justice d'amour, une justice de paix, mais c'est une justice qui exige que l'ordre voulu par Dieu soit parfaitement réalisé, et soit achevé dans l'amour et la miséricorde. S'il n'y avait plus cette justice, il y aurait un mépris à l'égard de l'ordre voulu par Dieu. L'ordre n'est jamais quelque chose d'ultime, mais l'ordre voulu par Dieu est ce que nous devons garder, ce que nous devons porter, en le dépassant dans l'amour et la miséricorde.

Par là nous commençons à découvrir un peu ce qu'est le mystère de la justice. C'est bien un *mystère* : nous ne l'expliquerons jamais. La justice humaine n'est pas un mystère, et nous pouvons la comprendre ; mais la justice divine, nous ne la comprendrons jamais pleinement. Il faudrait pour cela regarder toutes choses dans la lumière de la sagesse de Dieu et entrer dans le mystère de cette sagesse. Et il faudrait pénétrer dans ce que Jésus a vécu à la Croix, dans ce qu'il a vécu à l'Agonie, pour comprendre comment il a vécu parfaitement la béatitude de la justice. Il a eu « faim et soif de la justice », il en a eu tellement faim et soif qu'il a voulu aller jusqu'au bout, que rien n'a été de trop, qu'il a accepté pleinement le mystère de l'Agonie et de la Croix pour *réparer*.

Qu'est-ce, alors, que cette justice de Dieu, cette justice que Jésus a prise et portée dans son cœur et qu'il a voulu nous manifester à travers le mystère de l'Agonie et de la Croix ? Je regarde ici la justice dernière, celle de la Nouvelle Alliance ; mais on pourrait aussi regarder la justice de Dieu dans l'œuvre du Créateur, notamment

dans le livre de Job. C'est un livre magnifique, qui nous fait comprendre ce qu'est la justice de Dieu : Job s'irrite de voir les injustices, il ne peut pas comprendre... Or Job exprime pour nous quelque chose du cœur humain de Jésus, ce que Jésus a souffert devant toutes les injustices. Si Jésus n'avait été qu'homme, il aurait été comme Job, révolté. Job, en effet, est innocent, Job est parfait, Job a vécu de la plénitude de Dieu, et subitement il voit les injustices s'abattre sur lui, et il ne comprend pas. Il faut souvent relire le livre de Job. C'est un livre poignant, très important pour nous, parce qu'il nous montre qu'il peut arriver qu'on soit blessé par toutes sortes d'injustices et que Dieu garde le silence. Dieu serait donc complice, puisqu'il garde le silence ? Non, Dieu n'est pas complice. Ce que nous, nous comprenons de la justice de Dieu, n'est qu'un aspect : il faut aller plus loin, et c'est ce que Jésus a fait à la Croix. Il a eu soif de la justice du Père en allant jusqu'au bout, en acceptant tout ce que représente l'iniquité du monde. Il l'a prise sur lui en sachant que tout cela pouvait être transformé par l'amour.

La justice de Dieu, dans la Nouvelle Alliance, c'est le primat de l'amour : tout est ordonné à l'amour. La justice des hommes est un ordre en vertu duquel chacun doit recevoir ce qui lui est dû. La justice des hommes consiste à payer toutes ses dettes, à respecter l'autre. Elle règne lorsque chacun est vraiment là où il peut s'épanouir le mieux. C'est déjà beau, c'est déjà grand ! Mais cela ne se réalisera jamais parfaitement, à cause des conséquences du péché ; il y aura toujours des injustices, il y aura toujours des gens qui dépenseront des sommes folles et, à côté, des pauvres qui n'auront pas de quoi manger. Il faut tout faire pour diminuer ces injustices, c'est bien évident ; mais on sait qu'elles existeront toujours, parce que le cœur de l'homme est égoïste, parce qu'il est avare, qu'il veut posséder...

La justice de Dieu ne consiste pas *premièrement* à établir l'ordre. C'est pour cela qu'elle nous déroute tellement! Nous voudrions tellement que Dieu soit un surhomme, qu'il soit simplement un homme parfait qui établit et maintient l'ordre dans l'univers! Si Dieu établissait l'ordre et la justice dans l'univers, s'il était le législateur de l'univers et que, avec sa toute-puissance, il prît de temps à autre le fouet pour renverser les potentats, ceux qui sont trop riches et qui ne pensent pas aux pauvres, nous trouverions qu'il est merveilleux, ce Dieu-là! Car il serait à notre image, et nous le comprendrions. Mais la justice de Dieu n'est pas cela. Il nous faut ici entrer dans le mystère et comprendre, à la suite de Jésus, ce que c'est que d'avoir faim et soif de la justice de Dieu. La justice de Dieu comporte un respect infini à l'égard de la créature spirituelle (le respect fait partie de la justice) et elle fait en sorte que tout soit ordonné à la plénitude de l'amour. Nous commençons alors à comprendre comment cette justice rejoint la sainteté de Dieu et comment, si cette justice est tout ordonnée à la communication plénière de l'amour, Dieu peut permettre certaines injustices, certaines blessures, pour communiquer davantage son amour. Chaque fois que Dieu permet une faute, c'est pour que sa miséricorde surabonde. Voilà la justice de Dieu, voilà cet ordre très mystérieux que Dieu a établi dans la Nouvelle Alliance et qui implique que, parfois, Dieu laisse se faire des choses qui nous blessent et qui, si nous les regardons de l'extérieur, peuvent même nous scandaliser. Job a été scandalisé. Dieu permet cela. Pourquoi? Parce que sa justice n'a pas la même dimension que la nôtre. Sa justice regarde l'éternité, elle est tout ordonnée à l'amour; et parce qu'il en est ainsi, Dieu permet certaines injustices en vue d'une communication plus grande de l'amour.

La justice de Dieu, en définitive, exige que la créature comprenne l'humilité, pour que l'amour soit tout en elle et

qu'elle soit vraiment « à l'image » de Dieu. Ce qui s'oppose le plus à la béatitude de la justice, c'est l'orgueil. Lorsque nous voulons nous exalter et devenir nous-mêmes mesure des autres, et mesure de l'univers, nous sommes dans l'orgueil et c'est cela qui s'oppose le plus au mystère de la justice de Dieu.

La justice de Dieu est sainteté parce qu'elle est entièrement ordonnée à l'amour. Nous commençons alors à comprendre comment cette béatitude nous demande d'avoir « faim et soif » de la justice. Il ne nous est pas demandé d'avoir faim et soif de la pauvreté; il nous est dit: « Bienheureux les pauvres en esprit ». La béatitude qui regarde la justice est la seule où il nous soit demandé d'avoir faim et soif. Cela veut dire que nous devons coopérer à cette justice de Dieu; Dieu nous prend comme coopérateurs, et il veut que nous coopérions à fond. Lorsqu'il s'agit de la béatitude des pacifiques, on doit coopérer à la paix, c'est évident: « Bienheureux les faiseurs de paix ». Mais ici il faut avoir « faim et soif » de la justice, ce qui veut dire que Dieu veut que nous entrions pleinement dans cet ordre voulu par lui, dans cet ordre mystérieux qui est tout ordonné à l'amour; que nous soyons suffisamment grands, magnanimes (la béatitude de ceux qui ont faim et soif nous donne un cœur magnanime), pour ne pas nous arrêter à des choses que nous voyons et qui, si facilement, nous sont un obstacle.

Quand on nous a blessé, « écorché », quand quelqu'un a commis à notre égard une injustice, nous nous y arrêtons en disant: « Tant que cette injustice ne sera pas réparée, je ne le regarderai pas. » Nous réagissons ainsi parce que nous ne sommes pas assez magnanimes, parce que nous n'avons pas assez faim et soif de la justice de Dieu. Avoir faim et soif de la justice de Dieu, c'est entrer profondément dans cet ordre de sagesse, en comprenant que Dieu est *patient.* La justice de Dieu est liée à la patience de Dieu. Nous comprenons alors comment la force est liée à cette béatitude. Car la patience est la manifestation de la plus grande force. Dieu

est patient (c'est dit souvent dans l'Écriture[32]), il ne règle pas tout de suite les comptes. Il les a réglés d'une manière magnifique dans son Fils bien-aimé ! Mais il est patient, et il faut que nous entrions dans cette patience de Dieu et que nous coopérions profondément à cet ordre, qui reste toujours mystérieux. Chacun d'entre nous, là où il est, doit tout faire pour que l'ordre voulu par la sagesse de Dieu soit parfaitement réalisé : ordre naturel, et ordre surnaturel dans l'Alliance Nouvelle. Il faut que chacun d'entre nous ait hâte (la hâte du désir), qu'il ait faim et soif que cette justice soit plénière, en nous et autour de nous. Mais il faut aussi être patient à l'égard des autres ! Nous voudrions toujours que les autres marchent au même rythme que nous ; et s'ils ne marchent pas au même rythme, nous disons qu'ils sont injustes. Prenons garde : Dieu leur demande peut-être autre chose ; il leur demande peut-être une patience autre que la nôtre... Il faut entrer dans le mystère de la patience de Dieu et avoir soif que sa justice, qui conduit à sa sainteté, se réalise pleinement.

Elle est donc difficile, la béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice ! C'est une béatitude qui réclame de nous un cœur grand ; et c'est pour cela qu'elle est le fruit du *don de force*[33]. Il faut avoir un cœur grand (or le don de force nous donne ce cœur grand, magnanime) pour pouvoir vraiment coopérer à la justice de Dieu.

---

32. Voir entre autres Ne 9,30-31 ; Si 18,11 ; Is 48,9 ; Lc 18,7 ; Rm 2,4 et 3,25-26 ; 1 Tm 1,16 ; 2 P 3,9.

33. Commentant cette béatitude, saint Augustin dit : « [Notre-Seigneur] parle de ceux qui sont épris du bien vrai et immuable. Ils seront donc rassasiés de cette nourriture dont le Seigneur a dit : "Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père" (Jn 4,34), en quoi consiste la justice, et de cette eau dont il a dit lui-même que pour quiconque en boira, "elle deviendra en lui source d'eau jaillissant en vie éternelle" (Jn 4,14). » (*Explication du sermon sur la montagne*, p. 26) Et encore : « La force convient à ceux qui ont faim et soif : ils peinent en effet en cherchant leur joie dans le vrai bien et en désirant détacher leur cœur des

Le don de force, qui vient de l'Esprit Saint, fait de nous des êtres unis à la Croix du Christ. C'est le don qui nous permet d'être martyrs. Nous avons tous le don de force parce que nous sommes tous voués au martyre, d'une manière ou d'une autre : c'est la vocation chrétienne, il ne faut pas l'oublier ! Cela fait partie des béatitudes. Le martyre peut être sanglant ou non sanglant : il y a Marie au pied de la Croix – martyre non sanglant – et il y a Jésus crucifié : martyre sanglant. Et il y aura toujours, dans l'Église, le martyre non sanglant et le martyre sanglant.

Le don de force doit nous permettre d'être unis au mystère de la Croix du Christ, avec la grandeur d'âme du cœur de Jésus, la grandeur d'âme du cœur de Marie. La béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice consiste à vouloir faire œuvre commune avec le Christ crucifié, c'est-à-dire à vouloir porter avec Jésus l'humanité d'aujourd'hui devant la justice du Père. Dans le Christ, nous sommes responsables de tous les hommes ; dans le Christ, nous portons l'iniquité du monde, du monde d'aujourd'hui ; et c'est cela, la béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice : vivre le mystère de la Croix avec Jésus, en l'acceptant jusqu'au bout et en comprenant que c'est par la Croix que la sainteté du Père se communique en plénitude, que c'est à la Croix qu'est « accomplie toute justice[34] », que c'est à la Croix que la justice est complètement absorbée par l'amour et par la miséricorde. Il faut accepter de pâtir… C'est l'inverse de l'attitude qui consiste à se rendre

---

biens terrestres et matériels ; c'est d'eux que l'on dit : *Heureux ceux qui ont faim et soif de justice.* » (*op. cit.*, p. 30) Saint Augustin rapproche cette béatitude de la quatrième demande du *Pater* : « La force rend heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés ; prions pour qu'on nous donne aujourd'hui notre pain quotidien, qui nous soutienne et nous fortifie, afin de pouvoir parvenir au parfait rassasiement » (*op. cit.*, p. 115).

34. Cf. Mt 3,15.

à soi-même sa propre justice, c'est-à-dire à revendiquer, à faire valoir ses droits. La Croix, c'est accepter de porter l'iniquité du monde en face de la justice du Père, pour que cette justice puisse s'accomplir pleinement. Il faut que le Père puisse se servir de tous les échecs, de toutes les conséquences du péché, pour communiquer davantage son amour. Cela ne veut pas dire que, dans certains cas, nous ne devions pas faire valoir nos droits et les droits des autres – ceux des autres surtout, en particulier ceux des plus faibles. Quand nous sommes seuls en cause, c'est autre chose ! Mais un père de famille, par exemple, n'est jamais seul en cause, et quelqu'un qui est responsable d'autres personnes n'est jamais seul en cause ; dans certains cas, il doit donc faire valoir ses droits et ceux des autres, dont il est responsable. Cela fait partie de l'exigence de la béatitude des justes ; mais en même temps, il faut dépasser cela et savoir que si les hommes maintiennent des injustices, Dieu est plus fort et plus grand que les hommes, et que sa justice peut se servir même de tout cela pour nous communiquer un plus grand amour.

Mais, encore une fois, il est difficile de vivre de cette béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice, puisqu'il s'agit de dépasser constamment notre vision humaine pour entrer dans la vision de la sagesse de Dieu. Pour cela le don de force nous arme divinement. Un Psaume dit cela admirablement :

> « Ce n'est pas par leur glaive qu'ils conquirent le pays,
> ni leur bras qui les fit vainqueurs,
> mais ta droite et ton bras
> et la lumière de ta face,
> parce que tu les aimais.
> C'est toi, mon Roi, mon Dieu,
> qui décides les victoires de Jacob ;
> par toi nous enfonçons nos adversaires,
> par ton Nom nous piétinons nos agresseurs.
> Ce n'est pas en mon arc que je me confie,

ce n'est pas mon glaive qui me fait vainqueur,
mais c'est toi[35]... »

Les Pères de l'Église ont repris ce Psaume pour nous faire comprendre ce qu'est le don de force ; de même cet autre Psaume :

« Je t'aime, Yahvé, ma force,
Yahvé, mon Roc, ma forteresse et mon libérateur,
mon Dieu, mon Rocher[36]... »

Chaque fois que nous disons que Dieu est notre « Rocher », nous faisons appel au don de force et nous comprenons que c'est la force même de Dieu qui prend possession de nous et qui nous permet d'avoir faim et soif de sa justice. La béatitude de la faim et de la soif de la justice de Dieu fait de nous des athlètes. Le chrétien est un athlète[37], il doit accepter de lutter tout le temps ; il n'y a pas de repos pour lui sur la terre. De temps en temps, par miséricorde, Dieu nous met un peu à l'abri, sous une petite tente... mais cela ne dure pas ! Tant qu'on est sur la terre, on est toujours en lutte. Voilà la béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice : il faut accepter la lutte. C'est la grande béatitude de saint Ignace. Dieu a choisi un chevalier qui était vigoureux, qui n'avait pas peur des blessures, pour faire de lui son homme de combat, celui qui pourrait le suivre jusqu'au bout. C'est vraiment cela que réalise le don de force, en se servant de nos dispositions. Autant que possible, nous devons acquérir la vertu de force, qui s'acquiert dans la lutte et ne peut pas s'acquérir autrement. Nous devons donc l'acquérir ; mais *notre* force n'est rien du tout : il faut être « revêtu de la force d'en haut[38] ». Quand nous sommes revêtus de la force d'en haut, Dieu lui-même devient notre

35. Ps 44,4-8.
36. Ps 18,2-3.
37. Cf. 1 Co 9,24 ss.
38. Lc 24,49.

« Bouclier », notre Rocher, et nous pouvons nous abriter en lui. Et notre Rocher, c'est le Christ crucifié[39] ; notre bouclier, c'est lui. Ainsi, toutes nos luttes sont prises dans les luttes du Christ et peuvent nous aider à vivre de la béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice. Je dis bien *toutes* nos luttes : la lutte contre nos passions, la lutte contre les injustices du monde, tout cela, nous devons l'assumer de l'intérieur, en comprenant que l'ordre de la sagesse de Dieu doit s'établir en nous et que nous devons coopérer à cet ordre au lieu de lutter pour acquérir les vertus. Cela, c'est humain, c'est stoïcien ! Si on est chrétien, on ne lutte pas pour acquérir les vertus, mais pour que l'ordre de la sagesse de Dieu se réalise en nous, pour que la justice de Dieu puisse se manifester en nous, pour que tout dans notre vie soit vraiment ordonné à un amour toujours plus grand.

Toutes nos luttes sont donc liées à celles de Jésus crucifié. Et le don de force nous permet de faire l'offrande de notre vie, si Dieu nous le demande, et d'être témoin de sa justice par le martyre. Il faudrait regarder ici le grand exemple du martyre de la « Mère admirable » et de ses sept fils, au second livre des Maccabées (chapitre 7), et d'autres merveilleux exemples de force que nous donne l'Ancien Testament : Judith, Esther... toutes ces femmes ! Dieu aime nous montrer la force dans les femmes, pour nous faire comprendre, justement, qu'il ne s'agit pas d'une force brutale, qu'il s'agit d'une force d'amour, d'une force qui vient d'en haut. Pensez à cette mère qui assiste au martyre de ses sept fils... Être martyre soi-même, ce n'est pas facile, mais cela va encore ; tandis qu'être présente au martyre de ses sept fils ! Pensez surtout à Marie présente au martyre de Jésus ! Il faut pour cela une force et une grandeur d'âme divines, et il faut avoir soif de la justice. N'oublions pas que c'est pour respecter la Loi que la mère des sept frères est allée jusqu'au bout : il ne fallait pas sacrifier aux idoles, il fallait

39. Cf. 1 Co 10,4.

respecter l'adoration de l'unique vrai Dieu. Le mystère de l'adoration n'est-il pas au cœur même de la justice de Dieu? Ne faut-il pas rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû? Or rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû, c'est l'adorer et reconnaître qu'il est le Premier. Dans l'ordre établi par la sagesse de Dieu, tout doit glorifier Dieu, tout doit glorifier le Créateur, tout doit glorifier le Christ crucifié, dans l'adoration et par l'adoration. Au fond, le martyre, c'est toujours l'adoration qui va jusqu'au bout; c'est reconnaître que Dieu est le Premier. Et c'est cela, le don de force: reconnaître que Dieu est Premier – « Messire Dieu premier servi », comme le disait sainte Jeanne d'Arc – et reconnaître que tout dépend de lui.

Il faudrait maintenant regarder la caricature du don de force, la caricature de la béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice. Ce serait très important, par rapport à certaines idéologies modernes. Je vous rappelle qu'en relevant ces caricatures je ne juge pas les *hommes*, mais leurs *écrits*. Il faut toujours être attentif à cela et, quand on parle de l'athéisme, ne jamais juger l'*homme*. Il faut prier pour lui, l'aimer, parce que c'est un homme, et notre frère; mais on juge ses *écrits*, sans faire de considérations sentimentales...

C'est peut-être Nietzsche qui représente de la manière la plus nette l'humanisation de la béatitude de la justice. Nietzsche a beaucoup de grandeur et il n'est pas facile de bien le comprendre, à cause de la dimension du « tragique » qui est si forte chez lui. Nietzsche, qui exalte la volonté de puissance, veut une justice qu'il réalise lui-même. Il veut être *mesure* d'une nouvelle justice. Il veut que ce soit l'homme, le surhomme, qui réalise cette nouvelle justice. Nietzsche va directement contre l'adoration; c'est peut-être celui qui a le mieux senti que l'adoration nous met directement en dépendance du bon plaisir de Dieu et par là réalise au plus intime de nous-mêmes la justice du Père. Or il ne veut pas de cela. L'adoration, pour lui, est une abdication,

une faiblesse. Il faut que l'homme exalte sa volonté de puissance et sa propre force :

> « Je suis moi-même le *fatum*, et depuis des éternités c'est moi qui détermine l'existence[40]... »
>
> « Ô mon âme ! Je t'ai rendu la liberté sur ce qui est créé et sur ce qui est incréé[41] ! »

Il y a chez Nietzsche une exaltation de soi au-delà du bien et du mal, une exaltation de l'homme au-delà de l'ordre divin. Il faudrait relire ici les textes où il parle de l'ordre de la nature et dit que, lorsqu'on regarde la nature, on voit qu'elle est toujours revêtue de Dieu. Étant revêtue de Dieu, elle nous conduit donc vers Dieu, et c'est pour cela qu'il ne faut pas la regarder mais qu'il faut regarder la ville. Car la ville nous met en présence de quelque chose qui vient des hommes et qui exalte donc l'homme. C'est curieux : l'Écriture demande d'aller au désert pour adorer, et Nietzsche demande d'aller dans la ville pour exalter l'homme ! Quand on lit Nietzsche, on ne peut pas ne pas penser au symbolisme de la tour de Babel : l'exaltation de l'homme qui construit un nouveau monde atteignant le ciel ; et le ciel, c'est la volonté de puissance. Il faut créer un monde nouveau où plus rien ne rappellera Dieu :

> « Nous humaniserons la nature tout en la délivrant de son travesti divin. Nous lui prendrons ce qui nous est nécessaire pour porter nos rêves au-delà de l'homme. Il naîtra une chose plus grande que l'orage, la montagne ou la mer – mais sous la forme d'un Fils d'homme[42]. »

Voilà ce qu'est l'incarnation pour Nietzsche : il faut une nouvelle incarnation, et cette nouvelle incarnation c'est lui,

---

40. *La volonté de puissance*, trad. G. Bianquis, Gallimard 1938, II, p. 389.
41. *Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. M. Betz, Gallimard 1966, p. 205.
42. *La volonté de puissance*, II, p. 374.

c'est l'homme, qui doit la réaliser en réalisant sa propre justice, en réalisant un ordre nouveau.

On comprend alors, si on a saisi le lien entre la justice et la force, ce qu'est pour Nietzsche la caricature de la force au service d'un nouvel ordre : c'est cette force de la volonté, le mépris souverain qu'il a pour les faibles, le mépris souverain de l'obéissance, de la morale – d'une morale kantienne, ne l'oublions pas, une morale assez dégradée, et non pas la vraie morale. Si Nietzsche s'était trouvé devant un saint, peut-être l'aurait-il reconnu, mais il n'a vu chez les chrétiens que des « pratiques » qui diminuaient l'homme et une morale qui, au lieu d'agrandir l'homme, le rapetissait. C'est contre cette diminution de l'homme que Nietzsche se dresse. On pourrait dire, d'une certaine manière, qu'il a « faim et soif de la justice » – et c'est vrai : jusqu'à la folie ! Il a faim et soif de la justice, mais de *sa* justice, d'une justice qui consiste en ce que l'homme se dépasse toujours lui-même, et qui implique que l'homme ne puisse pas avoir d'autre maître que lui-même : il est à lui-même son propre créateur, il se donne à lui-même sa destinée, il se dicte sa destinée et il *est* sa destinée. Il y a là une grandeur, c'est évident ! Nietzsche est magnanime, d'une certaine manière, il est fort ; mais tout cela, au lieu d'être au service de la nouvelle alliance d'amour, au lieu de chercher et de reconnaître l'ordre de la sagesse de Dieu, est ordonné à l'exaltation de l'homme. Il n'y a pas d'amour, mais l'homme qui crée, l'homme-créateur, l'homme qui réalise lui-même sa propre vie. Nous sommes bien là en face d'une caricature de la béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice.

*

(Réponse à une question)

Dans certains cas, ne faut-il pas envisager de recourir à la force pour obtenir ce minimum de justice sans lequel on ne peut pas pratiquer la vertu?

Traitant de la béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice, j'ai essayé de montrer que la justice de Dieu est liée à sa sainteté, et donc qu'il s'agit d'un mystère d'amour au-delà de l'ordre tel que nous le rêvons toujours dans notre monde. Que chacun ait un minimum vital, certes, nous devons tous en avoir le désir; sur ce point, nous sommes tous d'accord. La question que vous posez est de savoir dans quel cas, tout en restant dans la lumière des béatitudes évangéliques, c'est-à-dire pour un chrétien, on doit faire usage de la force. Pour un non-chrétien, c'est un autre problème. On comprend très bien qu'un non-chrétien, de temps en temps, prenne le glaive en disant: « Ce monde est tellement injuste qu'il n'y a plus rien à faire, il n'y a qu'à tout briser! » C'est une réaction humaine; et quand on est en face de quelqu'un qui réagit ainsi parce qu'il a été trop blessé, on ne peut pas juger, on ne peut rien dire... C'est un peu la réaction de Nietzsche, d'une certaine manière: il se trouve devant de telles injustices qu'il brise tout et veut s'ériger lui-même en maître de justice (la volonté de puissance). On ne doit donc pas juger quand on est en face d'un non-chrétien ou de quelqu'un qui a perdu la foi, qui a perdu le sens de la Croix. En effet, quand on a perdu le sens de la Croix, *on n'est plus chrétien*, il ne faut jamais l'oublier. Il y a quantité de gens qui se disent chrétiens, mais qui ont perdu le sens de la Croix et qui sont nietzschéens. La Croix est pour nous sagesse[43]; si la Croix n'est pas pour nous sagesse, nous ne sommes plus chrétiens.

43. Cf. 1 Co 1,18 ss.

Là où le problème devient très délicat, c'est lorsqu'il s'agit d'un chrétien qui veut suivre le Christ, pour qui le mystère de la Croix est sagesse, et qui se trouve devant ces injustices sans voir aucun moyen (selon l'ordre établi) de donner aux pauvres un minimum de pain, un minimum de nourriture. À ce moment-là, le chrétien doit-il prendre le glaive? Le chrétien doit-il proclamer la révolution et en prendre la tête? D'abord, comprenons bien qu'il ne s'agit pas là de principes. Il s'agit là d'un cas extrême. Il n'y a pas de béatitude de la révolution: « Bienheureux ceux qui font les révolutions »!

La question que vous posez est une question de prudence politique, au sens rigoureux. Quand on est dans certains cas extrêmes, que doit-on faire? Je crois qu'on ne peut *jamais* résoudre un problème comme celui-là d'une manière abstraite. On ne peut le résoudre que lorsqu'on est en face de quelqu'un qui vous expose très précisément son cas. On lui dira alors: « Que comptez-vous faire? Si vous voulez uniquement détruire pour détruire, dites-vous bien que la destruction, ce sont les pauvres qui, en dernier lieu, en portent les conséquences; vous allez donc entraîner un désordre encore plus grand. » Si vous êtes sûr (c'est le principe de saint Thomas) qu'en fomentant la révolution vous établissez un ordre meilleur, alors, c'est différent! Mais c'est très difficile! Il faut être sûr qu'on va établir un ordre meilleur; autrement, on augmente le désordre et l'injustice, et ce sont toujours les plus pauvres qui en subissent les conséquences, parce que ceux qui ont suffisamment de biens, suffisamment de possibilités, arrivent à s'en tirer, à s'éloigner pour revenir plus tard. Fomenter la révolution ne va-t-il pas susciter quelque chose d'encore pire? Ce qui est certain, c'est qu'on doit, par tous les moyens, essayer d'augmenter la justice, chaque fois qu'on le peut; être toujours en éveil... Et je crois que c'est beaucoup plus difficile, parce que cela exige de la patience.

Je n'ai pas eu le temps de vous parler de la manière dont saint Thomas traite de la force, en distinguant deux actes de

la vertu de force[44] : il y a l'acte « agressif », celui par lequel on attaque, celui qui fomente la révolution ; puis il y a l'acte qui consiste à pâtir, et saint Thomas dit que c'est celui-ci, l'acte de pâtir, qui est l'acte de force par excellence. Cela ne veut pas dire qu'il faille pâtir en abdiquant tout, mais qu'il faut savoir attendre le moment favorable, pour ne pas être celui qui attaque brutalement et qui risque alors de faire pire que tout. C'est là qu'il faut essayer d'aider ceux qui sont très sensibilisés à ces problèmes ; et il faut être sensibilisé à ces problèmes. Ne pas l'être, c'est triste ! Il faut être sensibilisé à la pauvreté des pauvres et faire tout ce qu'on peut pour les aider. Je parle ici de toute espèce de pauvreté, du reste ; non pas seulement la pauvreté extérieure, mais aussi la pauvreté morale, la pauvreté de l'intelligence. Ne pas pouvoir recevoir l'instruction qu'on serait capable de recevoir, c'est une misère bien plus profonde que la misère matérielle. Toutes ces misères-là, il faut que nous les ressentions, et il faut que nous fassions tout ce que nous pouvons pour essayer d'établir la justice. Je vous disais que la béatitude des justes regarde en premier lieu la sainteté de Dieu, mais elle regarde aussi l'ordre de la nature ; et quand il s'agit d'injustices, il y a un désordre de la nature ; quand les pauvres ne peuvent plus avoir le minimum vital, il y a un désordre dans la nature et cela blesse le cœur de Dieu. Qu'alors notre soif de justice s'enflamme, c'est normal, il le faut. Mais ce n'est pas cela que la béatitude des justes regarde en premier lieu.

À ce moment-là, c'est Judith tuant Holopherne. Faut-il tuer le dictateur ?

Saint Thomas pose nettement le problème[45] : faut-il tuer le tyran ? Dans certains cas, il faut tuer le tyran... mais

---

44. Voir *Somme théologique*, II-II, q. 123.

45. Voir *II Sent.*, *dist.* 44, q. 2, a. 2, ad 5 ; *Somme théologique*, II-II, q. 64, a. 2, c. et ad 2.

il faut être sûr que cela va réussir ! Parce que si vous faites un essai et que cela ne réussit pas, le tyran sera encore plus tyran, et vous aurez donc fait du mal aux autres. C'est, au sens rigoureux, une question d'« épikie » (l'*épikeia* aristotélicienne) : en fonction des circonstances, en fonction des moyens qu'on a, il faut voir si on sera capable d'arriver à tel but, de maintenir un ordre nouveau où il y aura vraiment une nouvelle justice ; sinon, par prudence politique, on n'a pas le droit d'engager quelque chose.

Ce qu'il faut avant tout, c'est n'avoir qu'un unique but : sauver les hommes de leur misère en acceptant d'être soi-même le premier offert en victime. Et il faut être sûr que le tyran est vraiment un tyran, qu'il ne s'occupe absolument pas de la misère du monde, de la misère des pauvres, qu'il ne fait absolument rien *alors qu'il pourrait faire quelque chose* ; car dans certains cas il ne peut rien faire, il est comme « ligoté » en fonction de circonstances particulières. Dans ce cas, le supprimer ne servira à rien, puisque le suivant fera exactement la même chose. Pensez aux pays sous-développés, qui dépendent économiquement des grandes puissances et chez qui, à cause de cela, le pouvoir politique est pratiquement nul, parce qu'aujourd'hui le pouvoir politique dépend de la force économique. Si la force économique est nulle, le pouvoir politique est nul ! C'est le tragique du monde d'aujourd'hui… Ce tragique, nous le comprenons, nous le voyons bien, mais ce que nous pouvons faire n'est que peu de chose, tant l'organisation économique est puissante et forte. Mais en même temps, cela nous permet de vivre de la béatitude de ceux qui ont faim et soif de justice, parce que ce n'est pas tant de la réalisation qu'il s'agit, que de notre union profonde avec le cœur du Christ crucifié. Je crois que le chrétien, aujourd'hui, comprend très souvent qu'il n'a plus qu'une seule chose à faire pour sauver son frère : c'est d'être uni à la Croix de Jésus, parce que le carcan de la puissance économique est tel qu'il ne peut plus grand-chose…

V

Bienheureux les doux car ils recevront la terre en héritage

Fruit du don de conseil

Essayons de comprendre la signification de cette douceur qui nous est présentée comme une béatitude.

Remarquons en premier lieu que très souvent, dans l'Écriture, douceur et humilité sont mises en parallèle. Souvent, du reste, il y a une double traduction : ainsi, dans de nombreux passages où la traduction d'Osty dit « humble », la Vulgate dit « doux ». Par exemple, dans le Psaume 37 : « Les humbles posséderont le pays et d'une grande paix ils auront les délices[1] », la Vulgate dit : *Mansueti haereditabunt terram*, « les doux hériteront de la terre », ce qui est directement repris dans les béatitudes : « Heureux les doux, parce qu'ils hériteront de la terre » – avec cette différence que, dans le Psaume, il ne s'agit pas d'une béatitude. Il s'agit simplement d'une affirmation qui nous renvoie à la promesse faite à Abraham : « Tout le pays que tu vois, je le donnerai à toi et à ta postérité pour toujours[2]. »

---

1. Ps 37,11 ; voir aussi Ps 25,9 : « Il enseigne son chemin aux humbles. » La Vulgate dit : « aux doux ».

2. Gn 13,15.

Cette terre de Canaan promise à Abraham, c'est bien la terre promise aux doux. Non pas qu'Abraham soit considéré comme l'homme le plus doux, mais parce qu'il est père. À Abraham a été promise une postérité, et c'est à Abraham comme père, à la douceur d'Abraham comme père, qu'est promise la terre de Canaan.

Dans l'Ancien Testament, celui qui, par excellence, est humble et doux, c'est Moïse :

> « L'homme qu'était Moïse était très humble
> [la Vulgate dit : très doux],
> plus humble [plus doux] qu'aucun homme
> à la surface de la terre[3]. »

En Moïse se trouve la force, et aussi la douceur et l'humilité. Dans l'Ancien Testament, l'humilité et la douceur caractérisent les *serviteurs* de Dieu. Dans le Nouveau Testament, on peut dire qu'elles caractérisent les *enfants* de Dieu : « Prenez mon joug sur vous et recevez mes leçons, parce que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos âmes[4]. » C'est bien la petitesse évangélique qui réclame cette humilité et cette douceur.

Et si nous nous reportons à la parabole de l'enfant prodigue[5], nous voyons que la douceur caractérise le père : c'est le père qui fait miséricorde avec tendresse et douceur.

Nous voyons donc que la douceur caractérise à la fois le *serviteur* de Dieu, l'*enfant* et le père. Il est assez étonnant de voir qu'il y a là quelque chose de commun à l'attitude du serviteur, à celle de l'enfant et à celle du père ; car, du point de vue humain, ces trois attitudes sont très différentes, elles sont même presque opposées. Le serviteur et l'enfant, ce n'est pas du tout la même chose. Quant au père et à l'enfant,

---

3. Nb 12,3. Cf. Si 45,4, où il est dit de Moïse : « Pour sa fidélité et sa douceur [Dieu] le consacra, il le choisit d'entre toute chair. »

4. Mt 11,29.

5. Lc 15,11-31.

ils ne sont pas opposés, mais ils sont relatifs l'un à l'autre. Et voilà que la douceur fait l'unité. Et la douceur est aussi en Dieu : « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux » (ou « bon », selon les traductions[6]). La douceur se trouve en Dieu comme en sa source première.

Mais qu'est-ce que la douceur ? Douceur, tendresse, humilité, tout cela se tient ; cependant la douceur a quelque chose de caractéristique. Ce n'est pas la même chose de dire « tendresse » et de dire « douceur ». La tendresse exprime peut-être davantage un geste, et la douceur davantage l'intériorité. Pour être tendre il faut être doux, et la tendresse exprime la douceur à l'extérieur. Quant à l'humilité, elle est liée à la douceur, c'est certain. Je dirais que, pour être doux, il faut être humble[7] ; mais parfois on peut être humble sans être doux... La douceur n'exprimerait-elle pas une modalité particulière de l'humilité ? Qu'est-ce donc que la douceur ?

Regardons la caricature de la douceur : nous commençons alors à comprendre. La caricature de la douceur, c'est une attitude mièvre, un manque de force[8], l'attitude de celui qui veut être d'accord avec tout le monde pour éviter les

---

6. Ps 34,9. Cf. Ps 86,5. Commentant ce verset qui, dans le latin de la Vulgate, dit : « Toi, Seigneur, tu es suave et doux », saint Augustin s'interroge : « Que signifie : tu es doux ? » Et il répond : « Cela veut dire : tu me supportes jusqu'à ce que tu me rendes parfait » (*Commentaire du Psaume 85*, selon la Vulgate).

7. « La douceur, écrit saint Grégoire de Nysse, accompagne l'humilité. Les deux sont liées : l'humilité est la mère de la douceur. Si tu fermes la porte à l'orgueil, la colère ne trouve pas d'entrée » (*Les béatitudes*, trad. J.-Y. Guillaumin et G. Parent, coll. « Les Pères dans la foi », Desclée de Brouwer 1979, p. 45).

8. Là encore, écoutons saint Grégoire de Nysse : « Pourquoi le Verbe de Dieu proclame-t-il la douceur bienheureuse ? Il ne me semble pas indiqué de comprendre sans discrimination sous le nom de cette vertu tout ce qui se fait avec douceur, si on entend par ce mot le flegme et l'indolence. Le coureur mou n'est pas plus doux que celui qui le devance ; dans un pugilat, le plus lent ne remporte pas la victoire. Quand nous courons pour la récompense promise à notre vocation de chrétiens,

luttes et qui, dans ce but, abdique constamment. Certains croient que la douceur, c'est l'abdication, l'abdication de tout; que la douceur consiste à être un « mollusque » qui prend toutes les formes possibles, qui se conforme à toutes les situations particulières dans lesquelles il se trouve. Mais cela, ce n'est pas du tout la douceur! C'en est la caricature.

Quel est maintenant l'opposé de la douceur? C'est la dureté. Celui qui est dur, celui qui violente, celui qui s'oppose, qui attaque, celui-là est l'opposé de la douceur. Il est beaucoup plus facile pour nous de comprendre la caricature et ce qui s'oppose à la douceur, parce que c'est beaucoup plus psychologique, et que ce qui est psychologique, nous le comprenons très bien. Mais la douceur elle-même est comme un très grand secret, le secret du *cœur*, quelque chose qui est très intérieur et qui exprime un amour dans sa ferveur et son jaillissement premiers. J'allais presque dire que la douceur est comme le « duvet » de l'amour...

Un amour dans son jaillissement premier, un amour qui est fervent, est nécessairement doux. Quand un amour n'a plus sa ferveur première, il risque toujours un peu de se durcir. Nous avons tous connu ce qu'est la douceur quand nous avons commencé à aimer. Dans ce premier jaillissement de l'amour, on peut expérimenter la douceur aussi bien à l'égard d'un plus

---

saint Paul nous exhorte à nous hâter: "Courez de façon à remporter la victoire" (1 Co 9,24). Lui-même avançait d'un pas ardent, oubliant ce qui était derrière lui (Ph 3,13) [...]. Veux-tu connaître le style de Paul au pugilat? Regarde les blessures de son adversaire, compte les coups reçus par ce dernier (cf. 2 Co 11,23-25), considère les blessures des vaincus. Tu n'ignores pas quel adversaire il combat dans sa chair, qu'il frappe, qu'il flagelle par la continence, qu'il mortifie par la faim, la soif, le froid, la nudité [...]. Si saint Paul a un style vif, prompt, léger, si David allonge la foulée pour attaquer ses ennemis (Ps 18,37), si le Bien-Aimé du Cantique est comparé à la gazelle qui saute par-dessus les montagnes et bondit par-dessus les collines (Ct 2,8) – il serait possible de citer beaucoup d'autres exemples où la vivacité prend le pas sur l'indolence –, pourquoi le Christ loue-t-il la douceur et la dit bienheureuse et digne de récompense? » (*op. cit.*, p. 42-43).

petit que soi, qu'à l'égard d'un plus grand que soi. Un père peut connaître la douceur à l'égard de son fils; mais il peut connaître aussi la douceur de son fils, et en être très ému parce que cela lui fait découvrir que son enfant l'aime. De même, la douceur du père à l'égard de l'enfant fait découvrir à l'enfant que le père l'aime. Il y a là quelque chose qui est propre à la ferveur de l'amour. L'amour dans sa source, c'est la douceur. C'est peut-être pour cela que c'est si difficile à exprimer. C'est si difficile d'exprimer l'amour! Et l'amour dans sa source est peut-être ce qu'il y a de plus difficile à exprimer. C'est quelque chose qui nous échappe presque.

Le serviteur, nous l'avons vu, doit être doux. Qu'est-ce que cela veut dire? Le serviteur doit être doux dans son obéissance, il doit être doux dans sa réceptivité à l'égard de celui qui a autorité sur lui. Il doit être doux en étant lié, dans la confiance, à celui qui lui donne un ordre. Cette « huile » de la douceur permet au lien qui existe entre celui qui commande et celui qui obéit d'être plus immédiatement vécu dans l'amour, et elle en exprime toute la force et la souplesse.

L'enfant, lui, doit être doux dans sa confiance à l'égard de sa mère et de son père. Par la douceur il exprime que sa confiance est totale et qu'il est lié dans l'amour, que dans l'amour il est « un » avec sa mère, avec son père.

Quant au père, lorsqu'il fait un geste de miséricorde, il le fait, en tant que père, dans la douceur. En le faisant dans la douceur il veut montrer qu'il n'abdique pas l'autorité, mais qu'il ne veut pas s'imposer, et qu'il veut descendre « plus bas ». Quand on fait un geste de miséricorde dans la douceur, on descend plus bas que celui qui est tombé. Il y a en effet deux manières de faire miséricorde: une manière un peu brutale, qui secoue celui qui est dans la misère; et une manière infiniment douce, qui consiste à descendre plus bas, pour ne pas heurter celui qui n'en peut plus, celui qui est terrassé. On descend plus bas que lui pour le prendre, pour le porter.

On comprend que la douceur regarde à la fois l'enfant, le serviteur et le père, puisque c'est l'attitude de l'amour dans sa ferveur première qui donne cette souplesse extraordinaire. Si l'amour est vraiment ce qu'il y a de plus vital en nous, si c'est l'amour qui manifeste ce qu'il y a de plus fort et de plus vivant en nous, on comprend que ce soit l'amour qui nous donne cette souplesse merveilleuse dans la force. C'est peut-être cette souplesse qui est le secret de la douceur. Quand on est fatigué, on n'a plus la même souplesse, parce qu'on a seulement la force de « tenir » et de continuer la lutte. Il faut avoir un certain recul pour être souple et pour être doux; et il faut une vitalité intense. Il faut donc que le « premier amour[9] » garde toute sa ferveur pour que l'amour puisse s'exprimer dans la douceur.

On comprend alors que la douceur implique l'humilité; parce que, quand on aime, on est relatif à l'autre. N'est-ce pas cela, le secret de l'humilité: accepter d'être relatif à l'autre, d'être dépendant de lui? Être relatif à l'autre, c'est bien être dépendant de lui. Et être humble, c'est justement accepter d'être à la dernière place, de ne pas être premier. L'amour implique cette humilité, et répondre à l'amour implique la douceur. Pour que l'amour puisse tout prendre, il faut cette humilité du cœur; et ce qui permet de répondre à l'amour, c'est la douceur.

Après avoir essayé de préciser un peu ce qu'est la douceur, regardons quelques grands aspects de la douceur dans le mystère de Marie, dans le mystère de Joseph, dans le mystère de Jésus.

Le cœur immaculé de Marie est infiniment doux. Ici, c'est la douceur de la mère. Qu'une mère soit douce, c'est facile à comprendre, plus facile à comprendre que lorsqu'il s'agit d'un père. Pourtant il y a des trésors de douceur dans le cœur d'un père, mais ils sont plus cachés. On comprend

9. Ap 2,4.

que la maternité de Marie, son cœur maternel, ait une douceur extraordinaire. Pensons à la douceur de Marie à Noël, à l'égard de l'Enfant Jésus. C'est merveilleux de voir la douceur d'une mère à l'égard d'un tout-petit, parce qu'il est fragile. Les autres ne savent pas à quel point il est fragile, mais la mère le sait, elle qui est tellement liée à ce tout-petit! Si cela est vrai de toute mère, quelle ne sera pas la douceur de Marie à l'égard de l'Enfant Jésus! La liturgie chrétienne a commencé à Noël, avec les gestes de Marie à l'égard de l'Enfant Jésus. La liturgie chrétienne implique donc une très grande force et une très grande douceur, parce que c'est une liturgie de l'amour, une liturgie de la présence. La première manifestation du mystère de l'Incarnation, c'est la petitesse de l'enfant; or la petitesse de l'enfant, c'est bien la douceur de Dieu qui se manifeste à nous[10]. Et cette douceur de l'Enfant Jésus appelle la douceur de Marie.

Regardons maintenant Marie à la Croix. Là, l'œuvre de l'Esprit Saint est beaucoup plus manifeste encore. Être

---

10. « Ce petit au corps menu, dit saint Léon le Grand dans l'un de ses sermons, c'est le Seigneur et le Maître du monde; il est contenu dans le sein de sa Mère, lui qu'aucune limite ne renferme, et cet abaissement même est le remède à nos blessures [...]. Ce n'est pas sans raison que les trois mages, guidés par la clarté d'une nouvelle étoile jusqu'à Jésus pour l'adorer, ne le virent pas en train de commander aux démons, de ressusciter les morts, de rendre la vue aux aveugles [...], ni d'exercer aucunement sa puissance divine: ils trouvèrent un enfant silencieux, tranquille, confié aux mains de sa mère; en lui n'apparaissait aucun indice de son pouvoir: il ne montrait qu'un prodige, et un grand, son humilité même. Le seul spectacle de cette enfance sacrée à laquelle se prêtait Dieu, le Fils de Dieu, offrait aux yeux l'enseignement qui devait être proclamé à toutes les oreilles [...]. Toute la victoire du Sauveur, cette victoire qui a subjugué le monde et le démon, a commencé par l'humilité et s'est achevée dans l'humilité. Il a inauguré ses jours prédestinés dans la persécution et les a terminés dans la persécution. À celui qui n'était qu'un enfant n'a pas manqué l'occasion de souffrir, à celui qui devait un jour subir la Passion n'a pas manqué la douceur de l'enfance: le Fils unique de Dieu a voulu mettre sous le signe d'un même abaissement de sa majesté, et sa naissance d'homme, et sa mort par la main des hommes. » (*Septième*

doux dans la joie, cela va, parce qu'on a du recul. Mais être doux dans la lutte, c'est vraiment l'œuvre de l'Esprit Saint; parce que, dans la lutte, on répond normalement par la force: quand vous êtes attaqués, instinctivement vous répondez par la force. Il ne peut en être autrement. Et l'on sait toutes les violences qui se déchaînent aujourd'hui. Toutes ces violences émanent de gens qui n'en peuvent plus. Ce sont des cris d'alarme... On aimerait certes que leur détresse se traduise d'une autre manière, mais, de fait, elle se traduit de cette manière-là; et on ne doit pas juger de l'extérieur: on doit essayer de comprendre la détresse qui se traduit par ces gestes de violence.

Cette violence nous fait mieux comprendre, par contraste, comment Marie, à la Croix, a répondu par la

---

sermon pour l'Épiphanie du Seigneur, dans *Sermons* I, coll. « Sources chrétiennes » n° 22, Le Cerf 1949, p. 247-249) « Rien pourtant ne lui manque de la gloire qu'il a en lui-même et avec le Père et l'Esprit Saint, car la nature de son essence suprême et éternelle n'admet ni diminution ni changement. Mais, à cause de notre faiblesse, il s'est rabaissé lui-même pour ceux qui ne pouvaient se hausser jusqu'à lui, et il a couvert d'un voile charnel la splendeur de sa majesté, que notre regard n'aurait pu supporter. Il dit même qu'il s'est anéanti, comme s'il s'était vidé de sa propre puissance, lorsque, dans cet abaissement qui lui a permis de nous venir en aide, il s'est mis non seulement au-dessous de son Père, mais même au-dessous de lui-même... » (*Cinquième sermon pour Noël, op. cit.*, p. 115).

De son côté, saint Bernard nous dit: « Il était incompréhensible et inaccessible, invisible et parfaitement insaisissable à la pensée, mais il a voulu être compris, être vu, être saisi par la pensée. Comment? direz-vous. En se couchant dans la crèche, en reposant au giron de la Vierge [...], en se laissant clouer à la Croix [...]. À travers toutes [ces actions], il est mon Dieu. [...] J'estime que rien n'est plus recommandable que de se remémorer toute la douceur de ces événements. [...] C'est cette même douceur que Marie a puisée dans les hauteurs pour la déverser sur nous. Dans les hauteurs, en effet, au-dessus des anges eux-mêmes, elle a reçu le Verbe du cœur même du Père... » (*Sermon dit « L'aqueduc »*).

De bien des manières les Pères de l'Église ont souligné la douceur de Dieu s'incarnant pour « s'accommoder », « s'adapter », à la faiblesse des hommes: « En descendant parmi les hommes [...], le Christ s'est anéanti lui-même à cause de son amour des hommes, pour pouvoir être

douceur, sans rien abdiquer: *Stabat Mater*. Elle est *debout*, mais elle répond par la douceur à chacun des coups des bourreaux, à chacun des blasphèmes, à chacune des paroles violentes adressées à Jésus. Marie reçoit tout dans son cœur, dans la douceur de son cœur. C'est vraiment à la Croix qu'elle vit de la béatitude des doux, et c'est à la Croix qu'elle « hérite de la Terre », que la « Terre » lui est donnée. La « Terre », c'est Jésus Crucifié, c'est l'Agneau, c'est la blessure de l'Agneau. Et elle lui est donnée grâce à sa douceur. Si Marie n'avait pas eu cette douceur, si elle avait répondu par la violence, Marie n'aurait pas « possédé la Terre ». Il faut saisir cette douceur dans le cœur de Marie au milieu de la lutte extrême de la Croix. C'est en raison de son amour toujours actuel et toujours fervent, de cet amour toujours renouvelé par l'Esprit, qu'il y a cette douceur dans son cœur, à la Croix.

---

compris par les hommes. [...] Voulant s'accommoder pour un temps à la faiblesse de ceux qui ne peuvent soutenir l'éclat et la gloire de la divinité, il se présente à eux dans une chair, et on peut parler de lui en termes corporels... » (ORIGÈNE, *Contre Celse*, IV, 15). Et encore: « Il ne convenait pas à la nature divine du Christ de recevoir le sang et la chair, mais en notre faveur il a reçu ce qui ne lui convenait pas. Il le faisait pour nous rendre ses intimes, nous qui étions devenus des étrangers par le péché. [...] Les enfants ne peuvent pas comprendre les discours trop élevés. [...] En faveur de ces enfants, il s'est donc incarné. [...] Il dit ce que les enfants peuvent comprendre. Or tous les hommes sont des enfants en comparaison de la perfection du Verbe... » (*Homélies sur Isaïe*, VII, 1).

De son côté, saint Irénée dit que « le Verbe de Dieu [...] s'est fait Fils de l'homme pour habituer l'homme à recevoir Dieu, pour habituer Dieu à habiter dans l'homme selon qu'il a plu au Père » (*Adversus Haereses*, III, 20,2, trad. F. Sagnard, coll. « Sources chrétiennes » n° 211, p. 345). Voir aussi III, 17,1 et 2, p. 303-305 (à propos de la descente de l'Esprit Saint sur le Christ au Jourdain): « C'est ce même Esprit qu'il a promis par les prophètes de répandre dans les derniers temps sur [...] ses serviteurs et ses servantes (cf. Jo 3,1-2). Voilà pourquoi cet Esprit est aussi descendu sur le Fils de Dieu devenu Fils de l'homme, s'habituant avec lui à habiter dans le genre humain, à « se reposer » (Is 11,2) parmi les hommes, à habiter dans l'œuvre modelée par Dieu – opérant en ces hommes la volonté du Père et les renouvelant de leur vétusté dans la nouveauté du Christ. [...] Telle est donc la raison pour laquelle le Seigneur, lui aussi, nous a promis d'envoyer le Paraclet: c'est pour nous "adapter" à Dieu. »

Regardons aussi Joseph, regardons la douceur de cet homme en face de circonstances et de situations qui étaient très rudes pour lui, et même incompréhensibles. C'est très difficile d'être doux quand on est en face de choses incompréhensibles, parce que notre intelligence répond souvent par une certaine impatience. Nous *voulons savoir*, et nous sommes impatients de savoir. C'est pour cela que, quand on est en face de choses incompréhensibles, très facilement on s'irrite. C'est normal, humainement parlant; mais Dieu demande un dépassement. Nous voyons alors la douceur de Joseph quand l'Ange lui dit de ne pas hésiter à garder Marie auprès de lui[11]. À ce moment-là se réalise la seconde vocation de Joseph. Il a d'abord choisi Marie dans la joie; là, c'était normal qu'il y ait la douceur. Un fiancé est toujours doux pour sa fiancée, parce que c'est le « premier amour ». C'est ensuite que cela devient plus difficile. Cet « ensuite », pour le cœur de Joseph, c'est lorsqu'il se trouve devant une situation qu'il n'avait pas prévue, une situation incompréhensible pour lui. Il ne juge pas Marie; mais il se juge lui-même incapable de dépasser cette situation et d'y répondre. Nous voyons là la douceur de l'époux en face du message de l'Ange: Joseph ne discute pas, et son premier amour est repris avec une nouvelle intensité. La douceur est victorieuse de toutes les incompréhensions; elle est victorieuse des situations imprévisibles, incompréhensibles, et permet de répondre avec un amour plus grand. Voilà la douceur du cœur de Joseph, la douceur de l'époux.

Mais c'est surtout dans le cœur du Christ que nous découvrons la douceur: « Chargez-vous de mon joug, et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur[12]. » C'est bien dans le *cœur* du Christ que nous découvrons cette béatitude des doux; c'est donc quelque chose de secret, et c'est la *source*, pour nous, de toute véritable douceur.

---

11. Cf. Mt 1,20.
12. Mt 11,29.

Quand Jésus dit qu'il est « le Bon Pasteur », nous voyons bien que sa manière d'exercer l'autorité est celle du *Bon* Pasteur. C'est la douceur du Pasteur qui « connaît ses brebis[13] » et qui leur donne la liberté. Et la douceur du Bon Pasteur s'exprime dans le fait que Jésus se dise « la Porte[14] ». Avant de dire qu'il est le Bon Pasteur, il dit qu'il est la Porte. C'est peut-être là que nous saisissons le mieux comment celui qui a l'autorité peut exercer cette autorité dans la douceur, parce que, tout en étant celui qui gouverne, il est serviteur. Quand Jésus se dit Porte, il se dit serviteur. Il est là pour apporter la liberté aux brebis. Et on ne peut exercer l'autorité avec douceur que si on accepte d'être le plus petit, le plus « serviteur » : la Porte, la Porte des brebis...

L'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem est un moment étonnant. Car Jésus sait très bien ce qu'il y a dans le cœur de cette foule ; il sait que cette foule, quelques jours plus tard, criera : « Crucifie-le ![15] » Il pourrait alors, dans sa prudence humaine, se dire : « Ce n'est pas la peine de répondre à cette foule : elle est lâche, elle est faible, elle ne sait pas ce qu'elle veut. » Mais Jésus n'agit pas ainsi. La douceur consiste à ne pas éteindre la dernière petite lumière (« il ne brisera pas le roseau cassé, il n'éteindra pas la mèche qui faiblit[16] »). Jésus ne veut pas étouffer, dans le cœur de ceux qu'il aime, de son peuple, cette dernière petite lumière de vérité. Ce peuple vient au-devant de lui parce qu'il a vu, constaté la résurrection de Lazare. Ce peuple sait ce que les grands prêtres et le Sanhédrin ont décidé ; et il veut exprimer, à sa manière, son amour pour Jésus. Ce dernier moment de fidélité du peuple d'Israël est une des choses les plus étonnantes de l'Évangile.

---

13. Jn 10,14.
14. Jn 10,7.
15. Jn 19,6.
16. Is 42,3.

Ce peuple proclame Jésus Roi, et Jésus répond à sa manière. Il répond en prenant le petit d'une ânesse, en s'asseyant dessus et en allant au-devant de son peuple. C'est dans la douceur qu'il répond, réalisant ainsi la prophétie de Zacharie, cette prophétie qui annonce à « la fille de Sion » la douceur de son Roi[17]. Ce Roi est Bon Pasteur; et au moment où on le proclame Roi, il veut, sachant la faiblesse de son peuple, répondre dans la douceur.

Mais c'est surtout au moment de la lutte que nous est révélée la douceur du cœur de Jésus. Au moment de son arrestation, face à Judas... Ce n'est pas facile, de se trouver face à Judas escorté de cette troupe. D'un point de vue humain, Jésus aurait pu répondre à Judas en lui montrant combien son acte de trahison était terrible. C'est sans doute ce que nous aurions fait. Nous savons en effet combien il nous est difficile d'être doux en face d'une véritable trahison, celle d'un ami à qui nous avons fait confiance et qui brise le lien d'amitié. Jésus répond par la douceur, et il montre que cette réponse de douceur n'est pas une faiblesse. Jean, qui a si bien saisi la douceur du cœur du Christ, et sa profondeur, le souligne: il terrasse ceux qui sont là, en face de lui[18]; et en même temps il se livre. Contemplons ce geste de douceur de Jésus, qui accepte d'être ligoté par ces brigands...

Contemplons aussi la douceur du cœur de Jésus face à Pilate, qui représente l'autorité. Jésus déclare qu'il est Roi; il le fait avec une très grande force, pour montrer que son royaume existe, mais aussi que ce royaume n'est pas de ce monde. Il fait comprendre à Pilate qu'il y a en lui une autorité

---

17. Cf. Za 9,9-10 : « Jubile de toute ton âme, fille de Sion ! Acclame, fille de Jérusalem ! Voici que ton Roi vient à toi ; il est juste et victorieux, humble et monté sur un âne, sur un ânon, petit d'une ânesse. D'Éphraïm il supprimera les chars, et les chevaux, de Jérusalem ; l'arc de guerre sera supprimé. Il annoncera la paix aux nations... »

18. Cf. Jn 18,6.

que Pilate ne connaît pas, et qu'il est venu « rendre témoignage à la Vérité[19] » dans la douceur, mais aussi dans la force. L'une n'exclut pas l'autre – bien au contraire!

Mais c'est peut-être quand Jésus réalise son œuvre sacerdotale que nous découvrons de la manière la plus profonde le mystère de la douceur de son cœur. Il serait beau de regarder tout le mystère du sacerdoce du Christ dans la lumière de la béatitude des doux; car ce qui caractérise le sacerdoce du Christ, le sacerdoce de Celui qui a reçu du Père toute autorité, c'est bien ce mystère de douceur.

Tout le mystère de la Croix s'achève dans le coup de lance. C'est la plus grande des passivités que Jésus connaît en tant que Victime; il l'a acceptée par avance, et toute l'Écriture s'achève là. Or le coup de lance, qui brise le cœur de Jésus, nous fait découvrir la douceur infinie de son cœur[20]; et c'est bien là, à travers l'état de victime de l'Agneau, que nous voyons ce qu'il y a d'ultime dans le mystère du sacerdoce du Christ[21]. C'est la grande vision de

---

19. Jn 18,37.

20. « Pour moi, dit saint Bernard, ce qui me manque par ma faute, je le tire tardivement des *miséricordieuses entrailles* du Seigneur (cf. Lc 1,78), et elles sont percées d'assez de plaies pour que l'effusion se produise. Ils ont percé ses mains, ses pieds et, d'un coup de lance, son flanc; par ces trous béants, je puis humer *le miel de ce roc, et l'huile qui coule de sa pierre très dure* (Dt 32,13), c'est-à-dire *voir et goûter la douceur du Seigneur* (Ps 34,9). [...] Le clou qui pénètre en lui est devenu pour moi une clef qui m'ouvre le mystère de ses desseins. Comment ne pas voir à travers ces ouvertures? Les clous et les plaies crient qu'en la personne du Christ Dieu se réconcilie avec le monde. Le fer a transpercé son âme et touché son cœur, afin qu'il sût compatir à ma nature vulnérable. Le secret de son cœur paraît à nu dans les plaies de son corps; on y voit ce mystère d'infinie bonté, *cette miséricorde de notre Dieu qui l'a fait venir à nous du haut du ciel* (Lc 1,78). Rien mieux que ces plaies ne pouvait faire éclater en pleine lumière la douce pitié de notre Seigneur... » (*Sermon* 61 *sur le Cantique des cantiques*)

21. Dans son *Commentaire de l'Épître aux Hébreux* (ch. 9, leçon 1), saint Thomas dit que « la manne représente la *douceur de la grâce qui est donnée par le sacerdoce du Christ* ». Et Guillaume de Saint-Thierry, l'ami

Jean dans l'Apocalypse[22], vision qui termine toute la Révélation. On pourrait donc dire que toute la Révélation se termine dans la révélation de la douceur à travers la blessure du cœur de Jésus, qui exprime la douceur et l'humilité les plus invraisemblables qui soient. Accepter qu'on ne respecte pas son cadavre, n'est-ce pas l'ultime humilité de Celui qui a pris la place du pécheur et qui a accepté d'être considéré comme le dernier?

Plus profondément encore, essayons de comprendre la signification des dernières gouttes d'eau et de sang qui sont données à travers la blessure du cœur du Christ. Pour cela, rappelons-nous cette première révélation qui nous est faite d'une façon énigmatique dans l'Ancien Testament et qui nous aide à entrer dans le mystère du coup de lance: cette fameuse énigme que propose Samson après avoir découvert le miel dans la carcasse du lion: « De celui qui mange est sorti ce qui se mange, et du fort est sorti le doux. » Et voici l'explication de l'énigme: « Quoi de plus doux que le miel, et quoi de plus fort que le lion?[23] » La force est ici au service de la douceur. Le Lion s'est fait Agneau et il a accepté d'être immolé pour que de son cœur jaillisse le mystère de

---

de saint Bernard, disait: « Votre Cœur, ô Jésus, c'est cette douce manne de la divinité, renfermée dans l'urne d'or de votre âme » (*Méditations*, VIII). « Comme Thomas, cet homme de désirs, je désire le voir tout entier et le toucher, et non seulement cela, mais accéder à la sacro-sainte blessure de son côté, porte de l'arche qui s'est faite sur le côté, non seulement pour y mettre le doigt ou toute la main, mais pour entrer tout entier jusqu'au Cœur même de Jésus, dans le saint des saints, dans l'arche du Testament, jusqu'à l'urne d'or, à l'âme de notre humanité contenant en soi la manne de la divinité... » (*La contemplation de Dieu*, 3). Relevons encore ce passage de la *Prière pour le sacre d'un évêque* de saint Hippolyte de Rome (début du IIIe siècle): « Accordez, Père qui connaissez les cœurs, à votre serviteur que vous avez élu à l'épiscopat, qu'il paisse votre saint troupeau et qu'il exerce sans reproche votre souverain sacerdoce [...]; qu'il vous soit agréable par sa douceur et son cœur pur, en vous offrant un parfum suave par votre Enfant Jésus-Christ Notre Seigneur... » (*La tradition apostolique*).

22. Ap, ch. 5.

23. Voir Jg 14,5-18.

son Amour; et nous sommes sauvés dans la douceur de la blessure de son cœur. Cela est exprimé ici par le symbolisme du miel, ailleurs par d'autres symbolismes de la douceur: l'huile, le lait, etc.[24] La Terre promise n'est-elle pas le lieu où coulent le lait et le miel? « Je vous ferai monter vers une terre qui ruisselle de lait et de miel[25]... »

Les Pères de l'Église ont vu dans cette Terre promise la figure du Christ[26]; et c'est vrai: la Nouvelle Alliance, c'est

---

24. Voir par exemple Dt 32,10-14: Yahvé trouve son peuple « dans un pays désert, dans un chaos hurlant et désolé. Il l'entoure, il en prend soin, il le garde comme la prunelle de son œil [...]. Il le nourrit des produits des champs; il lui fait sucer le miel du roc, l'huile du silex du rocher, le lait caillé des vaches et le lait des brebis. »

25. Ex 3,8; cf. 33,3. L'Écriture souligne que « le lait et le miel » sont (avec, entre autres, « l'eau », le « sang de la grappe et l'huile ») « de première nécessité pour la vie de l'homme » (Si 39,26).

26. Origène, par exemple, le dit très explicitement, en se référant précisément à la béatitude des doux: « *Et le Seigneur dit à Jésus [Josué], fils de Noun, serviteur de Moïse: Moïse, mon serviteur, est mort. Maintenant donc, lève-toi, passe le Jourdain, toi et tout ce peuple, pour entrer dans la terre que je vous donne* (Jos 1,1-2). [...] Dieu leur ordonne de passer dans la terre, non pas dans celle qu'a donnée Moïse, mais *celle*, dit-il, *que je vous donne*. Tu vois qu'après la mort de Moïse, c'est par Jésus que Dieu donne la terre au peuple. Quelle est cette terre? Celle-là assurément dont le Seigneur dit: *Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre en héritage.* » (*Homélies sur Josué*, II, 2) « Moïse en effet n'a pas éteint toutes les guerres; mais Jésus les a toutes apaisées et il a donné la paix à tous les hommes, comme le prouve le texte: *la terre s'est reposée de la guerre* (Jos 14,15). La terre promise, la terre de l'héritage, la terre *où coulent le lait et le miel*, est partagée par Jésus. *Heureux les doux*, car grâce à Jésus *ils hériteront de la terre.* » (*Homélies sur les Nombres*, I, 3) « Le peuple de l'Ancien Testament ne reçoit pas sa part d'héritage de Josué notre Seigneur, mais de Moïse, au-delà du Jourdain. [...] *Nous avons*, est-il dit, *beaucoup de bêtes et beaucoup de troupeaux* (Nb 32,1). Telle est la raison pour laquelle le peuple de l'Ancien Testament n'a pu arriver jusqu'à hériter de la terre qui *ruisselle de lait*, qui *regorge de miel*, qui est un rayon de miel à côté de toute autre terre. Telle est la raison pour laquelle il n'a pas pu connaître *le Verbe fait chair*... Parce qu'ils avaient "beaucoup de bêtes et beaucoup de troupeaux" [...]. Au contraire, à ceux qui passent le Jourdain, c'est Josué qui distribue la terre; quoi qu'ils aient eux aussi des bêtes et des troupeaux, ils n'en ont pas assez pour les empêcher de traverser le Jourdain. Avec leurs femmes mêmes et leurs petits enfants,

ils s'efforcent de passer le Jourdain. [...] Mais les autres [...] n'ont pas pu passer le Jourdain ni entrer dans la foi au Christ, qui est la Terre Promise. » (*Homélies sur les Nombres*, XXVI, 4,2-4)

Relevons encore ce texte de saint Hippolyte de Rome dans *La tradition apostolique* (2e partie, *Des laïcs*, 23 : *De l'oblation*) : « Qu'à ce moment l'oblation soit présentée par les diacres à l'évêque et qu'il bénisse le pain, pour représenter le corps du Christ, le calice, où est mêlé le vin, pour représenter le sang qui a été répandu pour tous ceux qui ont cru en lui, *le lait et le miel* mélangés ensemble, pour l'accomplissement de la promesse faite à nos pères, qu'il appela *la terre où coulaient le lait et le miel*, la chair du Christ qu'il a donnée lui-même, dont se nourrissent les croyants, comme de petits enfants, changeant en douceur, par la suavité de la parole, l'amertume du cœur. » (Cf. Ex 15,23-25)

Pour saint Irénée, la « Terre » c'est Marie, terre vierge, et c'est le Christ qui a tiré d'elle sa chair. Voir *Contre les hérésies*, III, 5,1 ; III, 21,7 ; III, 21,10 - 22,2 : « De même qu'Adam, le premier (homme) modelé, a eu comme substance la terre intacte encore (car Dieu n'avait pas encore fait pleuvoir et l'homme n'avait pas encore travaillé la terre), et il a été façonné par la main de Dieu, c'est-à-dire le Verbe de Dieu [...], de même récapitulant en lui-même Adam, c'est de Marie encore Vierge qu'à juste titre, lui le Verbe, il a été engendré d'une manière qui récapitule la formation d'Adam. [...] Que nous ayons un corps tiré de la terre et une âme qui reçoit de Dieu son esprit, tout homme quel qu'il soit le confessera. Et c'est cela, précisément, qu'est devenu le Verbe de Dieu, récapitulant en lui-même l'œuvre par lui modelée. Et c'est pourquoi il se proclame *Fils de l'homme* et déclare : *Bienheureux les doux, car ce sont eux qui hériteront de la terre.* [...] Autrement, d'ailleurs, sa descente en Marie était superflue, aussi bien pourquoi serait-il descendu en elle, s'il ne devait rien prendre d'elle ? Puis, s'il n'avait rien reçu de Marie, jamais non plus il n'aurait pris des aliments de la terre, par lesquels se nourrit le corps (lui aussi tiré de la terre). Il n'aurait pas jeûné pendant quarante jours, comme Moïse et Élie, "éprouvant la faim", tandis que son corps cherchait sa nourriture. Jean, son disciple, n'aurait pas écrit de lui : "Or Jésus, fatigué, s'assit." (Jn 4,6) David non plus n'aurait pas proclamé d'avance : "Ils ont encore ajouté à la douleur de mes blessures." (Ps 69,27) Jésus n'aurait pas pleuré sur Lazare ; il n'aurait pas sué des gouttes de sang ; il n'aurait pas dit : "Mon âme est triste" ; de son côté ouvert *le sang et l'eau* n'eussent point coulé. Tous ces traits en effet sont des signes caractéristiques de la chair, qui est tirée de la terre, et que le Christ a récapitulée en lui-même, sauvant ainsi l'œuvre de ses mains. »

Notons enfin ce passage d'un sermon de saint Léon pour la fête de Noël : « Dans cette nativité du Christ, selon la prophétie de David, "la vérité a germé de la terre, la justice a regardé du haut du ciel" (Ps 85,12) ; dans cette nativité s'est réalisée la parole d'Isaïe : "Que la terre produise et qu'elle germe un Sauveur." (Is 45,8) La terre de notre nature humaine, maudite

Dieu qui veut donner le miel et le lait jaillis du cœur de Jésus[27]. Nous oublions trop cela; nous oublions trop cette douceur qui nous est donnée à travers le cœur de Jésus, qui est la douceur de son amour, parce qu'il a affaire à des hommes faibles, à des prodigues. Il a affaire à des petits derniers, aux benjamins; et le prodigue, c'est le benjamin, il ne faut pas l'oublier! C'est celui qui, d'une certaine manière, est le plus aimé, le plus tendrement aimé, mais qui d'abord ne répond pas, ne comprend pas. Quand on est très aimé, on devient très facilement un enfant gâté. Le prodigue est un enfant gâté. Il faut qu'il connaisse la

---

dans le premier prévaricateur, a produit par cet enfantement unique de la bienheureuse Vierge un rejeton béni... » (*Quatrième sermon pour Noël*). « Le Seigneur Jésus, en naissant, est devenu notre chair; ainsi devenons-nous son corps en renaissant » (*Troisième sermon pour Noël*). Cf. *Sermon XIV sur la Passion*: « La chair de notre race est devenue la chair de la Divinité... »

27. Relevons à ce propos ce très beau passage de saint Augustin (*Sermon* 117): « Si nous ne pouvons pas encore voir le Verbe qui est Dieu, écoutons le Verbe fait chair, il est venu, il s'est chargé de notre faiblesse, pour que tu puisses saisir la force de la Parole de Dieu qui porte ta faiblesse (cf. He 1,3). C'est en vérité qu'on dit qu'il est le lait. Il donne le lait aux petits enfants, pour donner aux grands la nourriture de la Sagesse. Laisse-toi patiemment allaiter, pour pouvoir manger avidement. Comment se fait le lait que boivent les enfants? N'y avait-il pas des aliments sur la table? Mais l'enfant est incapable de manger les aliments qui sont sur la table. Que fait la mère? elle fait de ces aliments sa chair, et elle en fait du lait. Elle fait pour nous une nourriture que nous puissions prendre. Ainsi le Verbe s'est fait chair, pour que les petits enfants que nous sommes puissent se nourrir de lait... Mais il y a une différence: quand la mère fait du lait de la nourriture dont elle a fait sa chair, c'est la nourriture qui se change en lait; mais c'est en demeurant sans changement que le Verbe a pris la chair pour en faire, pour ainsi dire, son propre tissu... Et que dit-il aux faibles [...] pour qu'ils puissent de quelque façon toucher le Verbe par qui tout a été fait? *Venez à moi, vous tous qui peinez et êtes accablés, et je vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug et soyez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur.* Que proclame ici le Maître, le Fils de Dieu, la Sagesse de Dieu, par qui tout a été fait? Il rappelle le genre humain et dit: *Venez à moi, vous tous qui peinez, et soyez mes disciples.* Tu pensais peut-être que la Sagesse de Dieu dirait: Apprenez de moi comment j'ai créé le ciel et les astres, car toutes les créatures, avant de

famine, il faut qu'il descende très bas, pour découvrir la miséricorde du Père. Et quand il appelle sur lui la miséricorde du Père, le Père lui donne sa douceur, il lui donne « le lait et le miel ».

Cette histoire est la nôtre. Nous savons bien que, chaque fois que Dieu nous fait une grâce, nous risquons d'être des enfants gâtés. Dieu, alors, nous fait vivre un peu la famine ; et ce n'est pas drôle de vivre la famine, au point d'en arriver à « loucher » sur la nourriture des porcs[28] ! Loucher sur Abel, cela se comprend ; mais loucher sur la nourriture des porcs ! Il faut pourtant aller parfois jusque-là pour être capable de demander la miséricorde ; car, quand l'enfant est gâté, il ne demande plus la miséricorde. Mais quand il demande la miséricorde, le Père répond par la douceur.

L'ultime moment du mystère de la Croix nous fait découvrir comment le sacrifice du Christ se termine par la douceur, et donc commence par la douceur, puisque, dans le Christ, l'alpha et l'oméga se tiennent toujours. Au point de départ, la douceur du Christ est celle du tout petit Enfant Jésus à l'égard de Marie ; et au terme de la vie apostolique de Jésus, le coup de lance nous révèle la douceur du Christ à l'égard de tous les prodigues, à l'égard de toute l'humanité. C'est le Christ qui donne à l'humanité toute la tendresse de son amour, toute la douceur de son cœur ; c'est le Christ qui *se donne lui-même*. Voilà en effet le grand secret de la douceur : c'est de se donner soi-même en ne gardant *rien* pour soi. L'amour est don, et quand il est plénier il est

---

venir à l'existence, étaient comptées en moi… Tu pensais qu'il dirait des choses de ce genre ? Non. Mais d'abord ceci : *Car je suis doux et humble de cœur.* […] Tu veux saisir la hauteur de Dieu ? Saisis d'abord l'humilité de Dieu. […] Si tu acceptes l'humilité du Christ, tu vas monter avec lui ; non pas que lui-même monte, étant le Verbe ; mais c'est plutôt toi qui montes, pour que tu puisses le saisir de plus en plus… »

28. Cf. Lc 15,16.

don *personnel*; et on n'est doux que quand on *se* donne. Nous voyons là ce qui distingue la douceur de la tendresse. La tendresse, c'est encore des *gestes*; la douceur, c'est le *don intime de soi*, le don intime de son cœur. C'est ce que Jésus réalise dans le mystère de la Croix et de la blessure du cœur, où il se donne en ce qu'il a de plus intime et de plus « lui-même ».

Voyons aussi, pour mieux pénétrer ce mystère de la béatitude des doux, comment Jésus Législateur, quand il institue l'Eucharistie, nous fait comprendre qu'il est Grand Prêtre d'une institution d'amour et de douceur. Un législateur, normalement, n'est pas précisément doux; il aime que les choses soient claires, qu'elles soient bien ordonnées, qu'elles soient justes. Il est plutôt axé sur la justice que sur la douceur. N'oublions pas que le premier législateur, Moïse, s'il était « un homme très doux », était *devenu* doux, et qu'au début ce n'était pas précisément la douceur qui dominait chez lui[29]! En Jésus au contraire, la douceur était plénière dès le premier instant au plus intime de son cœur; mais elle n'a cessé de croître jusqu'au terme de sa vie, en ce sens qu'elle se manifestait toujours plus. C'est ainsi que, au moment où il est législateur, il fait le geste de l'esclave. Nous retrouvons la même chose que pour le Bon Pasteur: le Bon Pasteur est « la Porte »; et Celui qui institue l'Eucharistie avec toute la sagesse du Père, et avec la toute-puissance du Père, fait le geste de l'esclave, pour bien nous faire comprendre que son autorité de législateur est une autorité qui s'exerce dans la douceur. Le lavement des pieds nous fait saisir la douceur du Christ: il descend plus bas que chacun de ses Apôtres, il descend plus bas que Judas. Voilà la réponse de l'Amour en face du traître: il lui lave les pieds... Ce n'est pas facile de laver les pieds du traître! Il faut une douceur infinie pour, en

29. Voir notamment Ex 2,12: « [Moïse] frappa l'Égyptien et l'enfouit dans le sable. »

face du traître, prendre la dernière place et se faire serviteur. Voilà ce que fait Jésus lorsqu'il institue l'Eucharistie.

Le mystère de la douceur de Dieu qui se donne à travers l'Eucharistie est préfiguré, dans l'Ancien Testament, par la manne. Rappelons-nous ce passage si fort du livre de la Sagesse :

> « C'est une nourriture d'anges que tu as donnée à ton peuple, et c'est un pain tout préparé que, du ciel, tu leur as fourni sans qu'ils se fatiguent, un pain capable de procurer tous les délices et de satisfaire tous les goûts. Et la substance que tu donnais manifestait ta douceur envers tes enfants, puisque, s'accommodant au goût de celui qui l'emportait, elle se changeait en ce que chacun voulait[30]. »

La douceur est exprimée ici d'une manière merveilleuse. La douceur consiste en effet à s'adapter pleinement à celui à qui on se donne. Ce n'est pas seulement le don ; c'est, dans le don, cette adaptation merveilleuse. C'est pour cela que le livre de la Sagesse dit que la manne – qui était le don du pain pour le peuple d'Israël dans le désert – avait le goût des désirs de chacun. Dieu fait les choses bien ! Il fait que l'aliment soit donné à chacun selon ses goûts. C'est étonnant ! Chacun a son « régime », chacun a tout ce qu'il désire, et c'est la même nourriture pour tous ; mais chacun la reçoit directement. Voilà bien la douceur de Dieu exprimée dans l'Eucharistie. La blessure du cœur de Jésus et l'Eucharistie nous font saisir ce qu'il y a d'unique dans la douceur de la Nouvelle Alliance : le don personnel du cœur, l'amour donné à chacun comme le pain de chacun, selon les exigences de chacun.

Il faut beaucoup de force pour *s'adapter* en gardant la *substance* du don. C'est peut-être ce qu'il y a de plus difficile. Quand on s'adapte en supprimant la substance du don, ce n'est plus de la douceur, c'est de la faiblesse. Là encore, il faudrait regarder la caricature de la douceur de l'amour.

---

30. Sg 16,20-21.

Quand on proclame l'adaptation pour l'adaptation, on fait la caricature du mystère de l'Eucharistie. L'adaptation est essentielle au mystère de l'amour et de la douceur; mais l'adaptation véritable se fait toujours en communiquant la substance de l'amour.

Tout ce mystère de douceur dans le cœur du Christ, à la Croix et à travers l'Eucharistie, doit nous faire découvrir la douceur du Père. Au fond, la grande Révélation chrétienne, c'est de découvrir que le Père est Celui qui nous attend comme le père de l'enfant prodigue. Douceur et attente du père... Si la douceur est vraiment l'amour dans sa ferveur, cet amour est attente à l'égard de celui qu'on aime. C'est un amour prévenant. Le Père « prévient », le Père fait le premier geste; c'est le mystère de la douceur du Père, d'être Celui qui prévient et qui attend. N'est-ce pas cela que Jésus veut nous faire découvrir? Il nous dit que c'est le Père qui donne le Pain[31]. Si c'est le Père qui donne le Pain, c'est donc la douceur du Père qui nous est manifestée à travers le mystère de l'Eucharistie. C'est cette

---

31. Cf. Jn 6,32: « C'est mon Père qui vous le donne, le Pain qui vient du ciel, le véritable... » C'est aussi le Père qui nous attire, à travers Jésus: « Nul ne peut venir vers moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire. » (Jn 6,44) Commentant ce verset, saint Augustin souligne: « Il n'a pas dit: "ne le conduit", mais bien: "ne l'attire". Mais cette violence s'exerce sur le cœur, non sur la chair. Pourquoi t'étonner? Tu crois et tu viens, tu aimes et tu es attiré. Ne pense pas que cette violence soit âpre et gênante. *Elle est douce, elle est suave, c'est la suavité elle-même qui t'attire...* » (*Sermon* 131) Écoutons aussi saint Jean de la Croix: « Ce n'est pas chose que l'on doive tenir pour incroyable que, après qu'une âme a été [...] éprouvée et purifiée dans le feu des tribulations, des travaux et de toutes sortes de tentations, et qu'elle a été trouvée fidèle en amour, cette âme ainsi fidèle vienne à obtenir dès cette vie ce que le Fils de Dieu a promis, à savoir que si quelqu'un l'aimait, la Très Sainte Trinité viendrait et ferait son séjour et sa demeure chez lui – ce qui n'est autre chose sinon qu'il serait éclairé divinement de lui en l'intelligence par la sagesse du Fils, que sa volonté se délecterait au Saint-Esprit, et que le *Père la tiendrait engloutie par sa force et sa puissance dans les embrassements et l'abîme de sa douceur.* » (*La vive flamme d'amour*, strophe 1, vers 3)

douceur du Père qui nous est manifestée à travers ce don actuel de Jésus à chacun de nous – un don unique, un don personnel.

Le mystère de Jésus nous fait comprendre aussi la douceur de l'Esprit Saint. L'Esprit Saint se manifeste comme la colombe, donc comme Celui qui est source de toute douceur. La colombe qui se cache dans l'anfractuosité du roc, comme le dit l'Écriture[32], c'est l'Esprit Saint qui nous est donné à travers la blessure du cœur de Jésus et qui nous apprend à nous cacher dans ce cœur blessé. C'est l'Esprit Saint qui est la douceur substantielle du Père et du Fils, c'est lui qui est le fruit de cette douceur. C'est pour cela qu'il nous est donné comme la colombe, pour supprimer toute aridité, toute dureté[33], pour supprimer tout ce qui, en nous, n'est pas amour actuel.

Par là nous découvrons comment la béatitude de la douceur s'enracine dans le don de conseil. C'est l'Esprit Saint qui nous apprend à être doux à l'égard de ceux qui sont proches de nous[34]. C'est lui qui nous apprend à être doux

---

32. Cf. Ct 2,14. Origène commente: « La colombe, c'est l'Esprit Saint. [...] L'Esprit Saint, lorsqu'il énonce de profonds et grands mystères, de ceux-là que beaucoup ne peuvent connaître, est désigné par le vocable de "tourterelle" (Ct 2,12), c'est-à-dire cet oiseau qui repose toujours au sommet des montagnes et au faîte des arbres. Dans les vallées au contraire, et dans ce qui ne dépasse pas le niveau des hommes, c'est la colombe qui est prise comme figure. Et en effet, lorsque le Seigneur a daigné assumer une nature humaine, et est venu sur la terre tandis qu'il y avait beaucoup d'hommes pécheurs près du Jourdain, l'Esprit Saint ne s'est pas transformé en tourterelle, mais il est devenu colombe, *oiseau plus doux, pour demeurer plus près de nous.* » (*Homélies sur le Cantique des cantiques*, II, 13)

33. C'est bien ce qu'exprime la liturgie quand elle nous fait demander à l'Esprit Saint: « Baigne ce qui est aride [...], assouplis ce qui est raide, réchauffe ce qui est froid. » (*Veni Sancte Spiritus*, séquence de la Pentecôte)

34. N'oublions pas ces recommandations de saint Jean de la Croix: « Celui-là est humble, qui se cache en son propre néant et sait s'abandonner à Dieu. Celui-là est doux, qui sait souffrir le prochain et se souffrir soi-même. Si tu veux être parfait, vends ta volonté et donne-la aux pauvres en esprit et viens au Christ par la douceur et l'humilité, et suis-le jusqu'au calvaire et au sépulcre. » (*Maximes* 104, 105 et 106) « Ne

pour recevoir la douceur du Père et de Jésus. C'est lui qui nous apprend à recevoir l'Eucharistie dans la douceur, puisque c'est le sacrement de la douceur, mais aussi dans la force, puisque cette douceur ne peut pas se séparer de la force.

Regardons maintenant le don de conseil, pour comprendre quel lien il y a entre la béatitude de la douceur et le don de conseil, autrement dit pour comprendre ce qu'est ce don de l'Esprit Saint qui met dans notre cœur une douceur divine[35].

Qu'est-ce que le don de conseil? Nous l'avons tous; nous pouvons donc tous essayer de comprendre ce qu'il est. Si nous avons du mal à le comprendre, c'est que, malheureusement, nous ne l'exerçons pas beaucoup...

Le don de conseil est ce qui permet l'exercice tout à fait divin de la prudence. C'est chez l'homme qui est chargé de veiller au respect du droit qu'on voit le mieux ce qu'est la

---

vous lassez point: car vous n'entrerez point dans la saveur et dans la douceur du Christ, si vous ne demeurez constant dans l'abnégation de ce que vous désirez. » (*Maxime* 57)

35. Saint Augustin rattache la béatitude des doux au don de piété: « La piété convient aux doux: qui cherche avec piété respecte la sainte Écriture, ne critique pas ce qu'il ne comprend pas encore et n'offre pas de résistance, ce qui est le propre de la douceur; pour cette raison on dit ici: *Heureux les doux.* » (*Explication du sermon sur la montagne*, 4, 11, p. 30) « Aux doux on accorde l'héritage, comme le testament paternel à ceux qui cherchent avec piété. » (*op. cit.*, 4, 12, p. 31) Et, en rapprochant les sept dons et béatitudes des sept demandes du *Pater*, saint Augustin rattache piété et douceur à la seconde demande: « La piété rend heureux ceux qui ont le cœur doux, parce qu'ils possèdent la terre en héritage; demandons donc que le règne de Dieu arrive, soit en nous-mêmes pour que nous devenions doux et ne résistions plus à sa voix, soit du ciel sur terre par le glorieux avènement du Seigneur, alors que nous nous réjouirons et nous féliciterons, quand il dira: "Venez, les bénis de mon Père, prenez possession du Royaume préparé pour vous depuis le commencement du monde." (Mt 25,34) "Mon âme, dit le prophète, se glorifiera dans le Seigneur; que les doux m'entendent et se réjouissent." (Ps 34,3) » (*op. cit.*, 11, 38, p. 114-115) Saint Thomas, nous l'avons vu précédemment (cf. ci-dessus, p. 76) suit cette interprétation, tout en suggérant que

prudence. Un juge, par exemple, est un homme prudent ; il délibère avec prudence. D'une manière générale, lorsqu'on veut être un homme ordonné, on exerce la prudence ; et peut-être est-ce dans l'*ordre* que la prudence se développe le mieux. Si nous nous reportons à la parabole de l'enfant prodigue, nous voyons que la prudence est manifestée d'une manière étonnante dans le fils aîné. Le fils aîné est un homme prudent, et il trouve que ce que le père vient de faire, c'est de la folie ; car, si le Père commence à supprimer l'ordre (et l'ordre consiste, justement, à prendre en considération le travail fidèle du fils aîné !), où va-t-on ?

Nous *devons*, certes, être des hommes prudents. Le don de conseil ne peut pas s'exercer pleinement en nous s'il n'y a pas la prudence. Il ne faut pas croire que la prudence doit être supprimée par le don de conseil, comme s'il y avait là une opposition dialectique. Il faut comprendre que le don de conseil permet à la prudence d'être dépassée ; mais précisément, pour que la prudence soit *dépassée*, il faut que la prudence existe. Nous devons donc toujours être prudents, dans notre vie humaine. Mais nous devons permettre au souffle de la Colombe d'agir au plus intime de notre prudence.

La prudence est peut-être ce qui caractérise le mieux chacun de nous, parce que c'est une vertu intellectuelle. C'est dans la prudence que nous saisissons notre autonomie. C'est dans la prudence que nous saisissons notre

---

l'on pourrait rattacher les béatitudes aux dons d'une autre manière, en considérant davantage ce qui constitue proprement le don, son objet et son acte ; de ce point de vue, le don de piété ne se rattache pas directement à la béatitude des doux, mais plutôt à celle des miséricordieux (cf. *Somme théologique*, II-II, q. 121, a. 2). Cependant, très respectueux de l'autorité de saint Augustin, saint Thomas note « la seconde béatitude (celle des doux) a toutefois un rapport avec la piété, en ce sens que la douceur permet de supprimer ce qui fait obstacle à l'acte de la piété. » (*Ibid.*)

personnalité profonde (au-delà de notre personnalité psychologique). C'est à travers des actes de prudence qu'on découvre l'intelligence de quelqu'un, son intelligence *pratique*, et donc sa physionomie.

L'Esprit Saint doit transformer ce qu'il y a de plus intime dans notre intelligence pratique, pour y mettre l'amour. Le don de conseil vient précisément mettre toute l'intelligence au service de l'amour, et permettre à l'amour d'être à la fois ce qui est au point de départ et ce qui est au terme. Le don de conseil nous permet d'avoir un ordre nouveau, qui n'est plus l'ordre de la justice, l'ordre prudentiel, mais un ordre d'amour. Et cette primauté de l'amour se traduira dans la douceur. L'exercice du don de conseil nous rend doux, de la douceur de Dieu. L'exercice du don de conseil, qui assume la prudence (encore une fois, il ne la supprime pas, il l'assume) implique donc la lucidité de la prudence, mais une lucidité qui est dépassée par l'amour et qui permet à l'amour d'être premier.

Le don de conseil va donc transformer profondément notre intelligence humaine et lui permettre de ne jamais vouloir dominer. Quand on est un homme prudent, on a envie de dominer, parce que la prudence nous donne une certaine autorité. En effet, si on regarde bien le fondement de l'autorité, on voit que c'est la prudence. C'est la prudence qui nous permet d'ordonner les choses et de donner des ordres aux autres ; du même coup, elle nous fait voir immédiatement toutes les bêtises que font les autres autour de nous. Cela, l'homme prudent le voit avec acuité ! Quand on est un homme prudent, on s'aperçoit toujours des manques de prudence des autres ; et aujourd'hui, ils sont en nombre incalculable ! Si donc on est un homme prudent et que l'on s'aperçoit de toutes ces « bêtises », on a envie de répondre avec force, parce qu'on est en face de gens qui ne savent plus du tout ce qu'ils font, qui n'ont plus aucune finalité et qui ne cherchent qu'une sorte d'équilibre ou d'idéal irréalisable...

Le don de conseil nous permet de dépasser ce qu'il y a de trop humain dans ces réactions prudentielles. Certes elles sont belles et nobles, elles ont de la grandeur! La prudence est quelque chose de grand. La réaction du fils aîné, ce n'est pas « petit », c'est une réaction qui a une certaine grandeur; elle ne va pas suffisamment loin, mais c'est tout de même la réaction de celui qui veut que la famille existe, et qui voit qu'on risque de briser la famille...

La prudence, que les Anciens appelaient la « sagesse pratique », était donc quelque chose de très grand, et cela reste, du point de vue chrétien, quelque chose de grand. Mais la prudence chrétienne elle-même doit être dépassée par la « sagesse des saints ». Et la sagesse des saints, c'est le don de conseil, qui nous met directement en dépendance de l'Esprit Saint, pour qu'il prenne possession de ce qu'il y a de plus profond en nous, dans notre intelligence et notre cœur. C'est vraiment l'amour divin, l'amour du cœur du Christ, qui s'empare de ce qu'il y a de plus profond dans notre intelligence pratique, dans notre jugement pratique, dans notre *imperium* – cela dit encore mieux la chose –, dans notre manière de commander, de nous commander et de commander les autres. Il faut que nous devenions dépendants du souffle d'amour de l'Esprit Saint: c'est cela que réalise le don de conseil. Et c'est pour cela que le don de conseil fera de nous des serviteurs doux qui savent obéir.

Quand nous voyons ce qui se passe aujourd'hui, en particulier dans l'Église, quand nous voyons la manière dont certains dissipent des valeurs traditionnelles qui sont grandes, quand nous voyons que ce qui a été transmis depuis des siècles est dissipé en un rien de temps, nous sommes pris de colère au niveau de notre prudence chrétienne; car nous sommes responsables de cela, puisque nous le vivons! Quand nous sommes ainsi irrités, demandons conseil au Saint-Esprit, pour que notre action ne se

situe pas uniquement au niveau d'une réaction d'homme prudent, de fils aîné, mais que notre réaction soit celle de l'enfant de Dieu qui est en nous et qui accepte, dans la douceur, de laisser l'Esprit Saint lui montrer ce qu'il doit faire. Ce n'est plus nous qui décidons, ce n'est plus notre *imperium* qui s'exerce; mais c'est l'Esprit Saint, dans son souffle d'amour, qui nous fait comprendre quelle doit être l'attitude du serviteur du Christ, l'attitude de l'enfant du Père; qui nous fait comprendre aussi l'attitude de miséricorde que nous devons avoir à l'égard de ceux qui ne voient plus, qui ont un bandeau sur les yeux...

Cela n'empêche absolument pas que, dans certains cas, le Saint-Esprit nous demande d'agir. Il ne faut pas dire que la béatitude des doux supprime toute action; ce serait très faux! Mais elle met *dans notre action* une attitude d'amour, un *primat de l'amour*; et si nous sommes obligés d'agir parfois avec une certaine force, cette force sera enveloppée d'amour. Le don de conseil transforme donc tout du dedans. C'est un *esprit*, comme toutes les béatitudes et comme tous les dons du Saint-Esprit. C'est un esprit nouveau, qui transforme notre intelligence en la mettant toujours au service de l'amour et en nous faisant comprendre que notre action doit s'exercer dans des relations personnelles. On n'est pas doux à l'égard d'un instrument dont on se sert: on est doux à l'égard des *personnes*. Et notre action d'enfants de Dieu doit toujours se réaliser dans des relations personnelles.

Terminons en regardant la caricature de la béatitude des doux devant laquelle nous nous trouvons aujourd'hui. Cette caricature est multiforme. J'ai déjà souligné au passage telle ou telle caricature de la douceur; mais je voudrais maintenant vous montrer ce qui me semble être vraiment la caricature dominante de la béatitude des doux dans le monde d'aujourd'hui: celle qui voudrait proclamer le primat absolu de l'*adaptation*.

Abdiquer toute autorité et « suivre », en disant : « Tout le monde fait cela, donc je le fais », ce n'est sûrement pas du Saint-Esprit ! C'est faire la caricature de la béatitude des doux, car celle-ci exigerait au contraire que l'on prenne ses décisions et que l'on exerce son autorité. Le don de conseil, je vous l'ai dit, ne supprime pas la prudence ; il nous fait au contraire prendre nos responsabilités, là où nous sommes : nos responsabilités de père, d'enfant, de serviteur. Et quelquefois c'est l'enfant, le tout-petit, qui sauve la maison ! Parce que, en tant que tout-petit, il a une liberté extraordinaire. C'est parfois le dernier qui sauve les autres, parce que ceux qui ont autorité ne le peuvent pas : ils ont trop de « galons », on les regarde trop, alors que le « petit dernier », lui, passe à travers tout.

La grande caricature de la béatitude des doux, c'est donc le primat de l'adaptation qui, du point de vue philosophique, se traduit par un évolutionnisme absolu. À ce propos, il y a chez Julian Huxley des passages étonnants, qui nous font bien saisir ce que représente cette forme d'athéisme : le rejet de tout absolu pour entrer dans un relativisme total. Et ce relativisme, on le « baptise », on le dit « religieux » et « sacré », on le qualifie même de « divin ». Certains en arrivent même à dire que le Christ, à la Croix, fait disparaître l'absolu de Dieu pour qu'il n'y ait plus que la douceur des hommes. Dans cette perspective, la terre promise aux doux – « ils posséderont la terre » –, c'est le Paradis terrestre que l'on rétablit ; c'est le Paradis terrestre que l'on veut trouver immédiatement…

L'évolutionnisme de Julian Huxley, qui a éliminé (selon les termes mêmes du grand biologiste) l'hypothèse futile et erronée d'un Absolu extérieur au monde, ainsi que la notion abstraite de perfection statique (considérée comme un obstacle à l'épanouissement vital de l'homme), n'en implique pas moins la recherche d'une religion nouvelle. La douceur, c'est bien évident, implique une religion ; mais ici

il s'agit d'une religion nouvelle ! Ce n'est plus tout à fait la même « huile » que celle qui « coule sur la barbe d'Aaron[36] » ! Mais c'est encore une huile, qui coule et qui fait dire : « Soyez de votre temps, suivez l'évolution, préparez demain ! Surtout ne restez pas en arrière, parce que rien ne demeure, tout est dans le temps, tout est dans un développement perpétuel... » L'évolutionnisme exige donc que l'on trouve une religion nouvelle, une religion qui, « délivrée de la nécessité de vénérer ou d'imiter un être unique », répondrait aux diverses exigences d'enrichissement de la personnalité humaine, et qui, « délivrée aussi de la croyance en un contrôle divin arbitraire », « pourrait se consacrer à la tâche de vivifier et d'élargir la vie », en donnant une « qualité sacrée » à ses divers attributs et à ses activités[37]. Nous avons ici l'inverse du don de conseil, dans un immanentisme : cherchez en vous, au plus intime de vous, dans une créativité absolue et constante, et vous trouverez. Mais ne cherchez surtout pas quelque chose d'absolu, quelque chose qui soit au-delà de vous, quelque chose qui demeure !

C'est donc l'exaltation de la vie dans son évolution, dans sa souplesse – non pas la souplesse de l'amour, mais la souplesse de la relativité, du mouvement constant. Cette « religion de la vie » (l'expression est de Huxley lui-même), dont le but principal serait « l'enrichissement de la vie[38] » (dans l'immanence du vivant et le développement constant du psychisme humain), est « le seul genre de religion nouvelle » que la science puisse admettre (donc une religion qui est relative à la science) : une religion « dont les données intellectuelles s'ajusteraient aux connaissances scientifiques

---

36. Cf. Ps 133,1-2 : « Comme il est bon, comme il est doux pour des frères d'habiter ensemble ! C'est comme l'huile précieuse (versée) sur la tête, qui descend sur la barbe, la barbe d'Aaron... »

37. J. HUXLEY, *Ce que j'ose penser* (What dare I think?), trad. Th. Le Prat, Gallimard 1934, p. 199 et 200.

38. *Op. cit.*, p. 204.

modernes et qui consentirait à changer et à aller de l'avant à mesure que la science nouvelle en changerait les données[39]. » Il faut donc constamment se référer au progrès de la science, pour être parfaitement de son temps... puisque c'est cela qui commande tout.

Une telle religion, qu'on peut appeler « religion de centre-évolution », sera nécessairement « une religion sans Dieu[40] ». C'est la religion de l'immanence de la vie, de l'exaltation de la vie dans son développement et son évolution propres.

Ainsi, au nom de la science on rejette le « surnaturel[41] », on rejette « l'hypothèse-Dieu », et au nom de la vie on veut proclamer une religion sans Dieu : « Je ne crois pas en l'existence d'un Dieu ou de dieux », déclare Huxley, « ma croyance ultime est croyance en la vie[42] ». Il y a donc une « foi » en la vie, mais en cette vie qui, justement, progresse incessamment et constamment évolue.

Certaines expressions de Huxley sembleraient indiquer que cet athéisme est parfois un simple agnosticisme. Il semblerait en effet que parfois Huxley reconnaisse qu'on ne peut pas connaître Dieu (on ne peut connaître que ce qui est immédiat, ce qu'on voit immédiatement) et donc que ce n'est pas la peine de le regarder. Mais en réalité son positivisme, qui sur certains points s'inspire très explicitement de Freud (mais le freudisme, nous l'avons vu, est beaucoup plus l'antithèse de la béatitude des pacifiques), est trop radical pour ne pas impliquer un athéisme. Voici ce que déclare

---

39. *Op. cit.*, p. 201 ; cf. p. 207.

40. *Op. cit.*, p. 200.

41. Cf. *L'homme, cet être unique*, Presse Française et Étrangère, Paris 1947, p. 339 : « L'humanisme scientifique est une protestation contre l'idée de surnaturel. »

42. Contribution de J. Huxley à l'ouvrage collectif *I believe*, Nineteen Personal Philosophies (Unwin books, 34), Allen & Unwin, Londres 1963, p. 57 et 61.

Huxley: « Avec la substitution de la connaissance à l'ignorance » et l'accroissement de la possibilité d'agir sur son milieu extérieur, l'homme voit s'évanouir Dieu. Toutefois « l'évanouissement de Dieu ne signifie pas la fin de la religion » (cela, c'est la douceur: Ne craignez pas! la religion sera encore beaucoup plus belle!); mais elle entraîne une refonte totale de la religion: « elle entraîne pour l'homme l'obligation de porter sur ses propres épaules des responsabilités ultimes dont il s'était précédemment déchargé sur Dieu[43]. » Il faut alors à l'homme une force beaucoup plus grande, puisqu'il est seul responsable de l'évolution du monde. En définitive, l'« humanisme évolutionniste » doit déboucher sur un « transhumanisme », « l'homme demeurant homme, mais se transcendant et réalisant les nouvelles possibilités de sa nature[44]. »

L'athéisme de Huxley est donc une libération du surnaturel pour exalter la vie de l'homme dans toutes ses possibilités. N'est-ce pas une véritable caricature de la béatitude des doux? Que rien ne fasse obstacle à l'épanouissement vital de l'homme, dont les possibilités de développement sont virtuellement illimitées[45]! Ne soyez jamais dans un état de violence! Dès que vous avez une détermination, c'est un *a priori* et vous violentez l'évolution de la vie. Permettez donc à la vie d'évoluer dans tous les sens! Laissez ouvertes toutes les possibilités! Ne les arrêtez jamais: vous créez des refoulements et des situations impossibles... Il faut faire confiance à la vie, et laisser la vie se développer pour elle-même selon les circonstances particulières de son développement, sans jamais vouloir la diriger: elle a en elle-même la possibilité de s'orienter. Voilà bien la caricature de la béatitude des doux...

---

43. *L'homme, cet être unique*, p. 349.
44. *Religion sans révélation*, Ed. Stock, Paris 1968, p. 255.
45. Voir *Ce que j'ose penser*, p. 199.

VI

Bienheureux les cœurs purs car ils verront Dieu

Fruit du don d'intelligence

Nous avons un besoin très particulier, aujourd'hui, de vivre de cette béatitude. Notre monde, en effet, est tellement pollué, de toutes les manières, que la béatitude dont nous avons le plus besoin est peut-être celle des cœurs purs.

« Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. » Le chanoine Osty souligne que « bienheureux les cœurs purs » veut dire : « Bienheureux ceux qui sont purs de cœur », ceux qui sont purs « quant au cœur ». Autrement dit, la béatitude des cœurs purs exprime l'exigence de pureté dont la source est le cœur. Elle est à rapprocher du texte de saint Matthieu : « Ce qui provient de la bouche [la parole] sort du cœur, et c'est cela qui souille l'homme. Car c'est du cœur que sortent mauvaises raisons, meurtres, adultères, fornications, vols, faux témoignages, blasphèmes. C'est là ce qui souille l'homme ; mais de manger avec les mains non lavées ne souille pas l'homme[1]. »

Mettre en parallèle ces deux textes nous aide à comprendre que nous touchons là le mystère de l'*intériorité* de la vie chrétienne. La vie chrétienne réclame une intériorité toujours plus grande. Cela ne veut pas dire qu'elle ne doit pas

1. Mt 15,18-20.

s'épanouir à travers nos gestes, notre sensibilité, nos paroles; mais la vie chrétienne réclame une intériorité toujours plus profonde, et cette intériorité n'est autre que la béatitude des cœurs purs. C'est cela que je voudrais vous faire comprendre. Il nous est difficile d'entrer dans l'intériorité, nous qui sommes tellement pris par le tourbillon de la vie! Nous travaillons beaucoup, nous travaillons parfois « toute la nuit sans rien prendre[2] », et nous avons beaucoup de peine à nous arrêter et à prendre une attitude différente, qui consiste à découvrir la présence de Dieu au plus intime de notre cœur, à écouter, si je puis dire (dans la foi), les battements du cœur de Jésus et, à travers eux, les battements du cœur du Père. N'est-ce pas cela, la béatitude des cœurs purs? Arriver à avoir une intériorité suffisamment grande, suffisamment profonde, pour être capables de ne jamais nous arrêter aux choses extérieures. Les choses extérieures nous touchent, et nous avons à leur égard des réactions très diverses. Quand on est agité, on a souvent des réactions assez violentes; de même quand on est fatigué; et ces réactions violentes, qui souvent ne sont pas maîtrisées, nous arrêtent et nous empêchent d'aller plus loin. La béatitude des cœurs purs doit nous rappeler que nous n'avons jamais le droit de nous arrêter aux choses extérieures, qu'il faut aller beaucoup plus loin. Cette béatitude est donc bien au cœur de notre vie chrétienne, et c'est vraiment l'Esprit Saint qui doit la réaliser au plus intime de nous-mêmes.

Nous verrons d'abord rapidement comment cette béatitude s'enracine dans l'Ancien Testament; et au terme, comme les autres fois, nous regarderons l'antithèse démoniaque de la béatitude des cœurs purs dans certaines idéologies modernes. Dans l'Ancien Testament, ce sont surtout les Psaumes et les Prophètes qui parlent de la pureté du cœur; mais il faut bien comprendre que les Prophètes ne s'opposent jamais à la Loi. Nous, nous opposons facilement l'intériorité de la vie chrétienne

2. Lc 5,5; Jn 21,3.

et l'institution, et c'est peut-être une des oppositions les plus démoniaques d'aujourd'hui. Il faut être très attentif à cela ; la béatitude des cœurs purs, précisément, doit nous faire comprendre que cette opposition n'est pas de Dieu.

Dans l'Ancien Testament, je ne relèverai que quelques grandes affirmations. Je ne veux pas faire ici un cours d'exégèse. Ce serait pourtant intéressant, parce qu'on verrait comment déjà dans l'Ancien Testament les Prophètes conduisent à la béatitude des cœurs purs. Le Prophète par excellence, celui qui nous révélera en lui-même ce qu'est la béatitude des cœurs purs, c'est Jésus. Mais parcourons d'abord les Psaumes :

> « Qui montera à la montagne de Yahvé
> et qui se tiendra dans son lieu saint ?
> Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur,
> qui ne se livre pas au mensonge[3]. »

Les mains, c'est ce par quoi nous touchons le monde extérieur ; le cœur, lui, est intérieur. Les mains innocentes, c'est celui qui n'a jamais commis de crime, celui qui n'a jamais blessé quelqu'un, celui qui « ne fait pas de mal à son frère[4] ». Et le cœur pur, source des mains innocentes, c'est le cœur « qui ne se livre pas au mensonge », qui ne peut pas tolérer le mensonge, c'est celui qui est « droit ». La pureté et la droiture sont liées ; et le Psaume 11 promet aux cœurs droits la vision de Dieu :

---

3. Ps 24,3-4.

4. Cf. Ps 15,1-3 : « Yahvé, qui résidera sous ta tente, qui demeurera sur ta montagne sainte ? Celui dont la conduite est parfaite et qui pratique la justice, qui dit la vérité dans son cœur, ne calomnie pas avec la langue, ne fait pas de mal à son frère et ne profère pas d'insulte contre son prochain. » Voir aussi Si 31,8-11 : « Heureux le riche qui est trouvé sans tache, et qui ne court pas après l'or ! Qui est-il, que nous le proclamions heureux ? car il a fait des merveilles en son peuple. Qui a subi cette épreuve et s'est montré parfait, ce lui sera un motif de se glorifier. Qui a pu transgresser et n'a pas transgressé, faire le mal et ne l'a pas fait, ses biens seront fermement établis et l'assemblée publiera ses aumônes. »

« Yahvé est juste, il aime la justice,
les cœurs droits *contempleront sa Face*[5]. »

C'est déjà une annonce de la béatitude: « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu.[6] » Un autre Psaume dit encore:

« Oui, Dieu est bon pour Israël,
pour ceux qui ont le *cœur pur*[7]. »

Et le Psaume 119 montre que, pour avoir un cœur pur, il faut garder la parole de Dieu et observer sa Loi:

« Comment, jeune, purifier son sentier?
En observant ta parole.
De tout mon cœur je te recherche;
ne m'égare pas loin de tes commandements.
En mon cœur j'abrite tes paroles,
afin de ne pas pécher contre toi[8]. »

Le cœur devient « l'abri » des paroles de Dieu; et la Parole de Dieu, quand nous la gardons, nous purifie; elle est vraiment l'instrument dont Dieu se sert pour purifier notre cœur. Car c'est bien Dieu lui-même qui peut seul nous donner un cœur pur:

---

5. Ps 11,7.

6. Cette promesse – « ils verront Dieu » – est annoncée dans l'Ancien Testament. Voir notamment Ex 33,18-23: « Moïse dit à Yahvé: "Fais-moi, je te prie, voir ta gloire." Yahvé dit: "Je vais faire passer toute ma beauté près de toi et je prononcerai le nom de Yahvé devant toi. Je fais grâce à qui je fais grâce et je fais miséricorde à qui je fais miséricorde." Il dit: "Tu ne peux pas voir ma Face, car l'homme ne peut me voir et vivre." Yahvé dit: "Voici un endroit près de moi: tu te tiendras debout sur le rocher. Et quand passera ma gloire, je te mettrai dans le creux du rocher et je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que je sois passé. Puis je retirerai ma main et tu me verras de dos; mais ma Face, on ne peut la voir". » Voir aussi Ps 17,15: « Pour moi, dans la justice, je contemplerai ta Face; de ton image, à mon réveil, je me rassasierai. » Ps 27,8-9: « De toi mon cœur a dit: "Cherche sa Face"; ta Face, Yahvé, je la cherche. Ne me cache pas ta Face. » Ps 42,3: « Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant; quand donc irai-je voir la Face de Dieu? »

7. Ps 73,1.

8. Ps 119,9-11; cf. Ps 1,1-2: « Heureux l'homme [...] qui prend son plaisir en la Loi de Yahvé. »

> « Crée pour moi, Dieu, *un cœur pur*;
> renouvelle en mon sein un esprit affermi.
> Ne me rejette pas de devant ta Face,
> ton *Esprit saint*, ne me l'enlève pas[9]. »

Nous demandons à Dieu de créer en nous un cœur nouveau, car le péché a fait de notre cœur un cœur de pierre, l'Ancien Testament le montre avec force. Un cœur de pierre, c'est un cœur opaque. Le péché nous rend opaques, le péché nous rend durs, il nous met en état d'opposition; et celui qui se définit toujours en opposition à l'égard d'un autre n'est pas un cœur pur. Un cœur pur, c'est celui qui se définit relativement à Dieu, dans l'unité avec Dieu et dans l'unité avec ses frères. Cela ne veut pas dire qu'il ne fait pas de distinction entre la vérité et l'erreur – ce serait très faux! Mais il ne se définit pas par opposition à l'égard d'un autre.

Il est dit également, cette fois dans les Proverbes: « Qui peut dire: j'ai purifié mon cœur, je suis net de tout péché[10]? » Nous ne pouvons pas par nous-mêmes purifier notre cœur; c'est l'œuvre de Dieu. Dieu nous donne la Loi pour nous y conduire, mais la purification elle-même est l'œuvre de Dieu. Ezéchiel le dit d'une façon très forte:

> « Je vous aspergerai d'une eau pure, *et vous serez purs*; de toutes vos impuretés et de toutes vos saletés je vous purifierai. Je vous donnerai un *cœur nouveau*, et c'est un esprit nouveau que je mettrai au-dedans de vous; j'ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai *mon Esprit* au-dedans de vous.[11] »

Le cœur pur, c'est le cœur nouveau, le cœur qui naît de Dieu; ce n'est pas notre cœur charnel, ce n'est pas notre

---

9. Ps 51,12-13.
10. Pr 20,9.
11. Ez 36,25-27.

cœur lié à tout ce qui est extérieur, c'est un cœur qui vient « d'en haut[12] ».

Ces textes montrent bien que la purification du cœur est la seule manière pour nous de découvrir la présence de Dieu. C'est très important, parce que cela fait partie du mystère de cette béatitude : la présence de Dieu, la « Face » de Dieu, ne peut nous être donnée qu'à travers un esprit pur, elle ne peut être donnée qu'au cœur pur, parce que c'est la pureté du cœur qui permet d'avoir une « intelligence » de Dieu : « Je leur donnerai un cœur pour connaître que je suis Yahvé[13]. » C'est l'amour qui permet la connaissance ; c'est l'amour qui permet la contemplation ; c'est l'amour qui permet ce regard pénétrant de l'intelligence. N'oublions jamais l'étymologie que donnent les médiévaux : *intelligere*, disent-ils, vient de *intus legere*, lire à l'intérieur, et non pas lire de l'extérieur. Comme quand vous lisez votre journal ! Votre journal, vous le lisez rapidement, vous ne le lisez pas avec intelligence (d'ailleurs, il faut bien dire que généralement cela ne demande pas beaucoup d'intelligence...) ; tandis que quand vous voulez pénétrer le sens d'une lettre écrite par quelqu'un qui vous aime, vous essayez d'entrer profondément, de « lire de l'intérieur ». La lecture qui se fait de l'intérieur est celle qui se fait par le cœur. C'est le cœur, en effet, qui nous permet d'avoir cette lecture intérieure, parce que, par l'amour, on ne reçoit plus les choses de l'extérieur. On ne regarde jamais de l'extérieur quelqu'un qu'on aime. Regarder de l'extérieur, c'est bon pour celui qui est étranger, celui qui ne comprend pas ; mais celui qui aime « lit de l'intérieur ». C'est cela, être intelligent ; c'est tout à fait autre chose que la « raison ».

Rappelons-nous encore ce qui est dit dans l'Ecclésiastique :

---

12. Cf. Jn 3,3 ss.
13. Jr 24,7.

« Il les a remplis de science et d'intelligence
et leur a indiqué le bien et le mal.
Il a mis sa lumière dans leur cœur,
pour leur montrer la grandeur de ses œuvres[14]. »

Et dans Jérémie :

« Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse,
que le brave ne se glorifie pas de sa bravoure,
que le riche ne se glorifie pas de sa richesse !
Mais qui veut se glorifier, qu'il trouve sa gloire en ceci :
avoir de l'intelligence et me connaître
[me connaître par l'amour][15]. »

Tous ces textes de l'Ancien Testament, et bien d'autres, conduisent au grand prophète qui est notre Dieu lui-même : Jésus. C'est dans le cœur de Jésus que nous devons découvrir la béatitude des cœurs purs. Je dis bien *dans le cœur du Christ*, parce que nos mots humains trahissent toujours quand il s'agit de découvrir quelque chose qui est *du cœur*. Il est étonnant de voir que tout l'Évangile de Jean nous conduit à la dernière révélation de Jésus, qui est celle de son cœur, le cœur de « l'Agneau sans tache[16] ». Toute la Révélation s'achève dans la blessure du cœur, ne l'oublions pas. Après la blessure du cœur, Jésus est détaché de la Croix

14. Si 17,7-8.

15. Jr 9,22-23. Voir aussi Pr 2,1 ss. : « Mon fils, si tu reçois mes paroles [...], prêtant à la sagesse une oreille attentive, inclinant ton cœur vers l'intelligence, [...] alors tu comprendras la crainte de Yahvé et tu trouveras la science de Dieu. » Voir également Sg 7,7-10 et 22-29 ; Pr 3,13 : « *Heureux* l'homme qui a trouvé la sagesse, et l'homme qui obtient l'*intelligence* ! »

16. 1 P 1,19. Ceux qui le suivent seront eux-mêmes « sans reproche », « immaculés » : « Ceux-là, ils ne se sont pas souillés avec des femmes, car ils sont vierges ; ceux-là suivent l'Agneau partout où il va ; ceux-là ont été rachetés d'entre les hommes comme prémices pour Dieu et pour l'Agneau. Jamais leur bouche ne connut le mensonge : ils sont immaculés » (Ap 14,4-5). Cf. Eph 1,3-4 : « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis par toutes sortes de bénédictions spirituelles, aux cieux, dans le Christ. C'est ainsi qu'il nous a élus en lui, dès avant la fondation du monde, pour être saints et immaculés en sa présence, dans l'amour. »

et remis à la terre; et être remis à la terre, c'est l'inverse d'une révélation: c'est être caché dans l'anonymat de la terre, qui est l'anonymat le plus complet. Jésus est caché dans l'anonymat de la terre après avoir donné la dernière révélation. Ainsi cette béatitude des cœurs purs, si nous la regardons attentivement, à travers Jésus, nous apparaît comme quelque chose d'ultime; elle nous apparaît vraiment comme quelque chose qui a pour ainsi dire « hanté » le cœur de Jésus, lui qui a une telle limpidité! La limpidité du cœur de Jésus est unique, c'est une limpidité qui est un *mystère*, c'est la limpidité de l'amour et de la lumière du Verbe qui habitent dans un cœur de chair. C'est la limpidité et la sagesse mêmes de Dieu qui habitent dans le cœur de cet Homme qui a reçu sa chair de la Femme, Marie, pour être parfaitement à l'unisson de notre cœur. C'est le cœur de Dieu qui s'est incarné dans le cœur de Jésus, pour nous faire comprendre que son sacerdoce est le sacerdoce de l'amour. Ce n'est pas en premier lieu le sacerdoce de l'intelligence, mais le sacerdoce du cœur parce que c'est le sacerdoce de l'amour; et l'attitude *dernière* de Jésus dans son sacerdoce est celle d'un sacerdoce victimal, ce qui nous fait bien comprendre que le sacerdoce du Christ est, d'une manière ultime, un sacerdoce d'amour.

Regardons un instant cette dernière révélation, puisque tout aboutit à cela. Il est extraordinaire de voir que tout l'Ancien Testament, et toute la Révélation de Jésus à travers sa prédication, son enseignement, aboutissent au cri de soif et à la blessure du cœur. Et c'est peut-être cela qui nous fait le mieux saisir ce qu'est la béatitude des cœurs purs. Le cri de soif, c'est le cri de Celui qui, après avoir tout donné, sait que tout ce qu'il a donné n'est encore rien à côté de l'Amour. N'est-ce pas cela, l'aspect premier de la béatitude des cœurs purs? N'est-ce pas cela qui est la plus grande pureté du cœur? Si facilement nous sommes attirés, séduits, par ce qui vient de nous, par ce que nous faisons. Dès que

nous faisons une œuvre, nous risquons de nous identifier à elle. Certes, il faut bien faire une œuvre! Une œuvre, cela peut être construire une famille. Pour un savant, ce sera la recherche scientifique en vue de découvrir de nouvelles théories. Pour un apôtre, l'œuvre consiste à chercher à travers tout à évangéliser, à témoigner du mystère du Christ et, pour cela, à ne pas hésiter, au milieu d'un monde déchristianisé, à créer un milieu, une oasis permettant aux chrétiens de vivre plus profondément leur vie chrétienne. Mais dès que nous faisons une œuvre, si notre cœur n'est pas suffisamment pur, nous nous identifions à cette œuvre, nous regardons tout à travers elle, et cette œuvre devient la grande préoccupation de notre vie, pour ne pas dire toute notre vie. L'œuvre nous accapare, elle nous prend, elle nous « mange », et il n'y a plus que cela qui existe pour nous. Nous ne sommes plus libres, notre cœur « colle » trop aux résultats obtenus, et progressivement il est englouti par cette œuvre. Il y a comme une identification de la *source* de l'amour et de l'*effet* qui provient de l'amour. Or, confondre la source et l'effet, c'est terrible : c'est toujours une matérialisation.

En Dieu seul, le fruit et la source ne font qu'un ; en dehors de Dieu, le fruit et la source sont toujours distincts et on ne peut jamais les identifier, surtout quand le fruit n'est pas une réalité vivante. Quand c'est une réalité vivante, c'est très différent : une mère, source de vie pour son fils, peut être entièrement donnée ; elle le peut parce qu'il s'agit d'un fruit vivant, d'une personne. Mais quand il s'agit d'une œuvre matérielle, ce n'est pas possible, si noble que soit l'œuvre. Pensez à Marie de Magdala, qui n'a qu'un seul désir, au matin de Pâques, celui de réaliser le geste le plus grand qui soit du point de vue liturgique : embaumer le corps du Christ. Pendant le sabbat elle n'a pensé qu'aux aromates, elle n'a pensé qu'aux gestes qu'elle ferait, elle n'a pensé qu'à enlever la pierre... Elle n'a pensé qu'à cela, tellement elle était prise par ce projet extraordinairement noble. Elle est très noble, la « créativité » de Marie de Magdala

durant le sabbat! Elle désire réaliser quelque chose *pour Jésus*. Oui, pour Jésus... mais c'est tout de même *elle*, c'est *son* œuvre. Si, dans son cœur, elle avait fait passer Jésus avant l'œuvre, elle serait restée comme Marie (la Mère de Jésus) dans un désir, dans une soif du mystère de la Résurrection. Mais elle a regardé davantage l'œuvre et, si noble que fût cette œuvre, cette œuvre liturgique (c'était bien ce qu'il y avait de plus grand parmi les œuvres, puisque c'était pour glorifier Dieu), son cœur s'est terni, et elle n'est pas entrée dans le *mystère* de la Résurrection; il a fallu des purifications successives avant que son cœur connaisse vraiment le mystère de la Résurrection, parce qu'elle était encombrée d'elle-même.

Un cœur pur est celui qui n'est pas encombré de l'œuvre qu'il fait. C'est peut-être ce qu'il y a de plus merveilleux dans la vie apostolique de Jésus: il reste toujours libre dans son amour. Il est toujours *au-delà*. C'est pour cela qu'après avoir réalisé toute l'œuvre que le Père lui a demandée[17], il crie: « J'ai soif[18] », exprimant ainsi que son amour dépasse absolument tout ce qu'il a fait. Si grande que soit l'œuvre qu'il a faite, cette œuvre, comparativement à la source d'amour qui est dans son cœur, n'est rien; parce que cet amour qui le lie au Père est un amour substantiel et éternel, et que l'œuvre, si grande soit-elle, est toujours quelque chose de limité[19].

---

17. Cf. Jn 17,4.

18. Jn 19,28.

19. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a un sens extraordinaire de cette relativité de l'œuvre, et de la pureté du cœur à laquelle est promis le « face à face ». Pensons, par exemple, à la fin de son *Acte d'offrande à l'Amour miséricordieux* (Pri 6, *Œuvres complètes*, Cerf-DDB 1996, p. 963-964): « Au soir de cette vie, je paraîtrai devant vous les mains vides, car je ne vous demande pas, Seigneur, de compter mes œuvres. Toutes nos justices ont des taches à vos yeux. Je veux donc me revêtir de votre propre *Justice*, et recevoir de votre *Amour* la possession éternelle de *Vous-même*. Je ne veux point d'autre *Trône* et d'autre *Couronne* que *Vous*, ô mon *Bien-Aimé*!... À vos yeux le temps n'est rien, un seul jour est comme mille ans, vous pouvez donc en un instant me préparer à paraître devant vous. Afin de vivre dans un acte de parfait Amour, *je m'offre comme victime*

Un cœur pur est un cœur assoiffé d'amour[20], qui veut aller le plus loin possible dans l'ordre de l'amour et qui ne peut pas s'arrêter. C'est cela qui explique le cri de soif, et c'est par le cri de soif que nous comprenons la béatitude du cœur infiniment pur du Christ : il a soif de se donner totalement. Il a soif de ne plus rien avoir à lui, que tout soit donné, que tout soit remis au Père, et que tout soit remis à Marie, à Jean, aux hommes...

---

d'holocauste à Votre Amour Miséricordieux, vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en vous et qu'ainsi je devienne *Martyre* de votre *Amour*, ô mon Dieu !... Que ce *martyre* après m'avoir préparée à paraître devant vous me fasse enfin mourir et que mon âme s'élance sans retard dans l'éternel embrassement de *Votre Miséricordieux Amour*... Je veux, ô mon *Bien-Aimé*, à chaque battement de mon cœur vous renouveler cette offrande un nombre infini de fois jusqu'à ce que les ombres s'étant évanouies, je puisse vous redire mon *Amour* dans un *Face à Face Éternel* !... »

On pourrait trouver chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus bien d'autres passages illustrant la béatitude des cœurs purs. Relevons seulement celui-ci : « Jésus, Jésus, s'il est si délicieux le désir de *t'Aimer*, qu'est-ce donc de posséder, de jouir de l'Amour ?... Comment une âme aussi imparfaite que la mienne peut-elle aspirer à posséder la plénitude de l'Amour ? Ô Jésus ! Mon *premier*, *mon seul Ami*, toi que j'*aime uniquement*, dis-moi quel est ce mystère ? Pourquoi ne réserves-tu pas ces immenses aspirations aux grandes âmes, aux Aigles qui planent dans les hauteurs ?... Moi je me considère comme un faible petit oiseau couvert seulement d'un léger duvet ; je ne suis pas un aigle, j'en ai simplement *les yeux* et le *cœur* car malgré ma petitesse extrême j'ose fixer le Soleil Divin, le Soleil de l'Amour et mon cœur sent en lui toutes les aspirations de l'Aigle. Le petit oiseau voudrait voler vers ce brillant Soleil qui charme ses yeux, il voudrait imiter les Aigles ses frères qu'il voit s'élever jusqu'au foyer Divin de la Trinité Sainte... Hélas ! Tout ce qu'il peut faire, c'est de *soulever* ses *petites* ailes, mais s'envoler, cela n'est pas en son *petit* pouvoir ! Que va-t-il devenir ? Mourir de chagrin se voyant aussi impuissant ?... Oh non ! Le petit oiseau ne va pas même s'affliger. Avec un audacieux abandon, il veut rester à fixer son Divin Soleil ; rien ne saurait l'effrayer, ni le vent ni la pluie, et si de sombres nuages viennent à cacher l'Astre d'Amour, le petit oiseau ne change pas de place, il sait que par-delà les nuages son Soleil brille toujours, que son éclat ne saurait s'éclipser un seul instant. » (Ms B, 4 v°-5 r°, *op. cit.*, p. 229-230)

20. « La pureté du cœur, dit saint Jean de la Croix, n'est rien moins que l'amour et la grâce de Dieu. Car Notre Sauveur appelle ceux qui ont le cœur pur "bienheureux", ce qui est autant dire "amoureux", puisque

Ce cri de soif, on sait comment les hommes l'ont compris : ils ne l'ont pas compris, ils l'ont compris selon leur capacité (c'est très souvent comme cela, du reste), ils ont compris matériellement. La soif, en effet, peut être une soif intérieure ou une soif extérieure, et les hommes comprennent toujours de l'extérieur. C'est pour cela qu'ils présentent au Christ le vinaigre. C'est la dernière réponse de l'humanité à Jésus : on lui présente ce mélange d'eau et de vinaigre pour apaiser sa soif physique, alors qu'il parlait d'une soif divine, d'un amour divin. Mais Jésus a tout de même reçu le geste de ces hommes, parce que c'était un geste de compassion et qu'il ne voulait pas le refuser. Si maladroit qu'il fût, Jésus l'a reçu, puis il a tout remis entre les mains du Père. Enfin, après la mort de Jésus, il y a la blessure du cœur ; elle aussi nous aide à comprendre ce qu'est un cœur pur. La pureté du cœur, c'est le don plénier de l'amour. On est pur *dans l'amour*, et c'est l'amour qui purifie l'amour ; rien ne peut purifier l'amour si ce n'est l'amour. Ce qui purifie notre cœur, c'est toujours un amour qui va plus loin et qui creuse davantage dans notre cœur la pauvreté. C'est pour cela que la béatitude des cœurs purs ne pouvait se manifester que par la blessure du cœur qui, en nous faisant comprendre l'abîme d'amour insondable qui est dans le cœur de Jésus, nous manifeste la pureté de son cœur, c'est-à-dire l'intensité de son amour.

Il faudrait aussi voir comment Marie vit de la béatitude des cœurs purs auprès de Jésus crucifié, par qui elle est immaculée. À la Croix, elle ne dit pas une seule parole ; elle reçoit la blessure du cœur de Jésus et elle l'offre au Père. C'est un autre aspect de la pureté du cœur : un cœur pur n'accapare rien. Quand il reçoit l'amour, c'est immédiatement pour un plus grand amour et un plus grand don. Nous, nous accaparons si facilement ! Or tout accaparement ternit la pureté du cœur.

---

la béatitude ne se donne pour autre prix que pour l'amour. » (*La nuit obscure*, II, ch. 12)

La pureté du cœur vient directement de Dieu, de l'Esprit Saint. Essayons maintenant de comprendre comment la béatitude des cœurs purs est le fruit direct d'un don de l'Esprit Saint, dans le cœur du Christ, dans le cœur de Marie et dans notre propre cœur.

Saint Augustin[21] et saint Thomas[22] ont vu un lien entre la béatitude des cœurs purs et le don d'intelligence. Cela peut surprendre au premier abord, et pourtant nous venons de voir, dans l'Ancien Testament, un parallélisme entre la pureté du cœur et l'intelligence; ce n'est pas un hasard. Essayons de saisir ce lien; car il est très important pour l'entendement de comprendre que l'amour réclame l'intelligence et que l'intelligence est au service de l'amour. Dieu veut que ce lien soit

---

21. Citant ce verset du Prologue de l'Évangile de saint Jean: « Personne n'a jamais vu Dieu » (Jn 1,18), saint Augustin dit: « Dieu est une réalité invisible: ce n'est pas avec les yeux, mais avec le cœur qu'il faut le chercher. Mais de même que, pour voir notre soleil, nous purifions l'œil du corps, grâce à quoi nous pouvons voir la lumière, de même, si nous voulons voir Dieu, purifions l'œil qui nous permet de le voir. Où est cet œil? Écoute l'Évangile: "*Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.*" » (*Commentaire de la Première Épître de saint Jean*, VII, 10, p. 331) Et, en commentant les béatitudes, saint Augustin dit encore: « *Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.* Qu'ils sont donc insensés ceux qui cherchent Dieu avec les yeux du corps, alors qu'on le voit avec le cœur, comme il est écrit: "Dans la simplicité de cœur, cherchez-le" (Sg 1,1). Le cœur pur, en effet, est le cœur simple; et de même qu'il faut des yeux purs pour voir la lumière, ainsi pour voir Dieu faut-il que soit pur le regard qui permet de le contempler. » (*Explication du sermon sur la montagne*, 2, 8, p. 27) Rattachant cette béatitude au don d'intelligence, saint Augustin poursuit: « L'intelligence convient à ceux qui ont le cœur pur, parce que leur regard purifié peut voir "ce que l'œil du corps n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté dans le cœur de l'homme." » (1 Co 2,9) [...] Aux cœurs purs [est accordée] la faculté de voir Dieu, comme à ceux qui purifient leur regard en vue de contempler les réalités éternelles. » (*op. cit.*, 4, 11-12, p. 31) Enfin, rattachant cette béatitude à la sixième demande du *Pater*: « L'intelligence rend heureux ceux qui ont le cœur pur; prions de n'être point induits en tentation, de peur d'avoir le cœur double en poursuivant les biens temporels et terrestres, au lieu de ne rechercher que le bien simple et de lui rapporter toutes nos actions. » (11, 38, p. 115)

22. Voir *Somme théologique*, II-II, q. 8, a. 7.

très profondément inscrit dans notre cœur et dans notre intelligence. N'est-ce pas par là que nous sommes le plus proches de son mystère de lumière et d'amour? En lui, lumière et amour ne font qu'un... Mais le démon est toujours celui qui oppose et qui sépare ce que Dieu a uni; il ne cesse de semer la zizanie (dès que quelqu'un sème la zizanie et divise, vous pouvez être sûrs que ce n'est pas l'œuvre du Saint-Esprit). Ou bien il fait des confusions: là où Dieu demande une distinction, il fait une confusion. Il est toujours en état d'opposition (d'antithèse) à l'égard de la conduite de l'Esprit Saint. Il est « anti-Esprit Saint » au maximum, puisqu'il ne peut pas aimer.

Ayant tous le don d'intelligence, nous en avons tous un peu l'expérience. Il est comme un surcroît d'intelligence qui nous est donné gratuitement par l'Esprit Saint et qui n'a rien à voir avec l'acquis que nous avons. Nous sommes « matheux », ou physiciens, ou philosophes, ou « pratiques », ou artistes... tout cela, ce sont des formes d'intelligence. Le don d'intelligence est au-dessus de tout cela, et il est donné aux plus petits. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est un modèle merveilleux. N'est-ce pas le don d'intelligence qui domine chez elle? Or elle n'avait pas beaucoup d'acquis! Vous n'avez qu'à regarder sa poésie: ce n'est pas extraordinaire, du point de vue poétique... On peut l'aimer beaucoup, certes, à cause de tout ce qui est sous-jacent; mais ce n'est pas la grande poésie d'Ezéchiel, ni celle d'Isaïe! Le don d'intelligence ne nous donne pas nécessairement une intelligence métaphysique, il ne nous donne pas nécessairement une intelligence poétique et lyrique. Le don d'intelligence est immédiatement ordonné à l'amour divin, il est en nous pour nous permettre de ne pas nous arrêter à l'extérieur et pour nous faire aller toujours plus loin. C'est en parlant du don d'intelligence que saint Thomas dit que *intelligere* vient de *intus legere*[23];

23. Voir *loc. cit.*, a. 1; *De veritate*, q. 1, a. 12.

c'est très significatif, car le don d'intelligence nous donne vraiment cette « lecture de l'intérieur ».

Ce don d'intelligence, nous l'avons tous reçu gratuitement au baptême. Lors de notre baptême, nous sommes tous devenus intelligents de cette intelligence de Dieu; mais, ordinairement, nous ne l'avons pas fait beaucoup fructifier! Il a donc fallu la confirmation... et nous n'avons pas encore compris! Si bien qu'aujourd'hui le Saint-Esprit nous rappelle qu'il est là et que nous devons être intelligents pour lui, pour pouvoir faire les discernements que nous ne pouvons pas faire par nous-mêmes.

Ce don gratuit d'intelligence, qui est reçu dans notre intelligence, mais à travers l'amour, que fait-il? Il permet à notre foi d'avoir un exercice tout à fait divin; il permet à l'amour d'« éclater », de n'être gêné en rien. Voilà comment le don d'intelligence « fleurit » dans la béatitude des cœurs purs: en transformant divinement l'exercice de la foi. Essayons de comprendre, théologiquement, comment le don d'intelligence permet à la foi de s'exercer divinement.

La foi est une lumière divine, mais une lumière qui est donnée dans l'obscurité (c'est le propre du mystère de la foi). C'est donc une épreuve, une épreuve pour notre intelligence; et, dans un monde très intellectualisé comme le nôtre, la foi est particulièrement difficile. Elle est plus difficile pour les gens qui ont beaucoup cultivé leur intelligence, qui ont quantité de connaissances, que pour les autres. Une fois qu'ils ont compris, cela devient plus facile: mais il y a un moment d'épreuve. J'ai entendu plusieurs fois des gens cultivés, des gens intelligents, me dire: « Je préfère ne pas venir à vos cours de théologie, parce que cela me pose quantité de problèmes; j'aime mieux avoir la foi du charbonnier: je crois, et puis c'est tout... » Mais avaient-ils le droit de dire cela? Ils ne comprenaient pas qu'en réalité, ils ne faisaient pas un acte de foi: ils restaient au niveau de traditions religieuses, et ils ne voulaient pas comprendre que leur intelligence

était interpellée par leur foi, et que la foi était dans leur intelligence comme une petite greffe divine, exigeant de leur intelligence de coopérer à sa croissance. C'était une manière très élégante d'enfouir le don... Par peur, on enfouit le don dans une tradition religieuse, au lieu d'essayer de mettre son intelligence au service de la foi.

La foi est une épreuve parce que, pour notre intelligence humaine, l'adhésion de foi n'est pas lumineuse, elle reste obscure; et si elle reste trop obscure on court le danger, avec une très bonne volonté, d'adhérer *de l'extérieur.* On s'arrête alors à l'écorce, et très vite on se sclérose et on ne veut pas aller plus loin. C'est ce qui arrive constamment dans la vie chrétienne, surtout chez les intellectuels, chez les gens qui ont une culture humaine assez profonde, mais dont la foi s'est sclérosée: elle est enfermée dans un domaine et on ne veut pas y toucher, parce que c'est trop dangereux! Cette réaction prouve sans doute que l'on a compris que la foi est quelque chose de très précieux; mais on ne comprend pas que la foi, si elle est une épreuve, vient aussi ennoblir l'intelligence et lui permettre d'aller beaucoup plus loin. Certes la foi est une épreuve, mais elle est aussi un ennoblissement. La foi donne un regard divin: on ne regarde plus les choses de l'extérieur, on ne reçoit pas la Parole de Dieu comme n'importe qui. On peut lire en effet l'Écriture en croyant, ou lire l'Écriture simplement comme un homme religieux, qui considère la Bible comme un très grand livre, un livre sacré, mais qui le lit comme il lirait d'autres documents sacrés, comme il lirait un autre livre qui serait à la source d'une grande tradition religieuse, et non pas comme une Parole vivante. C'est le don d'intelligence qui nous permet de regarder l'Écriture autrement que comme un document historique, quelque chose de très respectable sans doute, mais qui est un peu « en dehors » de nous. L'Ancien Testament, c'est tellement lointain! Cela concerne des mentalités si différentes des nôtres, si

diverses ! Et même le Nouveau Testament : saint Jean, c'est très beau, mais cela nous dépasse tellement ! L'Apocalypse : n'en parlons pas, c'est quelque chose de tellement hallucinant qu'il vaut mieux le regarder de l'extérieur ! Ainsi on regarde toute l'Écriture de l'extérieur ; on se contente de la respecter, d'écouter de l'extérieur, sans considérer la parole de Dieu comme une *Parole vivante*. On reste au niveau d'un *écrit*. Cela, c'est le *positivisme* de notre foi, qui est frappant dans le monde d'aujourd'hui : nous sommes des positivistes croyants (le positiviste étant celui qui regarde uniquement le *fait*). Ou bien nous tombons dans un *juridisme* de la foi, ou dans un moralisme de la foi. Le *moralisme* de la foi, c'est le respect des traditions mis au-dessus de tout ; le juridisme, c'est de ne regarder que les documents ; le positivisme de la foi, c'est dire : « Oui, j'admets cela, c'est un fait, mais je n'y comprends rien du tout. » Tout cela, ce n'est plus la foi vivante.

Le don d'intelligence vient permettre à notre foi de s'exercer divinement, de telle sorte que l'Écriture devient pour nous une Parole vivante, une rencontre avec une Personne vivante : c'est Dieu qui nous parle. Quand je lis l'Écriture, je dois toujours être dans cette attitude : c'est Dieu qui me parle, et j'écoute Dieu ; et quand j'écoute Dieu, ne dois-je pas être attentif ? Quand j'ai rendez-vous avec une personne importante, je suis attentif ; je ne vais pas, en sa présence, regarder ce que j'ai dans mes poches, ou ce qu'il y a dans mon sac, et ainsi de suite ! Non, je suis tout attentif. Or, parfois, nous traitons la Parole de Dieu comme n'importe quoi ; nous passons de la Parole de Dieu à autre chose, et ainsi de suite : nous ne sommes pas *en présence* de Dieu. Le don d'intelligence va permettre à la foi cet exercice divin. La foi est une connaissance aimante, et le don d'intelligence nous rappelle que c'est l'amour qui enveloppe la foi, que c'est l'amour qui est présent dans la foi, que la foi est une connaissance aimante. Il faut être

« amoureux » de Dieu dans la foi, puisque Dieu nous fait confiance, et qu'il nous fait même confiance d'une manière étonnante ! Il faut recevoir ce don dans une communication directe, immédiate. La Parole de Dieu, parce qu'elle est une Parole *vivante*, est une parole liée à sa source ; et nous devons la recevoir comme une parole qui *nous* est adressée, ce qui exige de nous d'être « amoureux » de Dieu. Quand on aime quelqu'un, on sait que cette personne parle *pour nous* ; elle peut parler aussi à d'autres, mais elle parle d'abord pour nous, parce qu'elle nous aime. Quand la foi est vivante, on comprend que la Parole de Dieu a ce caractère extraordinairement direct qui nous atteint dans ce qu'il y a de plus intime en notre cœur et en notre intelligence.

Grâce au don d'intelligence notre foi, s'exerçant divinement, ne s'arrête plus à l'extérieur, à l'écorce de la Parole de Dieu ; elle entre dans *l'intention* même de Dieu qui nous parle, elle pénètre jusqu'à cette intention, et c'est alors le cœur-à-cœur : la Parole n'est plus que le moyen d'une rencontre[24]. Quand on rencontre quelqu'un qu'on aime, la parole n'est plus qu'un moyen de rencontre, et parfois même on oublie complètement ce qui nous a été dit, tellement la rencontre est forte et tellement la parole n'a plus été qu'un moyen. C'est cela que fait le don d'intelligence. Ainsi – c'est très curieux – être intelligent, c'est oublier l'intelligence pour qu'il n'y ait plus que l'amour ! Raisonner, analyser, c'est très bien, c'est une recherche qui est absolument nécessaire ; mais tout cela est au service de quelque

24. N'est-ce pas cet exercice du don d'intelligence que nous voyons chez les disciples d'Emmaüs ? « Jésus leur dit : "Ô cœurs insensés et lents à croire à tout ce qu'ont annoncé les Prophètes !" [...] Et, partant de Moïse et de tous les Prophètes, il leur interpréta dans toutes les Écritures ce qui le concernait. [...] Et ils se dirent l'un à l'autre : "Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous, quand il nous parlait en chemin, quand il nous ouvrait les Écritures ?" » (Lc 24, 25-32)

chose de beaucoup plus grand : « pénétrer », comme dit saint Thomas, *ad intima*, au plus intime de la réalité[25]. Or qu'y a-t-il de premier à connaître ? La personne. La réalité profonde, c'est la personne ; et la Personne par excellence, c'est Dieu. Le don d'intelligence nous fait donc pénétrer très profondément dans la Parole de Dieu, en nous la faisant recevoir comme une parole vivante qui nous conduit directement à sa source. Nous dépassons l'écorce pour pénétrer dans la réalité, et nous mettons toute notre intelligence au service de l'amour, pour que l'amour soit toujours premier, et pour que notre intelligence soit vraiment entièrement mobilisée. Car le don d'intelligence n'arrête pas l'intelligence ! Il la pousse au contraire jusqu'au bout de ses plus grandes, de ses plus profondes exigences. Il faut aller jusqu'au bout de l'intelligence pour que celle-ci accepte d'être dépassée par l'amour. Si nous nous arrêtons avant, nous raisonnons, nous analysons, et à ce moment-là nous nous tâtons le pouls en nous disant : « C'est très intéressant, ce que je fais, c'est très intelligent ! », et nous regardons notre méthode plus que l'amour...

Le don d'intelligence nous permet de comprendre que Dieu nous conduit. « Vos cheveux même sont tous comptés. » « Pas un cheveu de votre tête ne se perdra[26] ! » Ce n'est pas facile à saisir, ni facile à vivre, mais cela prouve qu'il y a une présence extraordinaire de Dieu, du Père[27]. Et plus nous avançons en âge, plus Dieu nous est présent, parce que nous sommes plus proches du terme... et cela peut arriver beaucoup plus vite qu'on ne le pense ! Plus nous sommes proches, plus Dieu nous attire, plus le Père nous attire ; et le don d'intelligence nous permet de vivre de cette attraction du Père dans notre vie quotidienne.

---

25. Voir *Somme théologique*, II-II, q. 8, a. 1 et a. 6.
26. Lc 12,7 et 21,18.
27. Cf. Mt 10,29-30.

Le don d'intelligence vient transformer notre travail. Pensez à l'Évangile de l'apparition de Jésus au bord du lac de Tibériade[28] : Jésus vient transformer cette pêche qui pourtant était sûrement très bien faite, parce que Pierre connaissait son métier et qu'il le faisait avec conscience, honnêteté et bravoure. L'Évangile souligne ce petit fait : il avait laissé tomber ses vêtements pour être plus libre, pour travailler plus à l'aise, selon les mœurs du pays et du temps ; et quand Jésus est là, il rectifie la position ! Petit détail de rien du tout, mais très beau parce qu'il montre la spontanéité de Pierre. Le don d'intelligence, donc, nous permet de travailler dans la lumière du Christ, avec lui, sans qu'il fasse nombre. Il ne s'agit pas de se dire de faire effort pour méditer tout en travaillant ; si on fait cela, on travaille mal et on médite mal. Il s'agit de travailler pleinement mais dans la lumière du Christ : le Christ ne fait pas nombre avec ce que nous devons faire, mais il nous donne cette lumière nouvelle de sa présence : « Bienheureux les cœurs purs : ils verront Dieu. » Voir Dieu présent à travers le travail que nous faisons : « Travaillez, non pour la nourriture périssable, mais pour la nourriture qui demeure pour la vie éternelle, celle que le Fils de l'homme vous donnera[29]. » Il faut donc vivre de l'Eucharistie, de la présence de ce don du Christ à travers notre travail. Le don d'intelligence purifie notre cœur, en nous donnant un seul désir : celui de nous conformer constamment à la volonté du Père sur nous. Nous travaillons alors pour témoigner de notre amour, pour montrer à Dieu que nous voulons l'aimer. Là aussi la petite Thérèse est merveilleuse, parce qu'elle a saisi cela d'une manière étonnante : ce qu'on fait est secondaire ; ce qui est important, c'est la manière dont on le fait. Saint Thomas avait déjà dit cela avant elle, à sa manière de théologien. La petite Thérèse le dit à sa manière de petite enfant de

28. Jn 21,1-14.
29. Jn 6,27.

Dieu dans le monde d'aujourd'hui, mais saint Thomas l'avait dit admirablement, en théologien, en montrant qu'il y a diverses manières de faire ce qu'on a à faire : on peut le faire en serviteur, en ami, en enfant. Le serviteur est très attentif au résultat, parce que, si le travail n'est pas bien fait, le maître est mécontent. L'ami, lui, est moins attentif au résultat, il est plus soucieux de *coopérer* avec son ami ; quant à l'enfant, il ne s'occupe plus tellement du résultat : il fait les choses bien, mais « pour faire plaisir », avec amour, dans un lien direct, immédiat, avec celui à qui il veut faire plaisir. Voilà ce que fait le don d'intelligence : il nous apprend à travailler, non pas pour notre gloire, non pas en premier lieu en regardant le résultat, mais pour témoigner de notre lien avec le Christ, et de telle sorte que notre travail soit toujours lié au grand labeur de la Croix.

Le don d'intelligence vient transformer *toute notre vie* (parce que la foi doit transformer toute notre vie), pour que celle-ci soit tout entière un témoignage rendu à l'amour de Dieu. Le don d'intelligence s'exerce en particulier à l'égard de la charité fraternelle. La charité fraternelle, en effet, demande que l'on soit intelligent. Nous manquons souvent d'intelligence à l'égard de nos frères d'une façon lamentable : nous faisons ce que nous considérons comme des « actes de charité fraternelle » en leur écrasant les pieds ou en leur imposant comme un poids notre désir de les voir faire exactement ce que nous désirons – en nous disant à nous-mêmes que la charité fraternelle consiste à leur rappeler la vérité... et à leur montrer que nous sommes nous-mêmes un prototype, un exemple[30] ! Ce n'est pas cela, la charité fraternelle ; c'est

30. En commentant le sermon sur la montagne, saint Augustin nous met en garde : « Il ne faut recourir aux reproches, dit-il, que rarement et en cas de nécessité, en ayant en vue le service de Dieu, jamais l'intérêt, Dieu seul étant notre fin. Ne faisons rien avec un cœur double, ce qui signifie écarter de notre regard la poutre de l'envie, de la malice et de la dissimulation avant d'enlever la paille de l'œil de notre frère. Nous la verrons alors avec les yeux de la colombe, comme ceux de l'Épouse du

être au service des autres (le lavement des pieds), c'est aimer l'autre pour lui-même et pour le Christ. Le don d'intelligence nous donne cette intelligence du cœur à l'égard de nos frères, cette ouverture et cette pureté du cœur à leur égard[31].

Christ, que Dieu s'est choisie, l'Église pleine de gloire, n'ayant ni tache ni ride (Eph 5, 27), c'est-à-dire pure et simple. » (*Explication du sermon sur la montagne*, 19, 66, p. 135) « Le regard purifié devenu simple sera capable de voir et de contempler la lumière intérieure : c'est l'œil du cœur. Ce qui exige de faire le bien non par jactance ou par ostentation, même s'il nous arrive d'en être estimé, et de ne chercher que le salut des frères et la gloire de Dieu. L'œil du cœur se garde de condamner avec témérité l'intention et la volonté, quand elles ne se manifestent pas avec évidence. Il se dévoue aux autres avec le désintéressement que lui-même préconise, c'est-à-dire avec une parfaite gratuité. Tel est le cœur pur et simple, qui cherche Dieu. "Heureux ceux qui ont le cœur pur parce qu'ils verront Dieu." » (*op. cit.*, 22, 76, p. 142) Saint Augustin souligne aussi avec beaucoup de force, et à maintes reprises, que la pureté du cœur, dans l'amour du prochain, nous dispose à « voir Dieu ». Relevons ces passages de son *Commentaire de la Première Épître de saint Jean* (à propos du verset : « Qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment pourrait-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? ») : « Si tu n'aimes pas ton frère que tu vois, comment peux-tu aimer Dieu que tu ne vois pas? Pourquoi cet homme ne voit-il pas Dieu? Parce qu'il n'a pas en lui l'amour même. Il ne voit pas Dieu, parce qu'il n'a pas en lui l'amour ; il n'a pas l'amour, parce qu'il n'aime pas son frère ; voilà donc pourquoi il ne voit pas Dieu, parce qu'il n'a pas en lui l'amour. Car, s'il a l'amour, il voit Dieu ; car "Dieu est amour" ; et cet œil (intérieur), de plus en plus purifié par l'amour, devient capable de voir cette substance immuable, dont la présence fera à jamais le bonheur de l'homme, lorsqu'il en jouira éternellement avec les anges. » (IX, 10, *op. cit.*, p. 403) « Maintenant tu vois dans la foi, alors tu verras dans la vision. Si en effet nous aimons, alors que nous ne voyons pas, que seront nos embrassements quand nous verrons! Mais comment nous exercer à cet amour? Par l'amour fraternel. Tu peux me dire : je n'ai pas vu Dieu ; mais peux-tu me dire : je n'ai pas vu d'homme? Aime ton frère. Si tu aimes ton frère que tu vois, par le fait même tu verras aussi Dieu, car tu verras la charité même, et Dieu habite en elle. » (V, 7, p. 263)

31. Sainte Catherine de Sienne nous dit comment se réalise cette purification de notre regard sur nos frères : « Veux-tu parvenir à la pureté parfaite, [...] et que rien ne soit plus pour ton esprit une occasion de faute? Sois-moi toujours unie par affection d'amour ; car je suis la souveraine et éternelle Pureté, je suis le Feu, qui fait l'âme pure. Et donc, plus elle s'approche de Moi, plus elle devient pure ; plus elle s'en éloigne, plus elle est souillée. C'est parce qu'ils sont séparés de Moi, que les mondains tombent en tant de crimes. Mais l'âme qui, sans intermédiaire, s'unit à Moi, participe à ma pureté.

Dans son *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, saint Thomas se pose la question : de Pierre et de Jean, lequel a le plus aimé le Christ, et lequel a été le plus aimé ? Saint Thomas se pose cette question à propos de la troisième

---

Il est une chose qu'il faut faire, pour arriver à cette union, à cette pureté : c'est de t'abstenir de juger la volonté de l'homme en quoi que ce soit que tu voies faire ou dire, et par n'importe quelle créature, soit contre toi, soit contre autrui. C'est ma volonté, et uniquement ma volonté, qu'il faut voir, en eux et en toi. Si tu es en présence d'une faute ou d'un péché évident, sache extraire de l'épine la rose, en les offrant devant Moi, par une sainte compassion. Dans les injures qui te sont faites, juge que c'est ma volonté qui les permet pour éprouver la vertu en toi et dans mes autres serviteurs. Estime que celui qui te les inflige n'est qu'un instrument de mon choix, et que souvent ses intentions seront bonnes : car il n'est au pouvoir de personne de juger les secrets du cœur de l'homme.

Ce qui ne t'apparaît pas comme un péché mortel manifeste, tu ne dois pas le juger dans ton esprit. Là encore, tu ne dois considérer que ma volonté vis-à-vis de ceux qui agissent ainsi, et ne pas en prendre occasion de jugement, mais de sainte compassion, comme je t'ai dit. De cette manière tu arriveras à la pureté parfaite, parce que ton esprit ne sera jamais scandalisé, ni à mon sujet ni au sujet du prochain, comme lorsque vous tombez dans le mépris du prochain, quand vous jugez sa mauvaise volonté à votre égard, au lieu de considérer ma volonté en lui. Ce mépris, ce scandale, éloigne l'âme de moi et l'empêche d'atteindre à la perfection. À quelques-uns il fait perdre la grâce, plus ou moins, suivant la gravité de l'indignation et de la haine que leur propre jugement leur a fait concevoir contre leur prochain.

Il en va tout autrement pour l'âme qui voit en toute chose ma volonté, cette volonté qui ne veut rien d'autre que votre bien, et qui dans tout ce qu'elle permet, dans tout ce qu'elle donne, n'a d'autre dessein que de vous conduire à la fin pour laquelle je vous ai créés. En se gardant ainsi sans cesse dans l'amour du prochain, l'âme demeure aussi toujours dans mon amour, et, demeurant dans mon amour, elle conserve l'union qu'elle a avec moi.

Voilà pourquoi, si tu veux parvenir à la pureté que tu me demandes, il est absolument nécessaire d'observer ces trois règles principales, à savoir : t'unir à Moi par affection d'amour, en ayant présents à ta mémoire les bienfaits que tu as reçus de Moi ; contempler par le regard de l'intelligence l'amour de ma Charité, qui vous aime ineffablement ; enfin, dans la volonté de l'homme, considérer non pas sa malice, mais ma volonté à Moi. Le juge, ici, ce n'est pas vous, c'est Moi ! Par ce moyen, tu parviendras à la perfection. » (*Le Dialogue*, trad. Hurtaud, éd. Lethielleux 1913, I, Appendice, p. 367-369)

apparition du Christ ressuscité, au bord du lac de Tibériade. Après la triple interrogation de Jésus – « Pierre, m'aimes-tu ? » – et l'ordre reçu de lui – « Suis-moi » –, Pierre regarde « le disciple que Jésus aimait » et s'en inquiète[32]. Jésus n'a-t-il pas eu sur Jean un regard plus profond ? Il lui a confié sa Mère ; alors qu'à Pierre il confie l'Église. À Jean il donne Marie comme *sa* Mère, à Marie il donne Jean comme *son* fils – « Voilà *ta* Mère, voilà *ton* fils » –, et à Pierre il confie ses brebis à Lui : « Pais *mes* agneaux, pais *mes* brebis ». C'est différent, et cela nous fait comprendre qu'il y a une intimité beaucoup plus profonde dans l'alliance directe de Marie et de Jean. Saint Thomas se pose donc la question. Il sait qu'il ne pourra pas donner de réponse ; mais, parce qu'il est un théologien, il veut aller le plus loin possible dans l'intelligence du mystère. Il a alors cette réponse admirable : Pourquoi Jésus aime-t-il plus Jean ? À cause de la perspicacité de son intelligence, à cause de la pureté de son cœur et à cause de sa jeunesse[33]. Remarquez bien qu'il ne dit pas tout de suite « à cause de la pureté de son cœur ». Il prend la *cause* ; et quelle est la cause de la pureté du cœur ? C'est le don d'intelligence. Si mon cœur est pur, c'est parce que je suis docile au Saint-Esprit grâce au don d'intelligence ; c'est parce que je reçois la Parole de Dieu et la Lumière de Dieu qui purifient mon cœur. Il faut que mon cœur soit purifié par le don d'intelligence pour que je puisse vraiment vivre de cette béatitude. Saint Thomas dit donc que Jésus aime plus Jean à cause de la « perspicacité » de son intelligence. Or le don d'intelligence ne consiste pas à regarder les conclusions, à raisonner, mais à avoir le sens de la *personne*. Voilà ce que fait le don d'intelligence : il nous donne le sens de la Personne de Dieu, le

32. Cf. Jn 21,20-21.

33. Voir *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, vol. 2, Le Cerf 2006, n° 2639.

sens de la Personne du Christ, le sens de nos frères, du prochain ; il nous apprend à les regarder divinement et, ce faisant, il agrandit notre cœur, il le rend capable d'aimer. Il nous donne de voir Dieu à travers nos frères, de vivre, à travers notre travail, de la présence du Christ, de vivre, à travers la Parole de Dieu, de la présence de Dieu : « Bienheureux les cœurs purs, ils verront Dieu. »

Terminons en regardant l'antithèse démoniaque du don d'intelligence et de la béatitude des cœurs purs. L'exemple le plus frappant d'une telle antithèse est peut-être la philosophie néo-hégélienne. La philosophie hégélienne elle-même est une antithèse frappante de la béatitude des cœurs purs. Mais je ne vais pas vous parler ici de Hegel, parce qu'il est trop difficile ; je prendrai un de ses disciples. Les disciples en effet trahissent leur maître, parce qu'ils « grossissent » souvent ce que le maître a dit ; ils en sont l'écho, et c'est toujours plus facile d'écouter l'écho.

Parmi les « échos » de Hegel dans notre pays de France, il y a Léon Brunschvicg. Hegel est allemand, il est parfois difficile à comprendre, il y a chez lui une opacité plus grande. Brunschvicg est français, et il a un esprit mathématique, ce qui lui donne une sorte de limpidité extraordinaire (les mathématiciens ont une limpidité d'intelligence très particulière). Et de fait, l'hégélianisme, en passant par Brunschvicg, nous présente comme une antithèse étonnante de la béatitude des cœurs purs. En deux mots : au lieu de chercher à saisir la personne pour l'aimer et comprendre qu'au-delà de l'intelligence il y a le don du cœur, l'intelligence s'impose, elle fleurit pour elle-même et, en définitive, elle se « divinise », elle se proclame Dieu.

Brunschvicg commente d'une manière étonnante le début du Prologue de Jean : « Au commencement était le Verbe. » Pour lui, cela veut dire : au commencement était le fruit de notre intelligence, le « verbe », le concept. Et où est

le concept le plus pur? Dans la connaissance mathématique; si bien que Dieu, finalement, se ramène à une équation différentielle! Voilà ce qu'il y a de plus limpide, de plus pur... Brunschvicg, en effet, a une sorte de mystique de la lucidité, il veut aller le plus loin possible dans la lucidité, il veut écarter tout ce qui pour lui n'est pas limpide. En cela il dépend de Descartes (la clarté et la distinction des idées), mais il va beaucoup plus loin. Il veut aller jusqu'au bout de cette lucidité et proclamer que l'intelligence, quand elle est parfaitement lucide et pleinement elle-même, ne fait qu'un avec Dieu. Brunschvicg rejette vivement toute affirmation de la transcendance de Dieu – cette transcendance que, précisément, le cœur pur affirme: Dieu me dépasse infiniment, toute l'œuvre que je fais n'est rien à côté de cet amour qui m'unit à Dieu... N'y a-t-il pas comme une antithèse du cri de soif du Christ dans le rejet de la transcendance?

Brunschvicg rejette la transcendance, sous prétexte qu'elle implique toujours une matérialisation, une extériorité, et qu'il faut redécouvrir une limpidité profonde dans l'immanence de l'esprit. C'est cette immanence la plus totale de l'esprit qui, pour lui, permet de découvrir comment Dieu est au plus intime de notre intelligence – non pas, certes, comme une source transcendante par rapport à notre intelligence, mais comme notre intelligence même.

Il faut relire de temps en temps le débat intitulé *La querelle de l'athéisme*[34], parce que ces choses-là restent très actuelles, et qu'il vaut mieux les prendre à leur source que dans les succédanés qu'on nous sert aujourd'hui, les « Brunschvicg modèle réduit » qui crient à tue-tête: « Immanence, immanence! Le Dieu transcendant, c'est abominable! Je ne veux plus le Dieu solitaire, je veux le

34. Voir Léon BRUNSCHVICG, *De la vraie et de la fausse conversion.* Suivi de *La querelle de l'athéisme*, P.U.F. 1950.

Dieu solidaire, je veux le Dieu de l'immanence, le Dieu qui est au plus intime de moi-même, qui est moi-même, et qui même meurt pour exalter l'homme... » Tout cela en effet se dit aujourd'hui. Autrement dit, il est bon de savoir que ceux qui, aujourd'hui, prônent un Dieu immanent à leur conscience, ne disent rien d'original. Cela a été dit avant eux, et beaucoup mieux qu'ils ne le disent; il vaut donc mieux le regarder dans sa source. Je vous citerai seulement deux passages: « Le Dieu transcendant, le Dieu *lointain* [...], est un Dieu verbal comme le Dieu *proche*, le Dieu homme est un Dieu contradictoire[35]. » Brunschvicg, en effet, ne peut pas admettre l'Incarnation. Ce qu'il faut découvrir, c'est le Dieu Esprit, qui n'est autre que l'esprit de l'homme et la conscience même de l'homme:

> « L'intelligence du spirituel à laquelle la discipline probe et stricte de l'analyse élève la philosophie, ne permet plus, désormais, l'imagination du surnaturel qui soutenait les dogmes formulés à partir d'un réalisme de la matière ou de la vie. L'hypothèse d'une transcendance spirituelle est manifestement contradictoire dans les termes. Le Dieu des êtres raisonnables ne saurait être quelque part au-delà de l'espace terrestre visible, quelque chose qui se représente par analogie avec l'artisan humain ou le père de famille. Étranger à toute forme d'extériorité, c'est dans la conscience seulement qu'il se découvre comme la racine des valeurs que toutes les consciences reconnaissent également [...]. Ce Dieu, il faudra donc l'appeler le Verbe, à la condition que nous sachions entendre par là le *Verbum ratio*[36]. »

Dieu réduit à notre connaissance mathématique! N'est-ce pas là l'antithèse directe de la béatitude des cœurs purs et du don d'intelligence?

---

35. *De la vraie et de la fausse conversion*, p. 143.
36. *La querelle de l'athéisme*, p. 209.

VII

Bienheureux ceux qui pleurent car ils seront consolés

Fruit du don de science

Nous arrivons à la dernière des sept béatitudes, que nous avons considérées parallèlement aux dons du Saint-Esprit. Il y a dans saint Matthieu une huitième béatitude : « Bienheureux ceux qui sont persécutés à cause de la justice, car le Royaume des cieux est à eux[1]. » En fait, la béatitude de ceux qui sont persécutés et la béatitude des pleurs se tiennent ; ce n'est pas la même chose, mais elles sont un peu dans le prolongement l'une de l'autre. Nous resterons ici dans la perspective de la béatitude des larmes ; et il nous restera à « prolonger » en considérant la béatitude de ceux qui sont persécutés.

Il serait très intéressant – je ne pourrai pas le faire en profondeur, parce que cela serait trop long, mais je vous indique la piste – de regarder, à travers toute l'Écriture, ce que signifient les pleurs. On peut faire la philosophie des pleurs, et on peut faire la théologie des pleurs. Qu'est-ce que pleurer ? Que signifient les pleurs dans l'Écriture ?

---

1. Mt 5,10.

Les premiers pleurs dont parle l'Écriture sont ceux d'Ismaël[2]. Ce sont les pleurs de l'enfant, cet enfant qui a été rejeté à cause de la jalousie de Sara. Ainsi, les premiers pleurs de l'Écriture sont dus à la jalousie (la jalousie est quelque chose de terrible, car elle rejette les autres, elle les met « en dehors »). À propos de ces pleurs d'Ismaël – « il se mit à élever la voix et à pleurer » – le chanoine Osty note que si, selon le texte grec de la Septante, il s'agit de l'enfant, selon l'hébreu il s'agit de la mère : « elle se mit à pleurer ». Ne disons pas qu'il y a là une erreur de la Septante par rapport au texte hébreu. Constatons que, providentiellement, les pleurs de l'enfant et les pleurs de la mère sont unis. C'est la première fois dans l'Écriture qu'on nous parle de pleurs, et on ne sait pas si ce sont ceux de l'enfant ou ceux de la mère, parce que les deux sont intimement liés. Pensez aux pleurs de Marie et aux pleurs de Jésus, aux pleurs de l'Église et aux pleurs du Christ…

Les premiers pleurs sont donc (selon le grec) ceux d'un enfant, un enfant qui pleure parce qu'il est abandonné, parce qu'il est au désert et qu'il a soif. Ses pleurs sont un cri d'appel.

L'Écriture parle ensuite des pleurs d'Abraham, à la mort de Sara[3]. Abraham est un homme rude, qui n'a pas dû beaucoup pleurer durant sa vie, mais à la fin de sa vie, il pleure sur Sara qui est morte, qui est partie avant lui.

D'une manière générale, les femmes pleurent très peu dans l'Ancien Testament. Il y a cependant quelques exemples qui sont assez significatifs. Il y a d'abord les larmes de la fille de Jephté, qui s'en va « pleurer sa virginité sur les montagnes[4] », parce qu'elle doit être offerte. Vous vous

2. Gn 21,16.

3. Gn 23,2.

4. Jg 11,37-38. L'Écriture parle aussi des pleurs de la femme de Samson, qui veut extorquer à son mari son secret (Jg 14,16). Il faudrait d'autre part distinguer dans l'Ancien Testament les *pleurs* du *murmure* qui en est comme la caricature (par exemple les murmures d'Israël au désert).

rappelez l'histoire[5]. Jephté avait fait un vœu afin d'obtenir de Dieu la victoire sur les fils d'Ammon : il avait promis d'offrir à Yahvé « celui qui sortirait de la porte de sa maison à sa rencontre », quand il reviendrait après sa victoire. Or, la première qui sort à sa rencontre, c'est sa propre fille, qui s'élance vers son père pour être la première à le féliciter et à lui dire sa joie. Le père est alors obligé de dire à sa fille le vœu qu'il a fait... C'est un passage de l'Écriture qui est difficile à interpréter. On peut en donner une interprétation matérielle ; en réalité, il y a une interprétation beaucoup plus grande, beaucoup plus profonde[6]. Nous ne pouvons pas nous y attarder ; remarquons seulement que les pleurs, chez la fille de Jephté, sont liés à l'offrande de sa vie.

L'Écriture mentionne aussi les pleurs d'Anne, mère de Samuel, pleurs qui ne sont pas compris : on la croit ivre[7]... Puis, il y a les pleurs d'Esther[8]. Et Jérémie parle des pleurs de « Rachel » (représentant ici toutes les mères d'Israël), inconsolable de la perte de ses fils emmenés en déportation[9].

---

5. Voir Jg 11,29-40.

6. Il y a là en effet une figure du Christ qui, « premier-né » parmi les hommes, s'élance au-devant de son Père, comme le dit l'Épître aux Hébreux : « Voici, je viens pour faire ta volonté » (10, 7). Cf. *Le mystère du Christ crucifié et glorifié*, p. 51-52.

7. Voir 1 S 1, 7-18.

8. Est 8,3.

9. « Écoutez ! À Rama on entend des plaintes, des pleurs amers : c'est Rachel qui pleure ses fils ; elle refuse d'être consolée, parce qu'ils ne sont plus. » (Jr 31,15, que saint Matthieu citera à propos du massacre des saints innocents : cf. Mt 2,17-18) Mais à Rachel, Yahvé répond : « Empêche ta voix de pleurer et tes yeux de verser des larmes ; car ton œuvre aura son salaire [...] ils te reviendront du pays de l'ennemi » (Jr 31,16). Cf. Ba 4,10 ss. : « J'ai vu la captivité de mes fils et de mes filles [...] je les avais élevés avec allégresse, je les ai laissés s'éloigner dans les larmes et le deuil. Que nul ne se réjouisse de me voir veuve et délaissée d'un grand nombre, je suis devenue solitaire pour les péchés de mes enfants... » Et 4,22-23 : « J'espère votre salut de l'Éternel, et une joie m'est venue du Saint pour la miséricorde qui vous arrivera bientôt de l'Éternel, votre Sauveur. Car je vous ai laissé partir dans le deuil et les larmes, mais Dieu vous rendra à moi dans la joie et l'allégresse pour toujours. »

Mais ce sont surtout les hommes qui pleurent et, plus que tous, Joseph et David, les deux grandes figures de Jésus. Je vous ai parlé d'Abraham, mais Abraham pleurait uniquement à la mort de Sara. Jacob pleure d'émotion en rencontrant Rachel[10], puis en rencontrant Esaü[11], puis lorsque ses fils lui rapportent la tunique ensanglantée de Joseph[12]. Ses pleurs expriment alors la blessure la plus profonde de son cœur.

Mais c'est surtout Joseph lui-même qui pleure : lorsque ses frères arrivent en Égypte pour la première fois[13], lorsqu'ils lui amènent le Benjamin[14], lorsqu'il retrouve son père Jacob[15], lorsque Jacob meurt[16], et enfin quand ses frères lui demandent pardon sur l'ordre que leur avait donné Jacob avant de mourir[17]. Il est curieux de voir comme l'histoire de Joseph est baignée de ces larmes...

Quant à David, il pleure sur les femmes emmenées en captivité[18], il pleure sur la mort d'Abner[19], sur celle de son fils Absalon[20]. Il pleure pour obtenir de Dieu que l'enfant de Bethsabée ne meure pas[21], il pleure en signe de repentir et de pénitence[22]. Mais c'est surtout sur la mort de Saül et de Jonathan que David pleure. Relisons ce passage parce

---

10. Gn 29,11.
11. Gn 33,4.
12. Gn 37,34-35.
13. Gn 42,23-24 : « ... Eux ne savaient pas que Joseph comprenait, car il y avait entre eux l'interprète. Joseph s'écarta d'eux et pleura, puis il revint vers eux et leur parla. »
14. Gn 43,3-31 ; 45,2 et 14-15.
15. Gn 46,29.
16. Gn 50,1.
17. Gn 50,17.
18. 1 S 30,4.
19. 2 S 3,32.
20. 2 S 13,36 et 19,1.
21. 2 S 12,21-22.
22. 2 S 15,30.

qu'il est très beau, et que c'est la première fois que nous voyons des pleurs s'exprimer par une complainte, une complainte pleine d'émotion :

> « David saisit ses habits et les déchira, de même tous les hommes qui étaient avec lui. Ils se lamentèrent, pleurèrent et jeûnèrent jusqu'au soir, à cause de Saül et de Jonathan, son fils, du peuple de Yahvé et de la maison d'Israël, parce qu'ils étaient tombés sous le glaive [...].
> David chanta ce chant funèbre sur Saül et sur Jonathan, son fils :
> "Ton élite, Israël, a été transpercée sur tes cimes.
> Comment sont tombés les héros ? [...]
> Ô monts de Guelboé,
> que ni rosée ni pluie ne descendent sur vous,
> sur vous, champs de la mort ;
> car là fut avili le bouclier des héros !
> Le bouclier de Saül n'était pas oint d'huile,
> mais du sang des transpercés, de la graisse des héros ;
> l'arc de Jonathan jamais ne reculait, ni le glaive de Saül
> ne revenait en vain.
> Saül et Jonathan, aimables et charmants,
> dans la vie ni la mort ne furent séparés.
> Plus que des aigles, ils étaient rapides,
> plus que des lions ils étaient forts.
> Filles d'Israël, pleurez sur Saül,
> qui vous revêtait de pourpre et de lin fin
> et sur vos vêtements mettait des atours d'or.
> Comment sont tombés les héros
> au milieu du combat ?
> Ô Jonathan, transpercé sur tes cimes !
> J'ai mal à cause de toi, mon frère Jonathan.
> Tu avais pour moi tant d'attraits !
> Ton amour m'était merveilleux
> plus que l'amour des femmes[23]..." »

23. 2 S 1,11-12.17.19.21-26.

La blessure du cœur s'exprime par les pleurs ; et la blessure du cœur ne peut pas se consoler. Je crois que c'est cela, la signification des pleurs. C'est dit déjà dans Jérémie à propos des pleurs de Rachel : elle est « inconsolable », et c'est pour cela qu'elle pleure. Il faut essayer de saisir la signification de ce symbolisme. Si on regarde ces textes – et c'est pour cela que je vous les rappelle – ils nous montrent qu'il y a dans les pleurs quelque chose d'insondable. C'est le cœur blessé à vif qui fait pleurer.

Nous voyons aussi Élisée pleurer parce qu'il sait le mal que Hazaél fera aux fils d'Israël[24], et Job pleurer « celui dont l'existence est dure[25] » ; le Psalmiste aussi pleure, parce qu'il a soif de Dieu, « du Dieu vivant », et que tout le jour on lui dit : « Où est-il, ton Dieu ? [26] » Il pleure parce qu'il est dans le désir, il pleure parce qu'il est dans l'absence, il pleure parce que sa vie n'a plus de signification.

Enfin Jérémie, dans les Lamentations, dit les pleurs de la fille de Sion après la prise de Jérusalem et la destruction du Temple[27].

---

24. 2 R 8,11-12.

25. Jb 30,25. On pleure aussi beaucoup dans le livre de Tobie : 3,1 ; 7,6 ; etc.

26. Ps 42,2-4.

27. « Elle ne cesse de pleurer la nuit et ses larmes coulent sur ses joues. Elle n'a personne qui la console… » (Lm 1,2) « Le Seigneur a foulé au pressoir la vierge, fille de Juda. À cause de cela je pleure, mon œil fond en eau, car il est loin de moi, le consolateur qui me rendrait la vie […] Sion tend les mains : pas un qui la console ! » (1,15-17) « Entends comme je gémis : pas un qui me console ! » (1,21) « Mes yeux se consument de larmes… » (2,11) « Crie vers Yahvé, gémis, fille de Sion : laisse couler tes larmes comme un torrent jour et nuit ; ne t'accorde pas de relâche, que ta prunelle soit sans repos ! Debout ! Clame dans la nuit […] épanche ton cœur comme de l'eau devant la Face de Yahvé. » (2,18-19) « Mon œil fond en ruisseaux pour la brisure de la fille de mon peuple. Mon œil coule et sans répit, il n'a point de relâche, jusqu'à ce que Yahvé se penche et voie du haut des cieux. » (3,48-50)

Nulle part, dans l'Ancien Testament, ceux qui pleurent ne sont proclamés bienheureux. Les pleurs sont là pour exprimer la brisure du cœur, pour manifester l'absence, pour manifester qu'il y a dans l'âme une tristesse. C'est cela, les pleurs : c'est la manifestation de la tristesse. Une tristesse profonde fait verser des larmes, comme une très grande joie peut faire verser des larmes. C'est le côté excessif de la tristesse, et c'est le côté excessif de la joie, qui font pleurer. Il y a les deux choses.

Remarquons donc que jamais, dans l'Ancien Testament, il n'est dit que ceux qui pleurent sont « bienheureux ». Mais ce qui est très souvent affirmé, c'est que ceux qui pleurent seront consolés. C'est l'annonce de la béatitude, sans être encore la béatitude plénière. Certains passages des Psaumes nous montrent bien cela :

> « Ceux qui sèment dans les larmes
> moissonnent avec des cris de joie ;
> on s'en va, on s'en va tout en pleurs,
> portant et jetant la semence ;
> on s'en vient, on s'en vient avec des cris de joie,
> en portant ses gerbes[28]. »

On peut dire que, dans l'Ancien Testament, la « consolation », c'est le salut :

> « Éclatez toutes en cris de joie,
> ruines de Jérusalem !
> Car Yahvé console son peuple,
> il rachète Jérusalem[29]. »

Du reste, au terme de l'Ancien Testament, le vieillard Syméon est présenté comme « attendant la consolation d'Israël[30] ». Cette consolation est constamment annoncée par les prophètes, surtout par Isaïe. L'Oint de Yahvé est

---

28. Ps 126,5-6.

29. Is 52,9. C'est le salut qui rend bienheureux : « Heureux es-tu, Israël ! Qui est comme toi, peuple sauvé par Yahvé ? » (Dt 33,29)

30. Cf. Lc 2,25.

présenté comme celui qui doit « panser les cœurs brisés », « consoler tous les endeuillés[31] ». Et le jour du salut est celui où Dieu essuiera toutes les larmes :

> « Le Seigneur Yahvé essuiera les larmes
> de dessus tous les visages [...].
> On dira, en ce jour-là :
> "Voici notre Dieu, dont nous attendions le salut,
> c'est Yahvé, que nous attendions ;
> jubilons et réjouissons-nous de son salut[32]." »

> « Cieux, criez de joie, terre, jubile !
> Éclatez, montagnes, en cris de joie ;
> car Yahvé console son peuple
> et de ses malheureux, il a pitié[33]. »

Et Yahvé lui-même dit :

> « Consolez, consolez mon peuple [...],
> parlez au cœur de Jérusalem et criez-lui
> que son temps de service est accompli,
> que sa faute est payée[34]. »

> « C'est moi, c'est moi qui vous console[35] ! »

Nous avons vu que les pleurs expriment l'excès de tristesse ou l'excès de joie. Les pleurs, c'est aussi l'homme traqué qui ne voit pas d'issue : parce qu'il ne voit pas d'issue, il pleure. Cela peut être un repli sur soi, mais cela peut être aussi un cri d'appel ; et c'est pour cela que les premiers pleurs, nous l'avons vu, sont les cris de l'enfant (Ismaël) et de sa mère. Et à ce cri, Dieu répond. La créature pleure parce qu'elle n'en peut plus ; elle reconnaît son état de misère, son péché... et elle pleure. La créature est brisée et Dieu répond, Dieu console. Cette consolation est une grande préfiguration de la béatitude :

---

31. Is 61,1-2. Cf. Lc 4,18.
32. Is 25,8-9. Yahvé « voit les larmes. » (cf. Is 38,5 ; 2 R 20,5)
33. Is 49,13.
34. Is 40,1-2.
35. Is 51,12.

« Car voici que je crée des cieux nouveaux
et une terre nouvelle.
On ne se souviendra pas du passé,
il ne montera pas au cœur.
Mais c'est une allégresse et
une jubilation à tout jamais que je crée,
car voici que je crée Jérusalem pour la jubilation
et son peuple pour l'allégresse.
Je jubilerai au sujet de Jérusalem,
je serai dans l'allégresse au sujet de mon peuple,
et on n'y entendra plus
le bruit des pleurs ni le bruit des cris[36]. »

« En pleurs, ils étaient partis,
et dans les consolations, je les ramènerai[37]... »

Cette annonce est peut-être un des leitmotive les plus constants de l'Ancien Testament, parce que les pleurs accompagnent toute notre vie. Rappelez-vous vos premiers pleurs d'enfants et les enfants que vous avez vu pleurer (c'est bouleversant, un enfant qui pleure) et pensez aux derniers pleurs que vous avez vu verser par ceux que vous avez aimés, à la fin de leur vie. Les pleurs accompagnent bien toute la vie humaine. On n'hésite pas à dire que la terre est « une vallée de larmes ». Cela, c'est le regard des Pères de l'Église. Les pleurs expriment toute la fragilité de la créature, toute sa vulnérabilité; ils expriment peut-être ce qu'il y a de plus profond en elle.

La « laïcisation » des pleurs, ne serait-ce pas l'angoisse? L'homme se durcit et n'accepte plus de pleurer. Il faut beaucoup d'humilité pour pleurer. C'est peut-être pour cela que, dans l'Ancien Testament, ce sont les hommes qui pleurent, plus que les femmes! Je ne dis pas que les femmes ne sont pas humbles mais, de fait, c'est cela qui nous est montré dans l'Ancien Testament: David, le roi, Joseph, à qui tout réussit! À côté de cela, dans certaines civilisations, on ne

36. Is 65,17-19.
37. Jr 31,9.

veut plus des pleurs (cela existe). Pleurer, c'est montrer sa faiblesse à l'extérieur. C'est une expression visible de quelque chose de profond – s'il s'agit, bien sûr, de vrais pleurs. Il y a des gens qui sont grincheux, ou qui pleurent pour un rien, pour des choses tout à fait secondaires. Ce n'est pas les pleurs, cela, c'en est la caricature. Les pleurs sont quelque chose de bien plus profond; ils expriment une blessure.

Il faut attendre la venue du Christ pour que les larmes, les pleurs, deviennent une béatitude. Et c'est peut-être un des aspects les plus étonnants des béatitudes évangéliques. Chaque béatitude atteint un sommet, je vous l'ai dit: on peut donc dire de chacune des béatitudes qu'elle atteint quelque chose de très radical et d'ultime. Mais il y en a de plus étonnantes que d'autres; il y en a qui sont, par rapport à notre psychologie humaine, quelque chose de plus bouleversant que d'autres. La béatitude des pleurs touche peut-être à ce qu'il y a de plus bouleversant pour notre cœur. Quand quelqu'un pleure, vous n'allez pas lui dire: « Tu es bienheureux! » Non, quand quelqu'un pleure, on sait que cela traduit un état extrême qui parfois touche au désespoir.

Or Jésus, qui a pris notre condition humaine, a pleuré. Et Jésus, ayant pleuré, a donné une nouvelle signification aux pleurs. Tout ce que Jésus a porté dans son cœur a été transformé. Grâce à une « alchimie divine », les choses négatives, portées dans le cœur de l'Agneau, sont devenues quelque chose de positif, quelque chose de merveilleux.

Je pense ici à la manière dont, dans le récit des apparitions de la Salette, la petite Mélanie parle des pleurs de Marie[38]. Elle dit quelque chose d'invraisemblable, qui est vraiment dit sous le souffle de l'Esprit, quand elle parle de ces pleurs qui sont transparents de lumière et d'amour, et qui sont des pleurs de gloire, parce que ce sont des pleurs qui sont une béatitude. Quand

38. « La Sainte Vierge pleurait presque tout le temps qu'Elle me parla. Ses larmes coulaient une à une, lentement jusque vers ses genoux; puis, comme des étincelles de lumière, elles disparaissaient. Elles étaient

Marie apparaît à la Salette en pleurant, c'est la béatitude de son cœur maternel qui nous est montrée, qui nous est livrée. Et Marie est toujours celle qui conduit à Jésus, et qui nous fait découvrir le cœur du Christ. Elle est celle qui reflète la gloire de son origine, et donc qui nous montre quelque chose d'infiniment mystérieux qui habite le cœur de Jésus. Le cœur de Jésus est source de pleurs ! Mais ces pleurs ne sont pas du tout vécus au niveau psychologique, ils sont vécus divinement.

Jésus a pleuré sur Jérusalem, sur son peuple : « Quand il fut proche, en voyant la ville, il pleura sur elle, disant : "Si tu avais connu en ce jour, toi aussi, les conditions de la paix ![39]" » Autrement dit, si Jérusalem avait compris, à la suite du vieillard Syméon... Si Jérusalem avait dit son *Nunc dimittis*... Si Jérusalem, dans ses grands prêtres, donc son Sanhédrin, avait reconnu le jour du Christ...

Jésus pleure devant les pleurs de Marie, la sœur de Lazare : « Jésus, quand il la vit pleurer, et pleurer aussi les Juifs qui l'avaient accompagnée, frémit en son esprit et se troubla. » Jésus se met à pleurer avec Marie, la sœur de Lazare. « Il dit : "Où l'avez-vous mis ?" On lui dit : "Seigneur, viens et vois." Jésus versa des larmes[40]. »

Jésus pleure sur Jérusalem, il pleure sur la souffrance de Marie. Ce n'est pas à cause de Lazare, mais parce que lui-même

---

brillantes et pleines d'amour. J'aurais voulu la consoler et qu'Elle ne pleurât plus. Mais il me semblait qu'Elle avait besoin de montrer ses larmes pour mieux montrer son amour oublié par les hommes. J'aurais voulu me jeter dans ses bras et lui dire : "Ma bonne Mère, ne pleurez pas ! Je veux vous aimer pour tous les hommes de la terre." Mais il me semblait qu'Elle me disait : "Il y en a tant qui ne me connaissent pas !" [...] Les larmes de notre tendre Mère, loin d'amoindrir son air de majesté, de Reine et de Maîtresse, semblaient au contraire l'embellir, la rendre plus aimable, plus belle, plus puissante, plus remplie d'amour, plus maternelle, plus ravissante... » (*L'apparition de la Très Sainte Vierge sur la montagne de la Salette le 19 septembre 1946*, texte publié par la Bergère de la Salette, Lecce 1879, reproduit par les éditions Saint-Michel, p. 36)

39. Lc 19,41.

40. Jn 11,33-35.

a été source de blessure pour le cœur de Marie, et il le fallait. Il fallait que Jésus éprouve le cœur de Marie, comme il a éprouvé le cœur de Marthe. Il aurait pu venir plus vite, il aurait pu guérir au lieu de ressusciter. Mais il fallait que Marthe et Marie portent le poids de la mort de leur frère; et c'est Jésus qui a été source de cette souffrance, en ne répondant pas tout de suite à l'appel. Il a éprouvé profondément le cœur de Marie, et le cœur de Marie s'est mis à pleurer dans l'épreuve. Et Jésus a enveloppé cette épreuve de ses propres pleurs. Chaque fois que Jésus est source de pleurs pour nous, nos pleurs sont enveloppés de ses propres pleurs, comme pour Marie...

Enfin, à l'Agonie, il n'est pas dit que Jésus verse des larmes. Mais si nous comprenons la signification de l'Agonie, nous comprenons peut-être le secret de cette béatitude. Je crois que la béatitude des pleurs ne peut se comprendre que si on va jusqu'à l'Agonie de Jésus. Il n'est pas dit que Jésus verse des larmes, mais saint Luc nous dit (et la source, c'est Jean, et c'est Marie) que « sa sueur devint comme des gouttes de sang qui tombaient jusqu'à terre[41] ». J'oserais dire que c'est tout le corps du Christ qui pleure. Jésus enveloppé de cette sueur de sang; celle-ci n'exprimerait-elle pas la transformation des pleurs par l'amour? La béatitude des pleurs, c'est bien les pleurs qui sont transformés par l'amour; et les pleurs transformés par l'amour deviennent cette sueur de sang. Jésus porte l'iniquité du monde; il accepte d'être, en face du Père, comme le bouc émissaire. C'est bien cela, la béatitude des pleurs. Quand les pleurs sont vrais, on ne pleure pas pour soi, on pleure pour tous ceux qui souffrent. Quand on souffre soi-même, on est tout proche de ceux qui souffrent, et on est capable de les comprendre. Quand on pleure, on est proche de tous ceux

41. Lc 22,44.

qui pleurent. Il y a une communion de tous ceux qui pleurent, une unité très profonde de tous ceux qui souffrent et qui sont blessés. Jésus, à l'Agonie, est au cœur de la « vallée des larmes » et il est lui-même *source* de toutes ces souffrances.

Enfin, il y a le cœur blessé du Christ : de son côté ouvert coulent « du sang et de l'eau[42] ». L'eau et le sang sont les derniers pleurs du cœur de Jésus pour nous.

Notons d'autre part qu'à plusieurs reprises Jésus dit à des femmes de ne pas pleurer. À la veuve de Naïm, dont il ressuscite le fils, il dit de ne plus pleurer[43], parce qu'il est vraiment la consolation. À Marie de Magdala, devant le tombeau vide, il demande : « Pourquoi pleures-tu ?[44] » Et aux filles de Jérusalem qui pleurent sur lui, il dit de ne pas pleurer sur lui, mais de pleurer plutôt sur elles et sur leurs enfants[45].

Ainsi Jésus se fait pédagogue divin à l'égard des pleurs. Il y a des pleurs qui sont uniquement un repliement sur soi ; il y a des pleurs de repentir ; il y en a qui sont une béatitude. Les pleurs de Pierre après sa faute, après son reniement[46], sont analogues à ceux de David après sa faute : le *miserere*... Et nous retrouvons dans la Nouvelle Alliance, dans l'Apocalypse, ce qui était déjà dit dans les Prophètes : « Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux[47]. »

Nous voyons donc comment, à travers le cœur de Jésus, les pleurs deviennent une béatitude, parce qu'ils sont tout transformés par l'amour. Les pleurs qui expriment la tristesse, qui expriment la brisure du cœur, sont pour l'amour une occasion d'aller plus loin. Une béatitude est toujours le

---

42. Jn 19,34.
43. Lc 7,13 ; voir aussi 8,52.
44. Jn 20,15.
45. Lc 23,28.
46. Mt 26,75 ; Mc 14,72 ; Lc 22,62.
47. Ap 7,17 et 21,4.

triomphe de l'amour. C'est l'amour divin qui est capable de se servir de toutes les conséquences du péché. Or, s'il y a des pleurs, c'est à cause du péché ; car c'est à cause du péché et de ses conséquences que notre cœur peut connaître la tristesse, le désarroi, toutes les brisures... La victoire de l'amour du cœur du Christ sur les conséquences du péché est une béatitude. Et la béatitude de ceux qui pleurent exprime comment l'amour qui est dans le cœur du Christ, le cœur de l'Agneau, et qui est dans le cœur de Marie, peut transformer la tristesse en un moyen divin d'amour. Jésus n'arrête pas les pleurs : il leur donne une nouvelle signification. Jésus ne supprime pas la tristesse de notre cœur : il lui donne une nouvelle signification, en nous faisant comprendre que les pleurs et la tristesse doivent être transformés *du dedans*.

C'est là la grande différence entre le stoïcisme et ce que Jésus nous dit. Par « stoïcisme », j'entends ici ces cultures humaines qui veulent supprimer les pleurs par la force, par la maîtrise de soi, par des méthodes où l'on domine complètement sa sensibilité, si bien que, souvent, on la brise. Le stoïcisme, poussé à l'extrême, n'accepte pas les pleurs, sous prétexte que c'est un signe de faiblesse. Mais les pleurs ne sont pas un signe de faiblesse ! Quand un homme pleure – surtout un homme qui est capable d'actes héroïques –, ce n'est pas un signe de faiblesse : c'est un signe de tendresse ! C'est le signe que son cœur est encore vulnérable, capable d'être blessé ; et donc c'est le signe de la tendresse, de la douceur. C'est le signe de ce premier jaillissement de l'amour, le « duvet » de l'amour, qui a toujours cette tendresse. C'est cela qu'expriment les pleurs, et c'est cela que Jésus transforme par son amour. C'est cela qu'il reprend radicalement, pour que tout soit pour lui. Pourquoi Dieu, après la Croix du Christ, après l'Agonie, a-t-il laissé, dans l'Église et dans l'humanité, ces pleurs ? C'est pour que notre cœur de pierre – conséquence du péché ! – redevienne

un cœur de chair[48], un cœur capable d'être brisé à la suite du cœur de Jésus. Mais il faut que ces pleurs et ces brisures soient entièrement pris par l'amour, pour que tout devienne positif, et non pas négatif.

Si nous voulions, du point de vue théologique, approfondir un peu cette béatitude des pleurs – et non pas seulement la regarder d'une façon descriptive, ce qui déjà va très loin, dans le mystère du Christ –, il faudrait saisir comment la Tradition chrétienne, au niveau théologique, a lié les pleurs au *don de science*. Il peut nous paraître très étonnant que le don de science soit source de pleurs au niveau divin; parce que, ordinairement, ce n'est pas le propre du savant, de pleurer. Le savant, au contraire, *comme savant*, essaie d'avoir un œil sec pour mieux voir, et voir objectivement les choses. Et s'il pleure, il le cache! Les larmes ne font pas du tout partie de la mentalité du savant. Je n'ai jamais vu un savant, *comme savant*, pleurer. J'ai vu des hommes pleurer; mais, en tant que savants, ils essaient de ne pas pleurer. Comme cette béatitude des pleurs est étonnante! Elle a des richesses, des profondeurs qui ont quelque chose d'unique. Essayons donc de comprendre un peu ce qu'est le don de science pour saisir le lien que, de fait, la Tradition a vu entre la béatitude des pleurs et le don de science[49].

L'Ancien Testament parle d'une « science de Dieu » qui n'est pas celle des hommes, et d'une « science des saints ». C'est surtout dans les derniers livres de l'Ancien Testament, dans le livre des Proverbes en particulier, et

---

48. Ez 11,19.

49. « La science, dit saint Augustin, convient à ceux qui pleurent: l'Écriture leur fait découvrir les chaînes, les maux que, par ignorance, ils ont convoités comme des biens utiles; c'est d'eux que l'on dit: *Heureux ceux qui pleurent.* » (*Explication du sermon sur la montagne*, 4, 11, p. 30) Voir aussi 11, 38, p. 115, où saint Augustin relie le don de science et la béatitude des pleurs à la troisième demande du *Pater*: « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

aussi dans les Prophètes, qu'on voit apparaître cette « science de Dieu[50] » :

> « Mon fils, si tu reçois mes paroles,
> [...] si tu appelles l'intelligence,
> [...] alors tu comprendras la crainte de Yahvé
> et tu trouveras la *science de Dieu*[51]. »

> « Le commencement de la sagesse
> est la crainte de Yahvé,
> et la *science des saints*, voilà l'intelligence[52]. »

Cette science qui vient de Dieu (ce n'est pas une science acquise), nous la recevons tous ; et si nous la rejetons, nous périssons : « Mon peuple périt faute de science », est-il dit dans Osée. Or Osée n'est pas du tout un intellectuel ! C'est un affectif, au grand sens du terme :

> « Mon peuple périt faute de science.
> Parce que toi, tu as rejeté la science,
> je te rejetterai de mon sacerdoce ;
> parce que tu as oublié l'enseignement de ton Dieu,
> j'oublierai tes fils, moi aussi[53]. »

Ce texte est étonnant : « Mon peuple périt faute de science. » Que dirait le Saint-Esprit aujourd'hui ! Et voyez comme la science est ici liée au sacerdoce (ailleurs et très souvent, elle est liée à la crainte de Dieu).

Comparativement à cette science de Dieu, à cette science des saints, la science humaine apparaît comme peu de chose. C'est ce que dit l'Ecclésiaste :

> « Voici que moi, j'ai amassé et accumulé plus de sagesse que tous ceux qui m'ont précédé à Jérusalem, et mon

---

50. Os 6,6 : « C'est la fidélité que je veux et non le sacrifice ; la connaissance de Dieu [Vulgate : la science de Dieu] plutôt que les holocaustes. »

51. Pr 2,1-5. Cf. 2 M 6,30 : « Le Seigneur qui a la science sainte... »

52. Pr 9,10. Cf. Is 33,6 : « La richesse salutaire, c'est la sagesse et la science ; la crainte de Yahvé, voilà son trésor. »

53. Os 4,6.

> cœur a vu beaucoup de sagesse et de science. J'ai appliqué mon cœur à connaître sagesse et science, démence et folie ; j'ai connu que cela aussi est recherche de vent. Car "beaucoup de sagesse, beaucoup de chagrin ; surcroît de science, surcroît de douleur[54]." »

Ici, les larmes sont liées à la science humaine. Si vous mettez votre finalité dans la science humaine, cette science deviendra pour vous source de douleur et de désespoir.

Cette science de Dieu, dont le Psalmiste dit qu'elle est « trop merveilleuse » pour lui, « trop élevée », et qu'il n'y peut atteindre[55], fait comprendre à l'homme que tout en dehors de Dieu est vanité[56], et mensonge[57], et qu'il est mauvais pour lui d'abandonner Dieu : « Sache donc et vois combien il est mauvais et amer d'abandonner Yahvé, ton Dieu, et d'être sans crainte à son égard[58]. »

Voilà le propre de cette science divine : elle nous apprend à ne pas rester à la surface des choses, à ne pas en rester aux apparences. Il est dit dans l'Évangile de Jean qu'il ne faut pas « juger sur l'apparence[59] » : cela, c'est l'exigence de la science des saints, de la science de Dieu. Quand vous

---

54. Qo 1,16-18.

55. Ps 139,6 : « Trop merveilleuse est ta science pour moi, trop élevée : je n'y puis atteindre. » Cf. Qo 8,16-17 : « Lorsque j'ai appliqué mon cœur à connaître la sagesse et à voir la tâche qui se fait sur la terre [...] alors j'ai reconnu, au sujet de toute l'œuvre de Dieu, que l'homme ne peut découvrir l'œuvre qui se fait sous le soleil. Quelque peine que l'homme se donne à chercher, il ne trouve pas. »

56. Cf. Qo 1,14 : « J'ai vu toutes les œuvres qui se font sous le soleil et voici : tout est vanité et poursuite de vent. »

57. Cf. Jr 3,22-23 : « Nous voici, nous venons à toi, car c'est toi, Yahvé, notre Dieu. Oui, mensonge, les collines et le grondement des montagnes ! Oui, c'est en Yahvé, notre Dieu, qu'est le salut d'Israël ! » Ps 116,11 : « Tout homme est menteur. » Ps 62,2 et 10 : « En Dieu seul mon âme a repos, de lui vient mon salut [...]. Un souffle seulement les gens du commun, un mensonge les gens de condition : dans la balance s'ils montaient, ensemble ils seraient moins qu'un souffle. »

58. Jr 2,19.

59. Jn 7,24.

en restez aux apparences, vous gardez un regard humain. Dieu ne peut pas tolérer cela de nous, parce que, quand nous nous arrêtons aux apparences, nous ne sommes plus conduits par l'Esprit Saint, nous ne regardons plus *de l'intérieur* (ce que permet l'amour).

On pourrait trouver dans le Nouveau Testament beaucoup de lieux où nous est montrée cette connaissance des saints qui est la « science du Christ ». Par exemple, chez saint Paul :

> « Ces choses qui étaient pour moi des gains, je les ai estimées comme un détriment à cause du Christ. Oui, bien sûr, j'estime que tout est détriment *à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus*, mon Seigneur. À cause de lui, j'ai tout sacrifié et j'estime tout comme immondices, afin de gagner le Christ et d'être trouvé en lui[60]… »

C'est vraiment le don de science qui nous donne ce sens très profond de la vanité des choses, qui relativise toutes choses. Mais attention : il ne s'agit pas d'un mépris, d'un rejet : tout est *utilisé* en vue de découvrir la science du Christ.

Il y a encore, dans l'Apocalypse, un très grand passage :

> « Et je vis sur la main droite de celui qui était assis sur le trône un livre écrit en dedans et par-derrière, scellé de sept sceaux [...]. Et personne au ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, ne pouvait ouvrir le livre ni le regarder. Et

---

60. Ph 3,7-9. Selon la Vulgate : « *Propter eminentem scientiam Jesu Christi.* » Jean de Saint-Thomas note que c'est le don de science qui nous empêche à la fois de craindre les créatures et de les aimer au point qu'elles nous séparent de l'amour de Dieu, comme en témoigne ce passage de saint Paul : « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? L'affliction ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le danger, ou le glaive ? [...] Mais en tout cela nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Oui, j'en ai l'assurance : ni mort ni vie, ni anges ni principautés, ni présent ni avenir, ni puissances, ni hauteur ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. » (Rm 8,35.37-38) Voir *Les dons du Saint-Esprit*, trad. R. Maritain, Téqui 1950, p. 123-124.

> moi je pleurais beaucoup, parce que personne n'avait été trouvé digne d'ouvrir le livre ni de le regarder. Et l'un des Vieillards me dit: "Ne pleure pas; voici qu'il est vainqueur, le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David: il ouvrira le livre et ses sept sceaux[61]." »

Nous découvrons ici comment le don de science nous permet de pénétrer dans les secrets de Dieu.

Le don de science, c'est cette conversion intérieure d'une intelligence liée à l'amour, d'une intelligence qui est tout ordonnée à l'amour – au lieu d'exalter l'homme par ses propres connaissances, ce qui est peut-être la plus grande tentation de la culture d'aujourd'hui. La science humaine, lorsqu'elle se développe, se trouve instinctivement liée à la puissance; et on croit que, par la science, on pourra tout expliquer et dominer sur tout, sur la vie et sur la mort.

Le don de science nous fait comprendre les limites de la science humaine; il nous fait comprendre qu'elle ne pourra jamais nous donner le regard de Dieu sur la créature, sur l'homme, sur ce qu'il y a de plus intime et de plus profond dans le cœur de l'homme.

Le don de science nous fait comprendre la différence entre le regard des hommes (si intéressant qu'il soit, il reste limité) et le regard de Dieu.

Il nous apprend à regarder vraiment dans le regard du Christ. C'est pour cela que saint Paul parle de la « science du Christ ». Et quand il est dit dans saint Jean que le Christ est « la Lumière du monde[62] », nous comprenons ce qu'est le don de science. C'est nous regarder, nous-mêmes (tout ce que nous portons en nous, toute notre psychologie, toutes nos réactions) et les autres, dans la lumière du Christ, et donc à travers l'amour du cœur blessé de l'Agneau. La science du Christ est une science d'amour.

---

61. Ap 5,1-5.
62. Jn 8,12 et 9,5.

Serait-ce donc la même chose que le don de sagesse qui nous fait tout regarder dans la lumière du Christ? Non, il faut distinguer. Saint Thomas précise avec beaucoup de netteté la différence entre le don de science et le don de sagesse.

Le don de sagesse nous fait regarder tout immédiatement dans la lumière de Dieu, dans la lumière du Christ, dans la lumière de la finalité. Le don de science nous apprend à respecter l'ordre des causes secondes voulu par Dieu; il nous apprend à respecter l'ordre inscrit dans l'univers, parce qu'il y est inscrit par Dieu, sans « télescoper » cet ordre voulu par Dieu. Il nous donne donc le respect de chaque réalité qui a son rôle à jouer dans l'harmonie de l'univers et dans la communauté humaine. Mais il nous fait regarder chaque cause seconde – et donc l'homme, qui est la cause seconde par excellence – dans la lumière même de Dieu. Il nous fait comprendre que l'homme est là comme une source d'amour, pour être comme un « relais » du Christ, un « relais » de Dieu pour tous ceux qui sont autour de lui. Le don de science nous donne le respect de ces « sources », de ces « oasis » que Dieu réalise dans le monde. Il nous fait comprendre que le cœur de l'homme est une oasis pour le cœur de l'homme, qu'il est capable d'aimer, que l'intelligence de l'homme est quelque chose de lumineux parce qu'elle est un reflet de la lumière de Dieu. Le don de science nous donne ce respect profond de la lumière que Dieu met dans l'intelligence et dans le cœur de chaque homme, et il nous la fait aimer de l'intérieur.

Mais alors, comment le don de science nous fait-il pleurer? Si nous regardons tout de cette manière, dans cette lumière du Christ, en respectant pleinement le chef-d'œuvre de Dieu qui est la créature humaine, et en voulant respecter jusqu'au bout ce que Dieu a mis dans le cœur de l'homme, cette capacité de lumière et cette capacité d'amour, le don de science nous fait pleurer, parce qu'il

nous fait comprendre comment l'homme s'exalte lui-même au lieu de se servir de toutes ses connaissances pour aller plus loin dans l'amour et pour respecter davantage l'homme, au lieu de mettre sa science au service de l'homme. Car c'est cela que le don de science nous fait saisir : il nous fait respecter toutes les lumières de la science, à leur niveau, et il nous apprend à les ordonner en vue de l'amour. Et il nous fait comprendre comment l'homme, très souvent, au lieu de se servir de la science pour aimer plus, s'en sert pour s'exalter. Le don de science nous donne un sens divin de l'orgueil, de l'exaltation de l'homme qui unit la science à un désir de domination.

Le don de science nous fait comprendre avec quelle facilité l'homme se construit des idoles. Ses idoles, c'est ce qui provient de lui, par quoi il veut dominer, ce par quoi il veut s'exalter, être le centre de l'univers. Au lieu d'être une oasis, un relais, au lieu de conduire vers Dieu, il veut être lui-même la source.

Voilà ce que fait le don de science : il nous fait pleurer sur cette capacité qu'a l'homme de détourner les dons de Dieu, d'accaparer ces dons en s'exaltant (plutôt que de s'en servir divinement) et donc, par là, de corrompre les dons de Dieu. Car dès que nous les accaparons, nous les corrompons. Quand j'accapare l'amour, je détruis l'amour. Quand j'accapare la science, je détruis la lumière, et par ma faute la science, au lieu d'être lumineuse, devient pour moi ténèbres. C'est cela que le don de science nous fait comprendre, et c'est pour cela que toute la Tradition a compris que ce don était le don propre de l'apôtre. C'est en ce sens-là que le don de science est lié au sacerdoce de Jésus ; et en ce sens on peut dire que c'est le don de science qui a fait verser à Jésus, dans son Agonie, cette sueur de sang... devant l'orgueil des hommes. Rappelons-nous ce que dit l'Ecclésiastique :

« Il leur a donné du discernement,
et une langue, et des yeux,
des oreilles, et un cœur pour penser.
Il les a remplis de savoir et d'intelligence
et leur a indiqué le bien et le mal.
Il a mis sa lumière dans leur cœur
pour leur montrer la grandeur de ses œuvres,
afin qu'ils louent son Nom de sainteté
et qu'ils racontent les grandeurs de ses œuvres[63]. »

Dieu a donné à l'homme la lumière, et l'homme s'est servi de cette lumière pour s'opposer à Dieu. Dieu a donné à l'homme la capacité de découvrir, à travers toutes les créatures, les traces du Créateur, et l'homme se sert de toutes ces connaissances pour se replier sur lui-même, s'isoler et s'exalter. On comprend que le don de science nous fasse découvrir, dans le cœur de Jésus, la grande blessure de l'Agonie. Comme c'est insupportable, pour le cœur de Jésus, de voir la manière dont les hommes se servent de la connaissance, de toute connaissance (scientifique ou philosophique) ! Cela nous fait pleurer à notre tour, et ce sont ces pleurs qui doivent permettre à l'intelligence humaine de s'orienter de nouveau vers Dieu.

La caricature de la béatitude des pleurs et du don de science est facile à comprendre. Je vous en ai déjà parlé ; c'est l'exaltation de la science humaine.

Le positivisme est sans doute le plus fondamental de tous les athéismes. N'oublions pas que Lénine fait le lien entre l'athéisme de Marx et le positivisme, et dit que l'athéisme marxiste doit évoluer selon les progrès de la science.

Le positivisme est l'attitude qui consiste à ne considérer comme vérité que ce que la science peut atteindre, que

63. Si 17,6-10.

ce que la science peut vérifier. Le positivisme, dans son état premier (et pour nous, le positivisme dans son état premier, c'est Auguste Comte), met, dans l'esprit du savant, une opposition à l'égard de tout ce qui pourrait dépasser la science. Du même coup, le positivisme s'apitoie sur l'enfance métaphysique de l'humanité (celle qui cherchait naïvement le *pourquoi* des réalités, qui croyait que l'univers était l'œuvre d'un Créateur bon et reflétait ses perfections). Il veut en quelque sorte consoler les pleurs de l'enfant et lui montrer qu'il n'a qu'à ouvrir les yeux et regarder l'univers dans une autre lumière, celle de la science. La foi n'était qu'un rêve d'enfant, un mythe. La foi, pour un esprit positiviste, c'est bon pour les pauvres; mais c'est lamentable pour ceux qui sont à la tête du progrès de la science et de la technique, c'était bon pour le point de départ de l'humanité: c'est naïf. Le positivisme identifie foi et naïveté, il identifie aussi connaissance métaphysique et naïveté; et c'est pour cela qu'il s'apitoie. Il y a les « pleurs » du positivisme considérant cette « pauvre humanité ». Mais de nos jours, l'humanité est enfin arrivée à une certaine taille, à une certaine grandeur. On réclame alors d'elle un regard « réaliste » sur le monde. L'esprit humain, dit explicitement Auguste Comte, a renoncé « aux recherches absolues qui ne convenaient qu'à son enfance[64] ». Et après Auguste Comte, on retrouve un peu partout dans les athéismes, de manières très différentes, cette exaltation de la science. En particulier chez Freud pour qui « ce serait une illusion de croire que nous puissions trouver ailleurs que dans la science ce qu'elle ne peut nous donner[65] ». Cette exaltation de la science, nous la retrouvons dans un courant qui est très fort aujourd'hui et qu'on appelle, justement, le néopositivisme. Pour le néopositivisme, ce qui est en dehors de ce que la

64. *Discours sur l'esprit positif*, PUF, Paris 1844, p. 12.
65. *L'avenir d'une illusion*, PUF, Paris 1971, p. 80.

science découvre et de ce que la logique peut montrer, n'a aucune signification. L'esprit humain est enfermé dans sa propre création. L'esprit humain, en effet, s'exalte dans ce qui est son propre fruit (la science est bien le fruit de l'homme), et quand l'homme ne regarde plus que ce fruit, c'est la mort de l'esprit. C'est cela qui est terrible dans le néopositivisme : c'est la mort de l'esprit. L'exaltation de la logique devient la prison dorée de l'intelligence humaine et tue l'intelligence contemplative. C'est la mort de la contemplation.

Le don de science, au contraire, est au service de la contemplation : il montre que tout ce que l'homme peut réaliser n'est rien à côté de Dieu. Et l'antithèse de la béatitude des larmes, l'antithèse du don de science, c'est de faire croire que n'est réel, n'est vrai, que ce qui provient de l'homme, qu'en dehors de là il n'y a rien.

On pourrait voir une autre caricature de la béatitude des larmes et du don de science chez Sartre. Je terminerai par un texte qui est, lui aussi, très significatif comme opposition à l'égard de cette béatitude et de ce don : la néantisation, « l'extase horrible » de la contingence, montrant que la créature n'a pas de signification – ce qui entraîne qu'il n'y ait plus aucun respect à l'égard de l'autre (alors que le don de science, précisément, nous fait respecter l'œuvre de Dieu) :

> « Nous étions un tas d'existants gênés, embarrassés de nous-mêmes, nous n'avions pas la moindre raison d'être là, ni les uns ni les autres ; chaque existant, confus, vaguement inquiet, se sentait de trop par rapport aux autres. *De trop* : c'était le seul rapport que je pusse établir entre ces arbres, ces grilles, ces cailloux. [...] Et *moi* – veule, alangui, obscène, digérant, ballottant de mornes pensées –, moi aussi j'étais de trop. Heureusement, je ne le sentais pas, je le comprenais surtout mais j'étais mal à l'aise parce que j'avais peur de le sentir. [...] Je rêvais vaguement de me supprimer, pour anéantir au moins une de ces existences

> superflues. Mais ma mort même eût été de trop. [...] J'étais de trop pour l'éternité[66]. »

Il y a bien là une caricature de ce regard profond, que le don de science doit nous donner avec une très grande acuité, sur l'ordre qui existe en toutes choses.

66. *La nausée*, Gallimard, Paris 1938, p. 181-182.

Annexe

Les béatitudes évangéliques dans le cœur des saints

(Réponse à une question)

Vous nous avez parlé des béatitudes et je me suis demandé si, comme complément, on ne pourrait pas voir ces béatitudes réalisées dans le cœur des saints et dans l'Église.

C'est une question très importante. Je n'avais pas le temps de la traiter, mais il faudrait pouvoir regarder tout le développement de l'Église dans la lumière des béatitudes. Ne serait-ce pas là le véritable regard qu'on doit avoir sur les grandes spiritualités de l'Église ? Car dans l'Église, il y a, de fait, des « familles d'âmes ». Il y a des âmes qui sont plus orientées vers la vie bénédictine, ou vers la vie dominicaine, et ainsi de suite… Il y a des grandes « demeures[1] » et les béatitudes représentent bien ces grandes demeures. Il y aurait là quelque chose de très beau : voir comment, à travers la vie des saints, on découvre les diverses béatitudes évangéliques. Je vous donne un fil conducteur, pour que vous puissiez comprendre comment ces béatitudes, qui nous font toujours découvrir le cœur de Jésus, qui nous font toujours découvrir le cœur de Marie, ont été vécues, dans l'histoire de l'Église, à travers le

1. Cf. Jn 14,2.

cœur des saints. L'histoire de l'Église n'est-elle pas l'histoire des béatitudes vécues dans le cœur des saints?

Le premier moment serait celui de la vie monastique. Il faut bien reconnaître que la vie monastique, dans l'Église, représente ce qu'il y a de fondamental. C'est grâce à la vie monastique que l'Église maintient la foi. Ce n'est pas grâce à nous, c'est grâce à la vie monastique. Et les Orientaux, les Orthodoxes, ont de cela un sens très aigu. Ils savent très bien que c'est cela qui donne son sens à toute la vie de l'Orient chrétien, à toute la vie de l'orthodoxie.

On pourrait dire que la vie monastique – saint Benoît et sa *Regula* – représente le don de conseil et la béatitude des doux. Les moines sont des doux. Cela ne veut pas dire qu'ils ne sont pas forts! Ils sont forts, mais ils sont forts comme des doux, et ils représentent toujours dans l'Église la douceur. Vous n'allez pas demander la douceur à celui qui est sur le champ de bataille et qui reçoit des coups toute la journée: il vous enverra promener. Tandis qu'un moine qui est vraiment sur un sommet, qui vit à l'intérieur d'une chartreuse, celui-là peut être merveilleusement doux. Un moine est à l'abri des luttes constantes du monde. Cela ne veut certes pas dire qu'il n'a pas de luttes. La vie monastique est loin d'être un refuge sans luttes, mais c'est une lutte toute différente.

Il y aurait ensuite – j'essaie d'énumérer les sommets – saint Augustin et saint Thomas qui représentent le don de science. On pourrait dire que saint Augustin, c'est le don de sagesse; mais saint Thomas, c'est le don de science par excellence. Sa *Somme théologique* est l'œuvre du don de science, avant tout; elle montre les choses dans leur *ordre*. Le don de science nous donne l'ordre des causes secondes, et saint Thomas a un sens étonnant des causes secondes. Cela ne veut pas dire qu'il n'a pas le don de sagesse! Mais c'est le don de science qui domine.

Parallèlement à saint Thomas, il y aurait les *fioretti* de saint François. Il faut toujours que saint Thomas soit mis en

parallèle avec saint François, parce que facilement, on glisserait du don de science à la science acquise. Les théologiens ont la science acquise, ils n'ont pas toujours le don de science. Ils ne pleurent pas assez ! S'ils pleuraient plus, ils auraient davantage ce sens merveilleux qu'a saint Thomas. Lui avait le sens des pleurs, ce sens que lui avait donné saint Dominique ; car saint Dominique pleurait toutes les nuits sur les pécheurs…

Saint François, c'est la béatitude des pauvres et le don de crainte. Les *fioretti* sont un livre merveilleux, qui a une jeunesse étonnante. C'est très actuel ! Il faut lire et relire les *fioretti* de saint François : on y découvre une joie étonnante, divine.

Il y aurait ensuite *La vive flamme d'amour* de saint Jean de la Croix : le don de sagesse.

Et parallèlement à saint Jean de la Croix, il y a les *Exercices* de saint Ignace de Loyola. Il faut savoir les « jumeler ». Car si vous en restez uniquement aux *Exercices* de saint Ignace, vous risquez de vous arrêter à une méthode. C'est, de fait, une merveilleuse méthode de spiritualité, mais qui doit aboutir, qui doit s'achever dans le don de sagesse, dans *La vive flamme d'amour*. Saint Ignace, c'est le don de force et la béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice.

Viendrait ensuite saint Louis-Marie Grignion de Montfort et le *Secret de Marie*. C'est le don de piété, et la miséricorde qui jaillit du cœur de Marie.

Puis, il y a la petite Thérèse et l'*Histoire d'une âme*. Face à la « philosophie de l'histoire », à la grande philosophie hégélienne, le Saint-Esprit nous a donné l'*Histoire d'une âme* ! C'est la seule manière de s'en sortir. C'est le don d'intelligence et la béatitude des cœurs purs.

Je n'ai pris là que quelques sommets, ces grands sommets qui éclairent toute l'Église. Il faudrait à ces sommets relier tous ceux qui sont dans la lumière de ces sommets, qui sont comme des lumières multiples autour de

ces sommets et qui nous font saisir comment les béatitudes ont été vécues à des paliers différents. Presque toujours, chacune des béatitudes est accompagnée d'une autre, chacun des dons du Saint-Esprit est accompagné d'un autre. Il y a une sorte de complémentarité. Le don de science et le don de sagesse sont très liés. De même le don de crainte et le don de sagesse. Il y a des parallélismes. C'est en ce sens-là que nous pourrions compléter tout ce que nous avons essayé de comprendre.

Table des matières

Préface 7
I Bienheureux les pacifiques
car ils seront appelés fils de Dieu 11
II Bienheureux les pauvres en esprit
car le Royaume des cieux est à eux 37
III Bienheureux les miséricordieux
car il leur sera fait miséricorde 63
IV Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice
car ils seront rassasiés 85
V Bienheureux les doux
car ils recevront la terre en héritage 113
VI Bienheureux les cœurs purs
car ils verront Dieu 145
VII Bienheureux ceux qui pleurent
car ils seront consolés 173
Annexe
Les béatitudes évangéliques
dans le cœur des saints 199

Du même auteur

Les trois sagesses. Entretiens avec Frédéric Lenoir. Sarment/Éditions du Jubilé (collection « Aletheia »), Paris 1994.

Ouvrages de philosophie

Introduction à la philosophie d'Aristote, Éditions universitaires, Paris, 1991.

Une Philosophie de l'être est-elle encore possible? cinq fascicules :

I. *Signification de la métaphysique.* II. *Significations de l'être.* III. *Le problème de l'*ens *et de l'*esse *(Avicenne et saint Thomas).* IV. *Néant et être (Heidegger et Merleau-Ponty).* V. *Le problème de l'être chez certains thomistes contemporains.* Téqui, Paris, 1975.

Philosophie de l'art, deux tomes, Éditions universitaires, 2e éd., 1991 et 1994.

L'être. Essai de philosophie première, deux tomes (le second en deux volumes), (Prix Bordin de l'Académie française), Téqui, Paris, 1972-1974.

De l'être à Dieu. De la philosophie première à la sagesse, Téqui, Paris, 1977. Un volume accompagné de trois volumes de topique historique :

I. *Philosophie grecque et traditions religieuses*, Téqui 1977. II. *Philosophie et foi*, Téqui 1978. III. *Philosophie moderne et contemporaine* (à paraître).

Lettre à un ami. Itinéraire philosophique, Éditions universitaires, 2e éd., Paris, 1992.

Le manteau du mathématicien, Entretiens avec Jacques Vauthier, Mame/Ed. universitaires, Paris, 1993.

De l'amour, Mame, Paris, 1993.

Retour à la source. Pour une philosophie sapientiale, tome I, Fayard (Bibliothèque de culture religieuse), Paris, 2005.

Ouvrages de théologie spirituelle

Le mystère de l'amitié divine, Luff-Egloff, Paris, 1949 (épuisé).

Un seul Dieu tu adoreras (Je sais-je crois, 16), Arthème Fayard, Paris, 1958 (réimprimé).

Mystère de Marie. Croissance de la vie chrétienne, 2e éd., Fayard (collection « Aletheia »), Paris, 1999.

Saint Thomas docteur, témoin de Jésus, 2e éd., Saint-Paul, Fribourg-Paris, 1992.

Mystère du Corps mystique du Christ, La Colombe, Paris, 1960 (épuisé).

Analyse théologique de la Règle de saint Benoît, La Colombe, Paris, 1961 (épuisé).

La symbolique de la messe, La Colombe, Paris, 1961 (épuisé).

Le mystère de l'Église. Dialogue entre M.-D. Philippe, o.p., et Albert Finet (« Verse et controverse », 3), Beauchesne, Paris, 1967.

Le mystère du Christ crucifié et glorifié, 2e éd., Sarment/Éditions du Jubilé (collection « Aletheia »), Paris, 1996.

« Abba, Père » (Αββά ὁ Πατήρ). Éd. bilingue, Ephèse Éditions, 1994 (épuisé).

L'Étoile du matin. Entretiens sur la Vierge Marie, Sarment/Éditions du Jubilé, Paris, 1995.

Suivre l'Agneau, Tome I, 2e éd., Saint-Paul, Paris 1995. Tome II, Saint-Paul, Paris, 1999. Tome III, Médiaspaul, Paris, 2005.

« J'ai soif ». Entretiens sur la Sagesse de la Croix, Saint-Paul, Paris, 1996.

Le mystère de Joseph, Saint-Paul, Paris, 1997.

L'Acte d'offrande. Retraite avec la petite Thérèse, Saint-Paul, Paris, 1997.

Le secret du Père, Saint-Paul, Paris, 2000.

Trois mystères de miséricorde, Parole et Silence, Paris, 2000.

Un feu sur la terre, Mame/Hommes de parole, 2001.

À l'âge de la lumière, avec Michel-Marie Zanotti Sorkine, Ad solem, Genève, 2006.

Ouvrages de pédagogie familiale

Au cœur de l'amour. Entretien sur l'amour, le mariage et la famille, Sarment/Éditions du Jubilé, Paris, 1987.

Liberté, vérité, amour, Sarment/Éditions du Jubilé (collection « Aletheia »), Paris, 1998 (nouvelle édition des *Questions disputées*, Beauchesne, Paris, 1972).

Achevé d'imprimer en France
le 18 mai 2009
sur les presses de
LPG
52200 Langres - Saints-Geosmes
Dépôt légal : juin 2009 - N° d'imprimeur : 7917

Composition et mise en pages réalisées par
Sud Compo - 66140 - Canet en Roussillon
484/2009

Les béatitudes évangéliques

À la suite des Pères de l'Église et de saint Thomas d'Aquin, le père Marie-Dominique Philippe regarde chaque béatitude comme le fruit d'un des dons du Saint-Esprit. Car si les béatitudes évangéliques nous font d'abord découvrir « Jésus à la Croix, Jésus Sagesse d'amour, Jésus dans la gloire », si elles sont en quelque sorte « sept grandes avenues qui nous conduisent progressivement vers le mystère de Jésus », elles saisissent aussi l'homme dans tout ce qu'il est : « vécues en premier lieu au plus intime de notre cœur, elles demandent de saisir toute notre vie, tout notre être ».

Dans cette lumière, le père Marie-Dominique Philippe montre également comment les athéismes contemporains sont une caricature des béatitudes. Malgré leur pauvreté intellectuelle, ces idéologies sont animées par « une soif de bonheur, une soif de redécouvrir une dimension qui semble niée, une soif de libérer l'homme ». Elles nous obligent ainsi à mieux comprendre la force et la profondeur du christianisme dans son regard sur l'homme : « ce n'est que dans la lumière des béatitudes évangéliques que nous pouvons saisir, avec toute l'acuité voulue, ce que Jésus veut nous donner », un véritable bonheur ; car les athéismes contemporains sont, en réalité, des anti-béatitudes.

Le père Marie-Dominique Philippe (1912-2006), dominicain, est l'une des grandes figures spirituelles de notre temps. Longtemps professeur de philosophie à l'Université de Fribourg (Suisse), et grand théologien, il a beaucoup prêché, auprès de publics très divers, et enseigné la philosophie et la théologie aux frères et sœurs de la Communauté Saint-Jean, dont il est le fondateur.

9 782845 737884

ISBN 978-2-84573-788-4
20 €

Document D.R. Couverture : mgb Studio Flageul